This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07582938 6

HKW
LaRochefoucauld

NS, SENTENC

ET

S MORAL

La P

RÉFLEXIONS, SENTENCES

ET

MAXIMES MORALES

La Rochefoucauld

NKW

Paris, imprimerie Guiraudet et Jouaust, 338, r. S.-Honoré.

RÉFLEXIONS, SENTENCES

ET

MAXIMES MORALES

DE

LA ROCHEFOUCAULD

NOUVELLE ÉDITION

Conforme à celle de 1678, et à laquelle on a joint
les Annotations d'un contemporain sur chaque Maxime
les variantes des premières éditions
et des notes nouvelles

PAR G. DUPLESSIS

Avec une Préface

PAR C.-A. SAINTE-BEUVE

De l'Académie française.

A PARIS

Chez P. JANNET, Libraire

1853

18696.

ASTOR LIBRARY
OCT 1895
NEW YORK

LA ROCHEFOUCAULD.

Monsieur Duplessis, que la mort a enlevé si inopinément et d'une manière si sensible pour sa famille et pour ses amis le 21 mai dernier (1), avait préparé cette Edition de La Rochefoucauld : c'est à lui qu'on en doit la distribution, l'ordre, les notes, toute l'économie en un mot; il n'y manquait plus que quelques pages qu'il devait mettre en tête : on vient me demander, à son défaut, de les écrire et de le suppléer.

On a tant écrit sur La Rochefoucauld, et j'ai moi-même autrefois traité ce sujet avec tant d'application et de prédilection, que je serais embarrassé aujourd'hui d'y revenir, si le propre de ces grands et féconds esprits n'était pas d'exciter per-

(1) Voir l'article nécrologique qui lui est consacré à la fin du présent volume, page 314.

pétuellement ceux qui les relisent et de renouveler les sources d'idées au voisinage des leurs.

La vie de La Rochefoucauld est difficile, et même, selon moi, impossible à traiter avec détail. Né en 1613, entré dans le monde à seize ans, toute sa première jeunesse se passe sous Louis XIII; c'est là qu'il est chevaleresque et romanesque, c'est là qu'il est dévoué, c'est là que son ambition première et généreuse se déguise à elle-même en pur amour, en sacrifice pour la reine persécutée, et se prodigue en mille beaux actes imprudents que Richelieu sut rabattre sans les trop punir. Nous ne faisons qu'entrevoir ce premier La Rochefoucauld, nous ne le connaissons pas. La Fronde, où il nous apparaît et où il se dessine, ne l'offre plus déjà qu'intéressé ouvertement et gâté. Son amour pour madame de Longueville n'est plus un amour de jeunesse, c'est une intrigue de politique autant et plus qu'un intérêt de cœur. La conduite de La Rochefoucauld pendant la Fronde, on peut l'affirmer en général, n'a rien de beau. Toutefois, après qu'on s'est emparé de ses propres aveux à lui-même, après qu'on a écouté sur son compte des adversaires tels que Retz et qu'on a recueilli leurs paroles, il n'y a plus qu'à passer outre sans insister. Un célèbre écrivain de nos jours, qui s'est récemment déclaré le partisan et le chevalier de madame de Longueville,

M. Cousin, a intenté contre La Rochefoucauld un procès dont la seule idée me semble peu soutenable. Venir après deux siècles s'interposer entre une maîtresse aussi subtile et aussi coquette d'esprit, aussi versatile de cœur que la sœur des Condé et des Conti, et un amant aussi fin, aussi délié, aussi *roué* si l'on veut, que M. de La Rochefoucauld; prétendre sérieusement faire entre les deux la part exacte des raisons ou des torts; déclarer que tout le mal est uniquement d'un côté, et que de l'autre sont toutes les excuses; poser en ces termes la question et s'imaginer de bonne foi qu'on l'a résolue, c'est montrer par cela même qu'on porte en ces matières la ferveur d'un néophyte; qu'on est un casuiste de Sorbonne ou de Cour d'amour peut-être, mais un moraliste très peu. Un Du Guet qui aurait été, par impossible, le confesseur ou le directeur des deux amants, un Talleyrand qui se serait vu, durant des années, leur ami intime, — l'un et l'autre, Talleyrand et Du Guet, mettant en commun leur expérience et les confidences reçues, seraient, j'imagine, fort en peine de prononcer. Laissons donc cette querelle interminable et toujours pendante entre madame de Longueville et M. de La Rochefoucauld. Celui-ci eut des torts, cela nous suffit; il en eut en amour et en politique; il manqua cette partie importante de sa vie, et, quand même la Fronde

aurait obtenu quelque succès et aurait amené quelque résultat, il n'aurait encore donné de lui que l'idée d'un personnage brillant, mais équivoque et secondaire, dont la pensée, les vues et la capacité ne se seraient point dégagées aux yeux de tous.

Le mérite et la supériorité de M. de La Rochefoucauld sont ailleurs. Vaincu, évincé des premiers et des seconds objets de son ambition, rejeté dans son fauteuil par l'âge, par la goutte, par l'attrait de la douceur sociale et de la vie privée, il trouve à raisonner sur le passé, à en tirer des leçons ou plutôt des remarques, des maximes, qui s'appliquent aux autres comme à lui. Il se plaît à ce jeu, il se met à rédiger chaque pensée avec soin, et tout aussitôt avec talent : une sorte de grandeur de vue se mêle insensiblement sous sa plume à ce qui ne semblait d'abord que l'amusement de quelques après-dînées. Un peu de gageure s'y glisse encore ; il y a un système qu'il soutient agréablement et sur lequel on lui fait la guerre autour de lui. Il tient bon, il se pique de le retrouver partout, même dans les cas les plus déguisés. Le philosophe, l'homme du monde, l'homme qui joue aux maximes, se confondent en lui. Dans l'exquis et excellent petit livre qu'il laissa échapper en 1665, et auquel est à jamais attaché son nom, il faut tenir compte de ces per-

sonnages divers, et, selon moi, n'en point presser trop uniquement aucun.

A y voir un système, le livre de La Rochefoucauld ne saurait être vrai que moyennant bien des explications et des traductions de langage qui en modifieraient les termes. Sans doute il est vrai que l'homme agit toujours en vue ou en vertu d'un principe qui est en lui et qui le pousse à chercher sa satisfaction, son intérêt et son bonheur. Mais ce bonheur et cet intérêt, où le place-t-il? La nature a réparti aux hommes des dons singuliers, des facultés diverses, dont le mouvement se prononce avant même que la réflexion soit venue (1). C'est une des beautés et l'un des charmes de la jeunesse et du génie que de se produire et d'éclater avant tout raisonnement, et de s'élancer vers

(1) Saint Paul, parlant le langage de la Grâce, a dit, pour marquer cette diversité des conditions et des vocations : « Chacun tient de Dieu son don propre, l'un d'une façon, l'autre d'une autre. » (*Première Epître aux Corinthiens*, chap. 7, verset 7.) — Et dans son langage tout naturel, Homère, introduisant Ulysse déguisé sous le toit d'Eumée, lui fait dire : « J'aimais de tout temps les vaisseaux garnis de rames; j'aimais les combats, les javelots acérés et les flèches, tout ce qui paraît triste et terrible à beaucoup d'autres. Tout cela me charmait, c'était ce qu'un Dieu m'avait mis dans le cœur : car chaque homme prend diversement plaisir à des œuvres diverses. » (*Odyssée*, XIV, 228.) — Ce que Virgile a traduit moins gravement par ces mots : *Trahit sua quemque voluptas.*

son objet par une impulsion première irrésistible. Il est de grandes âmes en naissant, qui, sorties de belles et bonnes races longuement formées à la vertu, et qui, puisant dans cet héritage de famille une ingénuité généreuse, se portent tout d'abord vers le bien de leurs semblables avec tendresse, avec effusion et sacrifice. Ce sacrifice même leur est doux ; cette manière d'être, qui mène souvent à bien des renoncements et des dangers, leur est chère : c'est là leur idéal d'honneur et de bonheur, elles n'en veulent point d'autre. Appellerez-vous amour-propre ce mobile qui les pousse ? C'est, il faut en convenir, un amour-propre très particulier et qui ne ressemble pas à ce qu'on entend communément sous ce nom.

Je sais bien que Fontenelle a dit : « Les mouvements les plus naturels et les plus ordinaires sont ceux qui se font le moins sentir : cela est vrai jusque dans la morale. Le mouvement de l'amour-propre nous est si naturel, que le plus souvent nous ne le sentons pas, et que nous croyons agir par d'autres principes. » La Rochefoucauld, de même, a dit avec plus de grandeur : « L'orgueil, comme lassé de ses artifices et de ses différentes métamorphoses, après avoir joué tout seul tous les personnages de la comédie humaine, se montre avec un visage naturel, et se découvre par sa fierté ; de sorte qu'à proprement parler, la

fierté est l'éclat et la déclaration de l'orgueil. »

Un des hommes qui ont le mieux connu les hommes et qui ont su le mieux démêler leur fibre secrète pour les gouverner, Napoléon, a fait un jour de La Rochefoucauld un vif et effrayant commentaire. C'était au bivouac de l'île de Lobau, dans l'intervalle de la bataille d'Essling à celle de Wagram. On préparait le second passage du Danube; Napoléon voit passer le général Mathieu Dumas, qui cherchait le maréchal Berthier : il l'arrête, le questionne sur plusieurs points de détail; puis, tout d'un coup, changeant de sujet et se ressouvenant que Mathieu Dumas avait été des constitutionnels en 89 et dans l'Assemblée législative : « Général Dumas, vous étiez de ces enthousiastes (j'adoucis le mot) qui croyaient à la liberté? — Oui, Sire, répondit Mathieu Dumas, j'étais et suis encore de ceux-là. — Et vous avez travaillé à la Révolution comme les autres, par ambition? — Non, Sire, et j'aurais bien mal calculé, car je suis précisément au même point où j'étais en 1790. — Vous ne vous êtes pas bien rendu compte de vos motifs, vous ne pouvez pas être différent des autres; l'intérêt personnel est toujours là. Tenez, voyez Masséna : il a acquis assez de gloire et d'honneur, il n'est pas content; il veut être prince comme Murat et Bernadotte; il se fera tuer demain pour être prince. C'est le mobile des Fran-

çais : la nation est essentiellement ambitieuse et conquérante » (1).

Certes, il ne se peut concevoir de dissection plus vive, plus pénétrante dans le sens de La Rochefoucauld, ni venant d'une main plus ferme et plus souveraine. Et pourtant quelque chose résiste à l'explication toute nue, telle qu'elle s'impose ici. Masséna, dans son héroïque défense d'Essling, obéissait moins au désir d'être prince qu'au noble orgueil de rester lui-même, l'homme de Gênes, l'opiniâtre et l'invincible, celui qui était fait pour justifier et surpasser encore la confiance que son Empereur mettait en lui. Tant que l'homme n'a pas, de son propre mouvement, dépouillé et disséqué sa fibre secrète à laquelle il obéit sans le savoir, ne la lui démontrez pas, ne la lui nommez pas : car il y a dans cette ignorance même une autre fibre plus délicate, si je puis dire, un nerf plus sensible, qui est précieux à ménager et qu'on ne coupe pas impunément. L'héroïsme militaire, d'ailleurs, vient surtout du sang et de la nature : ces cœurs de lion s'embrasent à l'approche du danger ; ils ne se possèdent plus, ils se sentent dans leur élément. L'Ajax de l'Iliade, portant, pendant l'absence d'Achille, le poids de l'armée

(1) *Souvenirs du lieutenant général comte Mathieu Dumas* (1839), tom. III, p. 363.

troyenne, ou Ney dans le feu de la mêlée à Friedland, laissez-les faire ! Et vous, Fontenelle, ou monsieur de La Rochefoucauld, en ce moment, n'approchez pas !

N'approchez pas davantage de Milton aveugle au moment où, dans un hymne éthéré, célébrant la création ou plutôt la source incréée de la lumière, il la revoit en idée à travers sa nuit funèbre et laisse échapper une larme. De même n'approchez pas d'Archimède au moment où il oublie tout hormis son problème, et où il va se laisser arracher la vie plutôt que de se détourner de la poursuite de l'unique vérité à laquelle il s'attache et qui fait sa joie. N'approchez jamais de saint Vincent de Paul ravissant dans les bras de la charité l'enfant que sa mère abandonne, ou prenant pour lui la chaîne et la rame de l'esclave ; ne le tirez point par son manteau, comme pour lui dire : « Je t'y prends à faire ton bonheur du salut d'autrui, au prix de ta gêne et de ton propre sacrifice, ô égoïste sublime ! » — Que dis-je ? ne m'approchez pas moi-même, lorsque, considérant d'un humble désir ce petit tableau hollandais, ce paysage de Winants, cette cabane de bûcheron à l'entrée d'un bois,

Pauperis et tugurî congestum cespite culmen,

une émotion dont je ne sais pas bien la cause me

gagne et me tient là devant à rêver de paix, de silence, de condition innocente et obscure. Dans tous ces cas si divers, sans doute l'être humain cherche invariablement sa consolation, sa joie secrète et son bonheur; mais ne venez point parler d'amour-propre, d'intérêt et d'orgueil, là où le ressort en est si richement revêtu, si naturellement recouvert, et si transformé, qu'il ne peut plus être défini que le principe intime d'action et d'attrait propre à chaque être.

L'inconvénient du système de La Rochefoucauld est de donner pour tous les ordres d'action une explication uniforme et jusqu'à un certain point abstraite, quand la nature, au contraire, a multiplié les instincts, les goûts, les talents divers, et qu'elle a colorié en mille sens cette poursuite entrecroisée de tous, cette course impétueuse et savante de chacun vers l'objet de son désir. Pourquoi traduire partout en un calcul sec et ne présenter qu'après dépouillement et analyse ce qui est souvent le fruit vivant, et non cueilli encore, de l'organisation humaine, variée à l'infini et portant ses rameaux jusque vers les cieux?

J'ai dit le défaut qui doit être reconnu tel de ceux qui se paient le moins de chimères, et qui sont de la philosophie pratique de Montaigne et de La Fontaine, si voisine d'ailleurs de celle de La Rochefoucauld. Ce dernier, comme Machia-

vel, autre philosophe profond et plein de réalité, a trop donné à son observation si pénétrante et si durable la marque particulière des temps où il a vécu et qu'il a traversés. Mais, sous cette forme où il la présente, à l'usage d'une société élégante et d'une civilisation consommée, que de vérités sur les passions, sur l'amour, sur les femmes, sur les différents âges, sur la mort! Que de choses dites d'une manière unique et définitive qu'on ne peut qu'à jamais répéter! Les grandes choses, et qui sont simples à la fois, ont été dites de bonne heure : les anciens moralistes et poètes ont dessiné et saisi la nature humaine dans ses principaux et larges traits; il semble qu'ils n'aient laissé aux modernes que la découverte des détails et la grâce des raffinements. La Rochefoucauld échappe à cette loi presque inévitable, et, dans ces matières délicates et subtiles, lui qui n'avait pas lu les Anciens et qui les ignorait, n'obéissant qu'aux lumières directes de son esprit et à l'excellence de son goût, il a, aux endroits où il est bon, retrouvé, soit dans l'expression, soit dans l'idée même, une sorte de grandeur.

Indépendamment de ses *Maximes*, on a de lui des *Réflexions diverses*, qui y tiennent de près, mais qui portent moins sur le fond des sentiments que sur la manière d'être en société. On a dit très justement qu'on les pourrait aussi bien intitu-

ler : *Essai sur l'art de plaire en société* (1). Si M. de La Rochefoucauld avait voulu former un jeune homme à qui il se serait intéressé, le jeune duc de Longueville, à son entrée dans le monde, par exemple, il aurait pu lui faire lire ces pages pleines de conseils et de recommandations adroites, fondées sur la connaissance parfaite des esprits. Tous les contemporains sont d'accord là-dessus, M. de La Rochefoucauld était un des hommes qui causaient le mieux ; et il causait d'autant mieux qu'il n'avait rien de l'orateur. Les grands orateurs ont un torrent qu'ils portent aisément dans la conversation ; il est bien d'y faire par instants sentir l'éloquence, mais elle ne doit pas trop dominer. Autrement, on ne cause plus ; il y a un homme plus ou moins éloquent qui parle, qui est devant la cheminée comme à la tribune, et tous font cercle et écoutent. Le monde est plein de ces grands ou de ces demi-orateurs dépaysés. Telle n'était point autrefois la conversation de l'honnête homme dans la vie privée, selon M. de La Rochefoucauld, qui passe pour en avoir été le vrai modèle. Il accordait beaucoup plus aux au-

(1) Je ne discute point la question de savoir si ces *Réflexions diverses* sont certainement de La Rochefoucauld ; il me suffit qu'elles lui soient attribuées, qu'elles soient dignes de lui, et qu'elles expriment le meilleur goût et tout l'esprit de son monde.

tres ; il insinuait ses observations sans les imposer ; il ne fermait la bouche à personne ; il n'arrachait point la parole comme on le fait si souvent ; il savait que « l'intérêt est l'âme de l'amour-propre », même en conversation ; que, si chacun ne pense qu'à soi et à ce qu'il va dire, il paralyse les autres ; que la meilleure manière de les ranimer et de les tirer de l'assoupissement ou de l'ennui, c'est de s'intéresser à eux et de toucher à propos les fibres qui leur sont chères. « Il est nécessaire, recommande-t-il, d'écouter ceux qui parlent. Il faut leur donner le temps de se faire entendre, et souffrir même qu'ils disent des choses inutiles. Bien loin de les contredire et de les interrompre, on doit, au contraire, entrer dans leur esprit et dans leur goût, montrer qu'on les entend, louer ce qu'ils disent autant qu'il mérite d'être loué, et faire voir que c'est plutôt par choix qu'on les loue que par complaisance. »

Il ne ressemblait en rien à cet illustre savant que tout Paris connaît, et qui, lorsqu'il vient y passer quelques mois, a tellement soif de parler (non de causer) qu'il s'arrange de manière à être difficilement interrompu. Cet illustre savant, qui fait ses phrases très longues, a imaginé de ne reprendre haleine qu'au milieu et jamais à la fin de sa période. Comme on le respecte beaucoup, on attend qu'il ait fini pour glisser un mot ; mais il a

trouvé l'art de ne jamais finir; car, ayant respiré en toute hâte au milieu d'une parenthèse, il repart et court de plus belle, si bien que la parole lui reste toujours, que sa phrase commencée dans un salon se continue dans un autre; que dis-je? elle irait ainsi de Paris jusqu'à Berlin; et, comme il est grand voyageur, il y a telle de ses phrases, en vérité, qui a pu faire avec lui le tour du monde. M. de La Rochefoucauld avait sa veine en causant et parlait volontiers de suite (1), mais il laissait les intervalles, et semblait aplanir l'accès à ce que chacun avait à dire.

Il avait pour principe « d'éviter surtout de parler de soi, et de se donner pour exemple ». Il savait que « rien n'est plus désagréable qu'un homme qui se cite lui-même à tout propos ». Il ne ressemblait point à ceux qui, en vieillissant, se posent avec vous en Socrates (je sais un savant encore, et aussi un poète, qui sont comme cela), vrais Socrates en effet, en ce sens qu'avant que vous ayez ouvert la bouche, ils vous ont déjà prêté de légères sottises qu'ils réfutent, se donnant sans cesse le beau rôle, que, par politesse, on finit souvent par leur laisser.

Il n'avait rien de celui qui professe. Avoir été

(1) Voir sa Conversation avec le chevalier de Méré, à la fin de ce volume, page 299.

professeur est un des accidents les plus ordinaires de ce temps-ci, nous l'avons presque tous été; tâchons seulement que le métier et le *tic* ne nous en restent pas. J'ai connu un homme qui était né professeur, il fut quelque temps avant de le devenir; un jour enfin, il eut une chaire, et put s'y installer dans toute son importance. Quelqu'un qui l'avait écouté pendant tout un semestre, et qui était plus attentif à l'homme qu'à ce qu'il débitait, fit de lui le Portrait suivant, pris sur nature :

« *Pancirole* professe, il est heureux; sa joue s'enfle plus qu'à l'ordinaire; sa poitrine s'arrondit, la couleur noir-cerise de sa joue est plus foncée et plus dense; il jouit. Il se pose, il commence sa phrase, il s'arrête. Nul ne l'interrompt. Il se renverse sur sa chaise, il tourne la cuiller dans le verre d'eau sucrée et le prend dix fois par quarts d'heure, avec lenteur, aisance, dégustation. Il pose alors ses principes, il établit ses divisions; il considère, il tranche, il doute même quelquefois, tant il se sent à l'aise et sûr de lui-même. Au moment le plus grave du premier empire assyrien ou de l'ère de Nabonassar, il grasseye tout d'un coup en prononçant certains mots que tout à l'heure il prononçait bien. Il met d'une certaine manière sa langue entre ses dents et s'écoute. *Pancirole* est au comble; il professe, il est heureux. »

Bien des gens, après avoir trouvé ce bonheur

en chaire, continuent de se donner ce plaisir en conversation. M. de La Rochefoucauld n'eût jamais fait ainsi. Incapable de parler en public, rougissant, en quelque sorte, d'usurper seul l'attention, il avait le contraire du front d'airain, une pudeur qui sied à l'honnête homme assis à l'ombre, et qui dispose de près chacun à recevoir de sa bouche les fruits mûris, les conseils mitigés de son expérience.

Je veux faire une malice, qui n'est pas bien cruelle, à l'un de ses grands et outrés adversaires. M. de La Rochefoucauld, parlant ou écrivant des choses de la vie, se souvenant des choses du cœur et de ce monde des femmes qu'il connaissait si bien, n'aurait jamais fait comme Ménage éloquent ou comme le philosophe amoureux ; il ne se serait point écrié tout d'abord avec emphase : « *Nous sommes parvenu à découvrir toute une littérature féminine, aux trois quarts inconnue,* qui ne nous semble pas indigne d'avoir une place à côté de la littérature virile en possession de l'admiration universelle. » Sans compter qu'il n'est pas honnête de prétendre avoir découvert ce que beaucoup d'autres savaient et disaient déjà, cela n'est pas de bon goût d'emboucher ainsi la trompette à tout moment et de proclamer sa propre gloire en si tendre sujet. Pourquoi la trompette toujours, là où il suffirait d'un air de hautbois?

M. de La Rochefoucauld, parlant de celle qu'il

avait aimée, n'aurait pas commencé par décrire « ses cheveux d'un blond cendré *de la dernière finesse*, descendant en boucles abondantes, ornant l'ovale gracieux du visage, et *inondant d'admirables épaules, très découvertes*, selon la mode du temps. » Et après cette description toute physique et caressante, et qui sent l'auteur du *Lys dans la Vallée*, il n'eût point déclaré tout aussitôt, en reprenant le ton du professeur d'esthétique qui se retourne vers la jeunesse pour lui faire la leçon : « *Voilà le fond d'une vraie beauté !* » M. de La Rochefoucauld n'a point de ces gestes de démonstration dans le style ; il sait qu'on doit en être sobre partout, et qu'ils sont particulièrement déplacés en un tel sujet.

Parlant d'une beauté qui, dans l'habitude de la vie, avait « un certain air d'indolence et de nonchalance aristocratique, qu'on aurait pris quelquefois pour de l'ennui, quelquefois pour du dédain », M. de La Rochefoucauld n'aurait jamais ajouté, en se dessinant, et en se caressant le menton : « *Je n'ai connu cet air-là qu'à une seule personne en France...* » Comme si celui qui écrit cela avait connu vraiment toute la fleur des beautés de la France. Mieux on a connu et goûté ces choses, moins on le proclame.

C'est le même écrivain qui dira de Mme de Sévigné qu'elle est « une incomparable *épistolière* »,

appliquant à ce charmant et libre esprit un mot de métier, qui ne convient qu'à Balzac, *épistolier* de profession en effet, et qui en avait patente. C'est le même qui, parlant de Mme de La Fayette et de sa liaison avec M. de La Rochefoucauld, sur laquelle, dans ses lettres à Ménage, elle se taisait volontiers, dira : « C'était là, probablement, la partie délicate et réservée sur laquelle *la belle dame* ne consultait guère ses savants amis. » C'est lui qui, parlant de ce monde délicat des Longueville et des La Vallière, de leurs fragilités et de leur repentir, s'écriera tumultueusement : « *Ah! sans doute,* il eût mieux valu lutter contre son cœur, et, à force de courage et de vigilance, se sauver de toute faiblesse. *Nous mettons un genou en terre* devant celles qui n'ont jamais failli ; mais quand à Mlle de La Vallière ou à Mme de Longueville on ose comparer Mme de Maintenon, avec les calculs sans fin de sa prudence mondaine et les scrupules tardifs d'une piété qui vient toujours à l'appui de sa fortune, *nous protestons de toute la puissance de notre âme*. Nous sommes *hautement* pour la sœur Louise de la Miséricorde et pour la pénitente de M. de Singlin et de M. Marcel. *Nous préférons mille fois l'opprobre* dont elles essaient en vain de se couvrir à la vaine considération, etc. » Ce monde poli eût été un peu étonné, le premier jour, de toutes ces protestations, de ces génuflexions, et

de tout ce bruit en son honneur. Dans l'habitude de la vie, il fuyait le fracas du sentiment.

Il y a des critiques de bon sens (non de bon goût cette fois) qui disent et répètent à pleine bouche que c'est là le style du pur XVIIe siècle ; c'en est le simulacre peut-être à distance, mais non la vraie et naïve ressemblance, qui ne se sépare jamais de la convenance même. Il est possible que les mots soient tous de la langue du XVIIe siècle, mais les mouvements n'en sont point. Le style de M. Cousin, dans ces matières aimables, est plein de mauvais gestes.

« Il ne faut jamais, dit La Rochefoucauld, rien dire avec un air d'autorité, ni montrer aucune supériorité d'esprit. Fuyons les expressions trop recherchées, les termes durs ou forcés, et *ne nous servons point de paroles plus grandes que les choses.* »

Le défaut, précisément, de M. Cousin est l'exagération, et le propre de cette belle époque est la mesure.

Au moment où M. Cousin s'écria pour la première fois qu'il venait de découvrir la littérature des femmes au XVIIe siècle (15 janvier 1844), un critique qui ne pensait alors qu'à se rendre compte à lui-même de son impression particulière écrivit la note suivante :

« L'article de M. Cousin sur les femmes du

XVIIe siècle a eu grand succès : c'est plein de talent d'expression, de vivacité et de traits ; pourtant c'est choquant pour qui a du goût (mais si peu en ont); il traite ces femmes comme il ferait les élèves dans un concours de philosophie ; il les régente, il les range : Toi d'abord, toi ensuite ! Jaqueline par-ci, la Palatine par-là ! Il les classe, il les clique, il les claque. Puis, passant en un instant de l'extrême familiarité à la solennité, il leur déclare comme faveur suprême qu'il les admet. Tout cet appareil manque de délicatesse. Quand on parle des femmes, il me semble que ce n'est point là la véritable question à se faire, et qu'il serait mieux de se demander tout bas, non pas si on daignera les accueillir, mais si elles vous auraient accueilli. »

Quand M. Cousin aime une femme, il faut que l'univers en soit informé, il a le tumulte de l'admiration. Il aime Mme de Longueville *ex cathedra*. — Oui, doublement *en chaire* (*chair*), a dit un plaisant en songeant à la description surabondante de certains attraits. Sans plaisanter, il y a bien des restes de pédagogie dans tout cela.

Si nous étions à l'hôtel Rambouillet, je poserais cette question : « Le livre de M. Cousin est-il de quelqu'un qui a connu les femmes, et qui les a aimées ? »

M. Cousin a traité si sévèrement M. de La Rochefoucauld, il a été envers lui d'une partialité

si exagérée et si plaisante, qu'il a donné le droit à ceux qui goûtent ce parfait honnête homme de la vie privée, ce modèle de l'homme comme il faut dans la société, de s'informer des qualités délicates de l'adversaire. La Rochefoucauld termine son chapitre de la Conversation en disant : « Il y a enfin des tons, des airs et des manières qui font tout ce qu'il y a d'agréable ou de désagréable, de délicat ou de choquant, dans la conversation. » Cela n'est pas seulement vrai de ce qu'on dit en causant, mais de ce qu'on écrit sur ces choses du monde et de la société. Ce sont ces tons, ces airs et ces manières qui me choquent souvent chez M. Cousin à travers sa verve et tout son talent, et qui me font douter qu'il ait réellement pénétré par l'esprit autant que par l'enthousiasme et par l'érudition dans cet ancien monde. Cela dit, je m'empresse de reconnaître que son *à peu près*, comme tant d'autres *à peu près* qu'il a poursuivis dans sa vie, est très éloquent.

Quand on y réfléchit, il est d'ailleurs tout naturel que, de même que M. de Lamartine n'aime pas La Fontaine, M. Cousin n'aime ni La Rochefoucauld, ni Hamilton (car il se prononce également et avec plus de vivacité encore contre ce dernier). Nos deux célèbres contemporains, par ces oppositions manifestes, ne font que déclarer leur propre nature, proclamer ce qui leur manque,

et deviner dans le passé ceux qui les auraient finement pénétrés et raillés avec sourire, ou simplement critiqués par leur exemple. Ils s'affichent eux-mêmes par cette antipathie, devenue une théorie et presque une chevalerie chez M. Cousin, restée un instinct et une ingénuité première chez M. de Lamartine, et ils se jugent encore plus qu'ils ne jugent l'adversaire.

La Rochefoucauld, comme La Fontaine, triomphera. Plus on avance dans la vie, dans la connaissance de la société, et plus on lui donne raison. Notez que ces grands psychologistes, qui font fi de lui quant au système, ne sont à aucun degré moralistes. Ils ont leur homme intérieur qu'ils croient connaître et qu'ils préconisent, et ils ne voient pas les hommes comme ils sont. A chaque expérience qui se fait devant eux dans la vie, ils ferment les yeux et continuent leur démonstration après comme devant. Leur spiritualisme, tel même qu'ils le définissent et le circonscrivent, outrepasse déjà la nature humaine et en donne une idée plus spécieuse que vraie, et à bien des égards décevante. Ils ne veulent, disent-ils, qu'élever l'homme; mais ils ne l'avertissent pas. *Sursum corda !* s'écrient les plus comédiens d'entre eux d'un air d'inspirés et en parodiant le sacerdoce, et ils n'ont pas la sagesse d'ajouter : Regardez autour de vous et à vos pieds. Les chrétiens ne sont pas ainsi ; en

même temps qu'ils élèvent l'homme par l'idée de sa céleste origine, ils lui révèlent sa corruption et sa chute, et, dans la pratique, ils se retrouvent d'accord, moyennant ce double aspect, avec les observateurs les plus rigoureux. Les Bourdaloue, les Massillon, se rencontrent avec La Rochefoucauld dans la description du mal et dans la science consommée des motifs. Fénelon lui-même, Fénelon vieillissant, en sait autant que La Rochefoucauld et ne s'exprime pas autrement : « Vous avez raison de dire et de croire, écrivait-il à un ami un an avant sa mort, que je demande peu de presque tous les hommes ; je tâche de leur rendre beaucoup et de n'en attendre rien. Je me trouve fort bien de ce marché ; à cette condition, je les défie de me tromper. Il n'y a qu'un très petit nombre de vrais amis sur qui je compte, non par intérêt, mais par pure estime ; non pour vouloir tirer aucun parti d'eux, mais pour leur faire justice en ne me défiant point de leur cœur. Je voudrais obliger tout le genre humain, et surtout les honnêtes gens ; mais il n'y a presque personne à qui je voulusse avoir obligation. Est-ce par hauteur et par fierté que je pense ainsi ? Rien ne serait plus sot et plus déplacé ; mais j'ai appris à connaître les hommes en vieillissant, et je crois que le meilleur est de se passer d'eux sans faire l'entendu... Cette

rareté de bonnes gens est la honte du genre humain. » Ce témoignage de Fénelon me semble le meilleur commentaire de La Rochefoucauld.

SAINTE-BEUVE.

1er septembre 1853.

DEUX EXPLICATIONS SONT ICI NÉCESSAIRES :

Le chiffre placé à la suite de chaque Réflexion indique dans laquelle des cinq éditions publiées par l'auteur elle a été imprimée pour la première fois. Pour indiquer qu'une Réflexion a paru dès la première édition, mais que l'auteur l'a ensuite modifiée, on a ajouté au numéro de l'édition un astérisque : — 1*.

Les annotations d'un contemporain sur chacune des Réflexions, imprimées au bas du texte, se trouvent manuscrites sur un exemplaire des *Maximes* possédé par M. de Cayrol. M. Aimé Martin, au moment où il terminait l'impression de son édition de *La Rochefoucauld* (Paris, Lefèvre, 1822, in-8°), ayant eu communication de ces notes, en détacha trente-huit des plus considérables qu'il fit imprimer en 16 pages, tirées à petit nombre (50, dont 23 sur grand papier), destinées à être jointes à 50 exemplaires de son édition, avec ce titre hasardé : *Observations inédites de Madame de La Fayette sur les* MAXIMES.

M. Duplessis, sans adopter l'attribution à madame de La Fayette de notes où il est fait allusion à quelques circonstances un peu postérieures à l'époque où elle mourut, avait considéré l'ensemble de ce travail comme digne d'être publié. Nous avons la confiance que son jugement sera confirmé.

PORTRAIT

DU DUC

DE LA ROCHEFOUCAULD

FAIT PAR LUI-MÊME

IMPRIMÉ EN 1658.

Je suis d'une taille médiocre, libre et bien proportionnée. J'ai le teint brun, mais assez uni; le front élevé et d'une raisonnable grandeur; les yeux noirs, petits et enfoncés, et les sourcils noirs et épais, mais bien tournés. Je serois fort empêché de dire de quelle sorte j'ai le nez fait, car il n'est ni camus, ni aquilin, ni gros, ni pointu, au moins à ce que je crois; tout ce que je sais, c'est qu'il est plutôt grand que petit et qu'il descend un peu trop bas. J'ai la bouche grande, et les lèvres assez rouges d'ordinaire et ni bien ni mal taillées. J'ai les dents blanches et passablement bien rangées. On m'a dit autrefois que j'avois un peu trop de menton : je viens de me regarder dans le miroir pour savoir ce qui en est, et je ne sais pas trop bien qu'en juger. Pour le tour du visage, je l'ai ou carré ou en ovale : lequel des deux, il

me seroit fort difficile de le dire. J'ai les cheveux noirs, naturellement frisés, et avec cela assez épais et assez longs pour pouvoir prétendre en belle tête.

J'ai quelque chose de chagrin et de fier dans la mine : cela fait croire à la plupart des gens que je suis méprisant, quoique je ne le sois point du tout. J'ai l'action fort aisée, et même un peu trop, et jusqu'à faire beaucoup de gestes en parlant. Voilà naïvement comme je pense que je suis fait au dehors, et l'on trouvera, je crois, que ce que je pense de moi là dessus n'est pas fort éloigné de ce qui en est. J'en userai avec la même fidélité dans ce qui me reste à faire de mon portrait : car je me suis assez étudié pour me bien connaître, et je ne manquerai ni d'assurance pour dire librement ce que je puis avoir de bonnes qualités, ni de sincérité pour avouer franchement ce que j'ai de défauts.

Premièrement, pour parler de mon humeur, je suis mélancolique, et je le suis à un point que, depuis trois ou quatre ans, à peine m'a-t-on vu rire trois ou quatre fois. J'aurois pourtant, ce me semble, une mélancolie assez supportable et assez douce, si je n'en avois point d'autre que celle qui me vient de mon tempérament ; mais il m'en vient tant d'ailleurs, et ce qui m'en vient me remplit de telle sorte l'imagination et m'occupe si fort l'esprit, que la plupart du temps, ou je rêve sans dire mot, ou je n'ai presque point d'attache à ce que je dis. Je suis fort resserré avec ceux que je ne connois pas, et je ne suis pas même extrêmement ouvert avec la plupart de ceux que je connois. C'est un défaut, je le sais bien, et je ne négligerai rien pour m'en corriger ; mais comme un certain air sombre que j'ai dans le visage contribue à me faire paroître encore plus réservé que je ne le suis, et qu'il n'est pas en notre pouvoir de nous défaire d'un méchant air qui nous vient de la disposition naturelle des traits, je pense qu'après

m'être corrigé au dedans, il ne laissera pas de me demeurer toujours de mauvaises marques au dehors.

J'ai de l'esprit, et je ne fais point difficulté de le dire : car à quoi bon façonner là dessus? Tant biaiser et tant apporter d'adoucissement pour dire les avantages que l'on a, c'est, ce me semble, cacher un peu de vanité sous une modestie apparente, et se servir d'une manière bien adroite pour faire croire de soi beaucoup plus de bien que l'on n'en dit. Pour moi, je suis content qu'on ne me croie ni plus beau que je me fais, ni de meilleure humeur que je me dépeins, ni plus spirituel et plus raisonnable que je le suis. J'ai donc de l'esprit, encore une fois, mais un esprit que la mélancolie gâte : car, encore que je possède assez bien ma langue, que j'aie la mémoire heureuse, et que je ne pense pas les choses fort confusément, j'ai pourtant une si forte application à mon chagrin, que souvent j'exprime assez mal ce que je veux dire.

La conversation des honnêtes gens est un des plaisirs qui me touchent le plus. J'aime qu'elle soit sérieuse et que la morale en fasse la plus grande partie. Cependant je sais la goûter aussi lorsqu'elle est enjouée ; et si je ne dis pas beaucoup de petites choses pour rire, ce n'est pas du moins que je ne connoisse pas ce que valent les bagatelles bien dites, et que je ne trouve fort divertissante cette manière de badiner, où il y a certains esprits prompts et aisés qui réussissent si bien. J'écris bien en prose, je fais bien en vers ; et si j'étois sensible à la gloire qui vient de ce côté-là, je pense qu'avec peu de travail je pourrois m'acquérir assez de réputation.

J'aime la lecture, en général ; celle où il se trouve quelque chose qui peut façonner l'esprit et fortifier l'âme est celle que j'aime le plus. Surtout j'ai une extrême satisfaction à lire avec une personne d'esprit : car, de cette sorte, on réfléchit à tout moment sur ce qu'on lit ; et des réflexions que l'on fait

il se forme une conversation la plus agréable du monde et la plus utile.

Je juge assez bien des ouvrages de vers et de prose que l'on me montre; mais j'en dis peut-être mon sentiment avec un peu trop de liberté. Ce qu'il y a encore de mal en moi, c'est que j'ai quelquefois une délicatesse trop scrupuleuse et une critique trop sévère. Je ne hais pas entendre disputer, et souvent aussi je me mêle assez volontiers dans la dispute; mais je soutiens d'ordinaire mon opinion avec trop de chaleur; et lorsqu'on défend un parti injuste contre moi, quelquefois, à force de me passionner pour la raison, je deviens moi-même fort peu raisonnable.

J'ai les sentiments vertueux, les inclinations belles, et une si forte envie d'être tout à fait honnête homme, que mes amis ne me sauroient faire un plus grand plaisir que de m'avertir sincèrement de mes défauts. Ceux qui me connoissent un peu particulièrement, et qui ont eu la bonté de me donner quelquefois des avis là dessus, savent que je les ai toujours reçus avec toute la joie imaginable et toute la soumission d'esprit que l'on sauroit désirer.

J'ai toutes les passions assez douces et assez réglées: on ne m'a presque jamais vu en colère, et je n'ai jamais eu de haine pour personne. Je ne suis pas pourtant incapable de me venger si l'on m'avoit offensé, et qu'il y allât de mon honneur à me ressentir de l'injure qu'on m'auroit faite. Au contraire, je suis assuré que le devoir feroit si bien en moi l'office de la haine, que je poursuivrois ma vengeance avec encore plus de vigueur qu'un autre.

L'ambition ne me travaille point. Je ne crains guère de choses, et ne crains aucunement la mort. Je suis peu sensible à la pitié, et je voudrois ne l'y être point du tout. Cependant il n'est rien que je ne

fisse pour le soulagement d'une personne affligée; et je crois effectivement que l'on doit tout faire, jusqu'à lui témoigner même beaucoup de compassion de son mal: car les misérables sont si sots, que cela leur fait le plus grand bien du monde. Mais je tiens aussi qu'il faut se contenter d'en témoigner, et se garder soigneusement d'en avoir. C'est une passion qui n'est bonne à rien au dedans d'une âme bien faite, qui ne sert qu'à affaiblir le cœur, et qu'on doit laisser au peuple, qui, n'exécutant jamais rien par raison, a besoin de passions pour le porter à faire les choses.

J'aime mes amis, et je les aime d'une façon que je ne balancerois pas un moment à sacrifier mes intérêts aux leurs. J'ai de la condescendance pour eux; je souffre patiemment leur mauvaise humeur: seulement je ne leur fais pas beaucoup de caresses, et je n'ai pas non plus de grandes inquiétudes en leur absence.

J'ai naturellement fort peu de curiosité pour la plus grande partie de tout ce qui en donne aux autres gens. Je suis fort secret, et j'ai moins difficulté que personne à taire ce qu'on m'a dit en confidence. Je suis extrêmement régulier à ma parole; je n'y manque jamais, de quelque conséquence que puisse être ce que j'ai promis, et je m'en suis fait toute ma vie une loi indispensable. J'ai une civilité fort exacte parmi les femmes; et je ne crois pas avoir jamais rien dit devant elles qui leur ait pu faire de la peine. Quand elles ont l'esprit bien fait, j'aime mieux leur conversation que celle des hommes; on y trouve une certaine douceur qui ne se rencontre point parmi nous; et il me semble, outre cela, qu'elles s'expliquent avec plus de netteté, et qu'elles donnent un tour plus agréable aux choses qu'elles disent. Pour galant, je l'ai été un peu autrefois; présentement je ne le suis plus, quelque jeune que je sois. J'ai re-

noncé aux fleurettes; et je m'étonne seulement de ce qu'il y a encore tant d'honnêtes gens qui s'occupent à en débiter.

J'approuve extrêmement les belles passions; elles marquent la grandeur de l'âme; et quoique dans les inquiétudes qu'elles donnent il y ait quelque chose de contraire à la sévère sagesse, elles s'accommodent si bien d'ailleurs avec la plus austère vertu, que je crois qu'on ne les sauroit condamner avec justice. Moi qui connois tout ce qu'il y a de délicat et de fort dans les grands sentiments de l'amour, si jamais je viens à aimer, ce sera assurément de cette sorte; mais de la façon dont je suis, je ne crois pas que cette connoissance que j'ai me passe jamais de l'esprit au cœur.

RÉFLEXIONS

OU

SENTENCES ET MAXIMES MORALES

AVEC LES ANNOTATIONS D'UN CONTEMPORAIN.

PRÉFACE

DE LA CINQUIEME ÉDITION[1] [1678].

Le Libraire au Lecteur.

Cette cinquième édition des Réflexions morales *est augmentée de plus de cent nouvelles Maximes, et plus exacte que les quatre premières* (2). *L'approbation que le public leur a donnée est au dessus de ce que je puis dire en leur faveur ; et si elles sont telles que je les crois,*

(1) Cette préface, très différente de celle de la première édition, est la même que celle des seconde, troisième et quatrième éditions, à quelques modifications près. Complétement rassuré sur la fortune de son livre, l'auteur ne crut pas nécessaire d'y joindre de nouveau ni une longue préface, ni l'apologie, sous forme de *discours*, qui précédoit l'édition de 1665. C'est à cette *apologie* qu'il fait allusion ici. L'accueil qu'avoit reçu son ouvrage lui avoit fait connoître l'opinion du public, et le dispensoit ainsi de toutes les précautions dont il avoit cru devoir entourer la première émission de ses idées et de son système.

(2) Il y avoit ici, dans les préfaces de la 2e et de la 3e édition : « Vous pouvez en faire tel jugement que vous voudrez : je ne me mettrai point en peine de vous prévenir en leur faveur. » Cette phrase un peu cavalière a été retranchée fort à propos, à mon avis, de la préface des 4e et 5e éditions.

*comme j'ai sujet d'en être persuadé, on ne pourrait leur faire plus de tort que de s'imaginer qu'elles eussent besoin d'apologie. Je me contenterai de vous avertir de deux choses : l'une, que par le mot d'*Intérêt *on n'entend pas toujours un intérêt de bien, mais le plus souvent un intérêt d'honneur ou de gloire ; et l'autre (qui est comme le fondement de toutes ces* Réflexions), *que celui qui les a faites n'a considéré les hommes que dans cet état déplorable de la nature corrompue par le péché ; et qu'ainsi la manière dont il parle de ce nombre infini de défauts qui se rencontrent dans leurs vertus apparentes ne regarde point ceux que Dieu en préserve par une grâce particulière.*

Pour ce qui est de l'ordre de ces Réflexions, *on n'aura pas de peine à juger que, comme elles sont toutes sur des matières différentes, il étoit difficile d'y en observer ; et bien qu'il y en ait plusieurs sur un même sujet, on n'a pas cru les devoir toujours mettre de suite, de crainte d'ennuyer le lecteur ; mais on les trouvera dans la table.*

REFLEXIONS

MORALES.

Nos vertus ne sont le plus souvent que des vices déguisés. 4.

I.

Ce que nous prenons pour des vertus n'est souvent qu'un assemblage de diverses actions et de divers intérêts que la fortune ou notre industrie savent arranger, et ce n'est pas toujours par valeur et par chasteté que les hommes sont vaillants et que les femmes sont chastes. 4.

---

1. Vrai et commun. — La vertu est un nom. Si par vertu vous concevez quelque chose d'épuré, vous n'en trouverez presque point; si par la vertu vous concevez quelque chose d'approchant du parfait, vous trouverez que cet arrangement de fortune et d'industrie pourra approcher du parfait.

II.

L'amour propre est le plus grand de tous les flatteurs. 1.

III.

Quelque découverte que l'on ait faite dans le pays de l'amour-propre, il y reste encore bien des terres inconnues. 1.

IV.

L'amour-propre est plus habile que le plus habile homme du monde. 1.

V.

La durée de nos passions ne dépend pas plus de nous que la durée de notre vie. 1.

---

2. Il n'est l'amour-propre que parce qu'il est le plus grand flatteur, et il n'est le plus grand flatteur que parce qu'il est l'amour-propre. — C'est la même chose.

3. Qui ne pourront se découvrir, parce qu'il empêche lui-même qu'on ne le découvre. — Répétition en plusieurs endroits.

4. Parce que le plus habile homme du monde n'est pas né habile comme est né l'amour-propre. — Même sens.

5. Commun. Nous ne sommes pas maîtres de nos passions. — Nos passions viennent de notre tempérament, dont nous ne sommes pas maîtres.

VI.

La passion fait souvent un fou du plus habile homme, et rend souvent les plus sots habiles. 1.

VII.

Ces grandes et éclatantes actions qui éblouissent les yeux sont représentées par les politiques comme les effets des grands desseins, au lieu que ce sont d'ordinaire les effets de l'humeur et des passions. Ainsi la guerre d'Auguste et d'Antoine, qu'on rapporte à l'ambition qu'ils avoient de se rendre maîtres du monde, n'étoit peut-être qu'un effet de jalousie. 1*.

VIII.

Les passions sont les seuls orateurs qui persuadent toujours. Elles sont comme un art de la nature dont les règles sont infaillibles, et l'homme le plus simple qui a de la passion persuade mieux que le plus éloquent qui n'en a point. 1*.

IX.

Les passions ont une injustice et un propre intérêt qui fait qu'il est dangereux de les suivre, et

---

6. Vrai et commun.

7. Voyez nos 57, 58. — On peut ajouter : sont les effets de pures bagatelles, de l'amour et des femmes, par exemple.

8. Vrai et commun. — On sait que les passions sont éloquentes.

9. Beau et vrai,

qu'on s'en doit défier, lors même qu'elles paroissent les plus raisonnables. 1.

X.

Il y a dans le cœur humain une génération perpétuelle de passions, en sorte que la ruine de l'une est presque toujours l'établissement d'une autre. 1.

XI.

Les passions en engendrent souvent qui leur sont contraires. L'avarice produit quelquefois la prodigalité, et la prodigalité l'avarice; on est souvent ferme par foiblesse et audacieux par timidité. 1*.

XII.

Quelque soin que l'on prenne de couvrir ses passions par des apparences de piété et d'honneur, elles paroissent toujours au travers de ces voiles. 1*.

XIII.

Notre amour-propre souffre plus impatiemment la condamnation de nos goûts que de nos opinions. 2.

---

10. Faux dans le général.
11. Vrai et beau.
13. Parce que les goûts semblent attachés à la personne, et par conséquent sont particuliers. Les opinions, au contraire, sont générales.

XIV.

Les hommes ne sont pas seulement sujets à perdre le souvenir des bienfaits et des injures; ils haïssent même ceux qui les ont obligés, et cessent de haïr ceux qui leur ont fait des outrages. L'application à récompenser le bien, et à se venger du mal, leur paroît une servitude à laquelle ils ont peine de se soumettre. 1*.

XV.

La clémence des princes n'est souvent qu'une politique pour gagner l'affection des peuples. 1.

XVI.

Cette clémence dont on fait une vertu se pratique tantôt par vanité, quelquefois par paresse, souvent par crainte, et presque toujours par tous les trois ensemble. 1*.

XVII.

La modération des personnes heureuses vient du calme que la bonne fortune donne à leur humeur. 1*.

XVIII.

La modération est une crainte de tomber dans

---

15. Ils se masquent comme les autres hommes.
16. La source en est dans le seul tempérament.
17. Et qui ont été agitées pour devenir heureuses.
18. Au lieu de s'enivrer de leur bonheur, ils s'enivrent de leur modération.

l'envie et dans le mépris que méritent ceux qui s'enivrent de leur bonheur; c'est une vaine ostentation de la force de notre esprit; et enfin la modération des hommes dans leur plus haute élévation est un désir de paroître plus grands que leur fortune. 1*.

XIX.

Nous avons tous assez de force pour supporter les maux d'autrui. 1.

XX.

La constance des sages n'est que l'art de renfermer leur agitation dans le cœur. 1*.

XXI.

Ceux qu'on condamne au supplice affectent quelquefois une constance et un mépris de la mort qui n'est en effet que la crainte de l'envisager. De sorte qu'on peut dire que cette constance et ce mépris sont à leur esprit ce que le bandeau est à leurs yeux. 1*.

---

19. Parce qu'il ne faut pas beaucoup de force pour regarder un tableau; l'impression qu'il peut faire est toujours passagère et étrangère.

20. Une partie de leur agitation, parce qu'il y a de la foiblesse et de la fausse bravoure à tout renfermer dans le cœur; il faut être un peu agité au dehors.

21. Cela dépend assez souvent du hasard de la situation dans laquelle on est. Un lâche a ses bons moments comme un brave ses mauvais.

XXII.

La philosophie triomphe aisément des maux passés et des maux à venir, mais les maux présents triomphent d'elle. 1*.

XXIII.

Peu de gens connoissent la mort; on ne la souffre pas ordinairement par résolution, mais par stupidité et par coutume; et la plupart des hommes meurent parce qu'on ne peut s'empêcher de mourir. 1*.

XXIV.

Lorsque les grands hommes se laissent abattre par la longueur de leurs infortunes, ils font voir qu'ils ne les soutenoient que par la force de leur ambition, et non par celle de leur âme, et qu'à une grande vanité près, les héros sont faits comme les autres hommes. 1*.

XXV.

Il faut de plus grandes vertus pour soutenir la bonne fortune que la mauvaise. 1*.

---

22. Assez souvent, mais non pas absolument; on peut dire qu'ils lui donnent une fameuse entorse.

23. Galimatias. — Comment connoître une chose que l'on ne peut voir que dans les autres?

24. La raison est que tout s'use, jusqu'à la grandeur d'âme.

25. Bien.

XXVI.

Le soleil ni la mort ne se peuvent regarder fixement. 1.

XXVII.

On fait souvent vanité des passions même les plus criminelles; mais l'envie est une passion timide et honteuse que l'on n'ose jamais avouer. 1*.

XXVIII.

La jalousie est en quelque manière juste et raisonnable, puisqu'elle ne tend qu'à conserver un bien qui nous appartient ou que nous croyons nous appartenir, au lieu que l'envie est une fureur qui ne peut souffrir le bien des autres. 1.

XXIX.

Le mal que nous faisons ne nous attire pas tant de persécution et de haine que nos bonnes qualités. 1.

XXX.

Nous avons plus de force que de volonté; et c'est souvent pour nous excuser à nous-même

---

27. A cause qu'il y a de la bassesse.
28. Vrai.
29. Bon pour les gens qui sont élevés : car pour le commun il n'y a que le mal qu'il peut faire qui lui attire persécution.
30. Cela n'arrive guère; au contraire, nous avons souvent plus de volonté que de force.

que nous nous imaginons que les choses sont impossibles. 2.

XXXI.

Si nous n'avions point de défauts nous ne prendrions pas tant de plaisir à en remarquer dans les autres. 1.

XXXII.

La jalousie se nourrit dans les doutes, et elle devient fureur, ou elle finit, sitôt qu'on passe du doute à la certitude. 1*.

XXXIII.

L'orgueil se dédommage toujours, et ne perd rien lors même qu'il renonce à la vanité. 1.

XXXIV.

Si nous n'avions point d'orgueil, nous ne nous plaindrions pas de celui des autres. 1.

XXXV.

L'orgueil est égal dans tous les hommes, et il n'y a de différence qu'aux moyens et à la manière de le mettre au jour. 1.

---

31. Vrai, et se rapporte à l'amour-propre.
32. Vrai et bon.
33. Vrai; témoin les dévots.
34. Cela n'est pas toujours vrai. — Se rapporte à 35.
35. Faux, parce qu'il y a des gens qui n'ont pas d'autre naturel que celui de l'orgueil.

XXXVI.

Il semble que la nature, qui a si sagement disposé les organes de notre corps pour nous rendre heureux, nous ait aussi donné l'orgueil pour nous épargner la douleur de connoître nos imperfections. 1*.

XXXVII.

L'orgueil a plus de part que la bonté aux remontrances que nous faisons à ceux qui commettent des fautes, et nous ne les reprenons pas tant pour les en corriger que pour leur persuader que nous en sommes exempts. 1.

XXXVIII.

Nous promettons selon nos espérances, et nous tenons selon nos craintes. 1.

XXXIX.

L'intérêt parle toutes sortes de langues, et joue toutes sortes de personnages, même celui de désintéressé. 1.

XL.

L'intérêt, qui aveugle les uns, fait la lumière des autres. 1*.

---

36. Ou pour nous consoler, lorsque nous les connoissons. — Vrai et juste.
37. Cela est vrai, mais non pas toujours.
38. Vrai et juste.
39. Vrai et commun.
40. Cela dépend des sujets dans lesquels il se rencontre. — Beau, excellent.

XLI.

Ceux qui s'appliquent trop aux petites choses deviennent ordinairement incapables des grandes. 1*.

XLII.

Nous n'avons pas assez de force pour suivre toute notre raison. 1.

XLIII.

L'homme croit souvent se conduire lorsqu'il est conduit; et pendant que par son esprit il tend à un but, son cœur l'entraîne insensiblement à un autre. 1.

XLIV.

La force et la foiblesse de l'esprit sont mal nommées; elles ne sont, en effet, que la bonne ou la mauvaise disposition des organes du corps. 1.

---

41. Cela doit s'entendre de ceux qui font leur capital des petites choses : car il y a bien des grands génies qui sont également capables des grandes et petites choses.

42. Faux, parce qu'il y a beaucoup de gens qui suivent toute leur raison, et qui en suivroient encore beaucoup plus, s'ils en avoient.

43. Il n'y a rien de surprenant là dedans, parce que ce n'est jamais l'esprit qui conduit, c'est toujours le cœur. Saint Paul : *Non quod volo bonum*; et Ovide : *Video meliora proboque, deteriora sequor*.

44. Vrai dans la bonne disposition du corps.

XLV.

Le caprice de notre humeur est encore plus bizarre que celui de la fortune. 1.

XLVI.

L'attachement ou l'indifférence que les philosophes avoient pour la vie n'étoit qu'un goût de leur amour-propre, dont on ne doit non plus disputer que du goût de la langue ou du choix des couleurs. 1*.

XLVII.

Notre humeur met le prix à tout ce qui nous vient de la fortune. 2.

XLVIII.

La félicité est dans le goût, et non pas dans les choses; et c'est par avoir ce qu'on aime qu'on est heureux, et non par avoir ce que les autres trouvent aimable. 1.

XLIX.

On n'est jamais si heureux ni si malheureux qu'on s'imagine. 1.

L.

Ceux qui croient avoir du mérite se font un

---

45. Je n'en sais rien.
46. Vrai et juste.
47. Vrai et juste.
48. Vrai, comme ci-dessus.
49. Quelquefois on l'est plus.
50. Premier début des Gascons.

honneur d'être malheureux, pour persuader aux autres et à eux-mêmes qu'ils sont dignes d'être en butte à la fortune. 1.

LI.

Rien ne doit tant diminuer la satisfaction que nous avons de nous-mêmes que de voir que nous désapprouvons dans un temps ce que nous approuvions dans un autre. 1*.

LII.

Quelque différence qui paroisse entre les fortunes, il y a néanmoins une certaine compensation de biens et de maux qui les rend égales. 1.

LIII.

Quelques grands avantages que la nature donne, ce n'est pas elle seule, mais la fortune avec elle, qui fait les héros. 1*.

LIV.

Le mépris des richesses étoit dans les philosophes un désir caché de venger leur mérite de l'in-

---

51. Cette raison n'est pas convaincante, parce que l'amour-propre y trouve encore son compte. On se persuade que l'on est toujours plus sage que la dernière fois.

52. Et qui prouve la Providence. Le crocheteur a son bon endroit pour la vie, et le ministre d'état son mauvais.

53. Vrai. — Revient à 58.

54. Peut-être aussi étoit-ce raison, ou nature pure.

justice de la fortune par le mépris des mêmes biens dont elle les privoit; c'étoit un secret pour se garantir de l'avilissement de la pauvreté; c'étoit un chemin détourné pour aller à la considération qu'ils ne pouvoient avoir par les richesses. 1.

LV.

La haine pour les favoris n'est autre chose que l'amour de la faveur. Le dépit de ne la pas posséder se console et s'adoucit par le mépris que l'on témoigne de ceux qui la possèdent, et nous leur refusons nos hommages, ne pouvant pas leur ôter ce qui leur attire ceux de tout le monde. 1.

LVI.

Pour s'établir dans le monde on fait tout ce que l'on peut pour y paroître établi. 1.

LVII.

Quoi que les hommes se flattent de leurs grandes actions, elles ne sont pas souvent les effets d'un grand dessein, mais des effets du hasard. 1*.

LVIII.

Il semble que nos actions aient des étoiles heu-

---

55. Jeu de mots.
56. Vrai; témoin les partisans qui, pour entrer dans une ferme, offrent hardiment beaucoup d'argent, qu'ils n'ont qu'en emprunt.
57. Vrai et commun.
58. Les actions sont comme les hommes pour les étoiles. — Revient à 53.

reuses ou malheureuses, à qui elles doivent une grande partie de la louange et du blâme qu'on leur donne. 1*.

LIX.

Il n'y a point d'accidents si malheureux dont les habiles gens ne tirent quelque avantage, ni de si heureux que les imprudents ne puissent tourner à leur préjudice. 1.

LX.

La fortune tourne tout à l'avantage de ceux qu'elle favorise. 1*.

LXI.

Le bonheur et le malheur des hommes ne dépend pas moins de leur humeur que de la fortune. 2.

LXII.

La sincérité est une ouverture de cœur. On la trouve en fort peu de gens, et celle que l'on voit d'ordinaire n'est qu'une fine dissimulation pour attirer la confiance des autres. 2*.

LXIII.

L'aversion du mensonge est souvent une im-

---

59. Suite de la réflexion précédente.
60. La fortune comme l'amour, et même l'amour de Dieu : *Diligentibus Deum omnia cooperantur in bonum.*
61. Revient à 55, 56 et 58.
62. Vrai et commun.
63. Vrai.

perceptible ambition de rendre nos témoignages considérables, et d'attirer à nos paroles un respect de religion. 1.

LXIV.

La vérité ne fait pas tant de bien dans le monde que ses apparences y font du mal. 1.

LXV.

Il n'y a point d'éloge qu'on ne donne à la prudence ; cependant elle ne saurait nous assurer du moindre événement. 1*.

LXVI.

Un habile homme doit régler le rang de ses intérêts et les conduire chacun dans son ordre ; notre avidité le trouble souvent en nous faisant courir à tant de choses à la fois, que pour désirer trop les moins importantes, on manque les plus considérables. 1*.

LXVII.

La bonne grâce est au corps ce que le bon sens est à l'esprit. 2.

---

64. Vrai. — C'est l'ordinaire de toutes les apparences de vertu.

65. Parce que l'homme est borné, et par conséquent sa puissance.

66. Vrai, mais difficile à exécuter, parce qu'un homme intéressé croit que tous ses intérêts sont grands et les met dans le même rang.

67. Plus justement : la bonne grâce est au corps ce que la délicatesse est à l'esprit.

LXVIII.

Il est difficile de définir l'amour. Ce qu'on en peut dire est que dans l'âme c'est une passion de régner; dans les esprits, c'est une sympathie; et dans le corps, ce n'est qu'une envie cachée et délicate de posséder ce que l'on aime après beaucoup de mystères. 1.

LXIX.

S'il y a un amour pur et exempt du mélange de nos autres passions, c'est celui qui est caché au fond du cœur et que nous ignorons nous-mêmes. 1*.

LXX.

Il n'y a point de déguisement qui puisse longtemps cacher l'amour où il est, ni le feindre où il n'est pas. 1.

LXXI.

Il n'y a guère de gens qui ne soient honteux de s'être aimés, quand ils ne s'aiment plus. 5.

LXXII.

Si on juge de l'amour par la plupart de ses effets, il ressemble plus à la haine qu'à l'amitié. 1.

---

68. Vrai et beau.
69. Vrai; mais il ne demeure guère caché.
70. Vrai.
71. Faux, parce qu'il y en a beaucoup qui voudroient renouer.
72. Bon pour l'amour violent et jaloux, et qui,

LXXIII.

On peut trouver des femmes qui n'ont jamais eu de galanterie ; mais il est rare d'en trouver qui n'en aient jamais eu qu'une. 1.

LXXIV.

Il n'y a que d'une sorte d'amour, mais il y en a mille différentes copies. 1.

LXXV.

L'amour, aussi bien que le feu, ne peut subsister sans un mouvement continuel ; et il cesse de vivre dès qu'il cesse d'espérer ou de craindre. 1.

LXXVI.

Il est du véritable amour comme de l'apparition des esprits : tout le monde en parle, mais peu de gens en ont vu. 1.

LXXVII.

L'amour prête son nom à un nombre infini de commerces qu'on lui attribue, et où il n'a non

---

selon beaucoup de gens, est le véritable amour. — Je ne comprends pas cela.

73. Il s'en trouve beaucoup.

74. Mais il y a des copies si excellentes qu'on les prend pour l'original.

75. Rien n'est si drôle que ce mouvement de l'amour.

76. Chacun a un véritable amour à sa manière.

77. L'amour ne prête pas son nom, mais on le lui prend.

plus de part que le Doge à ce qui se fait à Venise. 1.

LXXVIII.

L'amour de la justice n'est, en la plupart des hommes, que la crainte de souffrir l'injustice. 1*.

LXXIX.

Le silence est le parti le plus sûr de celui qui se défie de soi-même. 1.

LXXX.

Ce qui nous rend si changeants dans nos amitiés, c'est qu'il est difficile de connoître les qualités de l'âme, et facile de connoître celles de l'esprit. 1.

LXXXI.

Nous ne pouvons rien aimer que par rapport à nous ; et nous ne faisons que suivre notre goût et notre plaisir quand nous préférons nos amis à nous-mêmes ; c'est néanmoins par cette préférence seule que l'amitié peut être vraie et parfaite. 5.

LXXXII.

La réconciliation avec nos ennemis n'est qu'un

---

78. Bon pour les mauvais cœurs.
79. Et comme il y a peu de gens qui se défient d'eux-mêmes, il y a peu de gens qui prennent le parti du silence.
80. Cela vient encore du fond du naturel changeant.
81. Vrai et juste.
82. Se rapporte à l'amour et à la 85*.

désir de rendre notre condition meilleure, une lassitude de la guerre, et une crainte de quelque mauvais événement. 1*.

LXXXIII.

Ce que les hommes ont nommé amitié n'est qu'une société, qu'un ménagement réciproque d'intérêt, et qu'un échange de bons offices; ce n'est enfin qu'un commerce où l'amour-propre se propose toujours quelque chose à gagner. 1*.

LXXXIV.

Il est plus honteux de se défier de ses amis que d'en être trompé. 2.

LXXXV.

Nous nous persuadons souvent d'aimer les gens plus puissants que nous; et néanmoins c'est l'intérêt seul qui produit notre amitié. Nous ne nous donnons pas à eux pour le bien que nous leur voulons faire, mais pour celui que nous en voulons recevoir. 1.

LXXXVI.

Notre défiance justifie la tromperie d'autrui. 2.

---

84. Vrai et beau, parce qu'en se défiant de ses amis on leur fait injure ainsi qu'à soi-même, et lorsqu'on est trompé, toute l'injure retombe sur le trompeur.

85. Vrai; — et se rapporte à la reconnoissance et à l'amitié, et par conséquent à 264, 224, 223, 225, 298.

86. Faux. — Rien ne peut justifier une méchante chose.

LXXXVII.

Les hommes ne vivroient pas long-temps en société, s'ils n'étoient les dupes les uns des autres. 5.

LXXXVIII.

L'amour-propre nous augmente ou nous diminue les bonnes qualités de nos amis, à proportion de la satisfaction que nous avons d'eux ; et nous jugeons de leur mérite par la manière dont ils vivent avec nous. 2.

LXXXIX.

Tout le monde se plaint de sa mémoire, et personne ne se plaint de son jugement. 2.

XC.

Nous plaisons plus souvent dans le commerce de la vie par nos défauts que par nos bonnes qualités. 5.

XCI.

La plus grande ambition n'en a pas la moindre

---

87. Vrai. — Il faut que les uns soient les agents et les autres les patients. C'est une espèce de balance qui doit élever les uns et abaisser les autres.

88. Vrai et commun.

89. Parce qu'il semble que le jugement compose pour ainsi dire toute notre personne ; au contraire, la mémoire paroît étrangère à la personne.

90. C'est selon les personnes avec lesquelles on est en commerce, parce que le commerce de la vie ne roule que sur des défauts.

91. Cela s'entend d'un habile homme, car il y a

apparence lorsqu'elle se rencontre dans une impossibilité absolue d'arriver où elle aspire. 2.

XCII.

Détromper un homme préoccupé de son mérite est lui rendre un aussi mauvais office que celui que l'on rendit à ce fou d'Athènes qui croyait que tous les vaisseaux qui arrivoient dans le port étaient à lui. 1*.

XCIII.

Les vieillards aiment à donner de bons préceptes, pour se consoler de n'être plus en état de donner de mauvais exemples. 1.

XCIV.

Les grands noms abaissent au lieu d'élever ceux qui ne les savent pas soutenir. 2.

XCV.

La marque d'un mérite extraordinaire, est devoir que ceux qui l'envient le plus, sont contraints de le louer. 2.

---

bien des sots qui ne savent pas couvrir leurs desseins.

92. Circonlocution pour dire qu'un homme préoccupé de son mérite est un fou.

93. C'est bien la moindre chose.

95. Malgré eux et sans dissimulation. — Cela n'arrive guère.

XCVI.

Tel homme est ingrat, qui est moins coupable de son ingratitude que celui qui lui a fait du bien. 5.

XCVII.

On s'est trompé lorsqu'on a cru que l'esprit et le jugement étoient deux choses différentes : le jugement n'est que la grandeur de la lumière de l'esprit; cette lumière pénètre le fond des choses, elle y remarque tout ce qu'il faut remarquer, et aperçoit celles qui semblent imperceptibles. Ainsi il faut demeurer d'accord que c'est l'étendue de la lumière de l'esprit qui produit tous les effets qu'on attribue au jugement. 1*.

XCVIII.

Chacun dit du bien de son cœur, et personne n'en ose dire de son esprit. 1.

XCIX.

La politesse de l'esprit consiste à penser des choses honnêtes et délicates. 1*.

---

96. Cela s'entend de ceux qui font du bien de mauvaise grâce.

97. On sait bien que c'est une même chose; mais, par rapport aux effets, ce sont deux choses : le jugement est la force de l'esprit, et l'esprit est la délicatesse du jugement.

98. C'est une mode : car il y a autant de mal à l'un qu'à l'autre.

99. Vrai et juste.

C.

La galanterie de l'esprit est de dire des choses flatteuses d'une manière agréable. 1*.

CI.

Il arrive souvent que des choses se présentent plus achevées à notre esprit qu'il ne les pourroit faire avec beaucoup d'art. 1*.

CII.

L'esprit est toujours la dupe du cœur. 1.

CIII.

Tous ceux qui connoissent leur esprit ne connoissent pas leur cœur. 1.

CIV.

Les hommes et les affaires ont leur point de perspective. Il y en a qu'il faut voir de près pour en bien juger; et d'autres dont on ne juge jamais si bien que quand on en est éloigné. 1*.

CV.

Celui-là n'est pas raisonnable à qui le hasard fait trouver la raison, mais celui qui la connaît, qui la discerne et qui la goûte. 1.

---

100. Vrai.
101. Vrai et commun.
102. Excellent.
104. Vrai et beau.
105. Vrai.

CVI.

Pour bien savoir les choses, il en faut savoir le détail, et, comme il est presque infini, nos connaissances sont toujours superficielles et imparfaites. 1.

CVII.

C'est une espèce de coquetterie de faire remarquer qu'on n'en fait jamais. 2.

CVIII.

L'esprit ne sauroit jouer long-temps le personnage du cœur. 2.

CIX.

La jeunesse change ses goûts par l'ardeur du sang, et la vieillesse conserve les siens par l'accoutumance. 2.

CX.

On ne donne rien si libéralement que ses conseils. 1.

---

106. Ce n'est pas le détail qui arrête nos connoissances, c'est le manque d'application.
107. Ce n'est pas une coquetterie, c'est une ambition.
108. Vrai et juste. — Revient à 103.
109. Et par la froideur du sang. — Vrai
110. Parce qu'ils ne coûtent rien.—Vrai, excepté au Palais, où l'on paie tout.

CXI.

Plus on aime une maîtresse, et plus on est prêt de la haïr. 2.

CXII.

Les défauts de l'esprit augmentent en vieillissant, comme ceux du visage. 2.

CXIII.

Il y a de bons mariages; mais il n'y en a point de délicieux. 2.

CXIV.

On ne se peut consoler d'être trompé par ses ennemis, et trahi par ses amis; et l'on est souvent satisfait de l'être par soi-même. 1.

CXV.

Il est aussi facile de se tromper soi-même sans

---

111. Faux, en général, à moins qu'on n'entende une maîtresse trop facile.

112. Vrai, et vrai aussi quant à l'exception, parce qu'il y a de belles vieillesses d'esprit.

113. Je ne sais s'il n'y en a point de délicieux, mais je sais qu'il peut y en avoir.

114. La raison en est qu'on ne croit pas se tromper.

115. La comparaison n'est pas juste, parce qu'il est quelquefois très facile de tromper les autres sans qu'ils s'en aperçoivent.

s'en apercevoir, qu'il est difficile de tromper les autres sans qu'ils s'en aperçoivent. 1.

CXVI.

Rien n'est moins sincère que la manière de demander et de donner des conseils. Celui qui en demande paroît avoir une déférence respectueuse pour les sentiments de son ami, bien qu'il ne pense qu'à lui faire approuver les siens, et à le rendre garant de sa conduite. Et celui qui conseille paie la confiance qu'on lui témoigne d'un zèle ardent et désintéressé, quoiqu'il ne cherche le plus souvent, dans les conseils qu'il donne, que son propre intérêt ou sa gloire. 1*.

CXVII.

La plus subtile de toutes les finesses est de savoir bien feindre de tomber dans les piéges que l'on nous tend; et on n'est jamais si aisément trompé que quand on songe à tromper les autres. 1*.

CXVIII.

L'intention de ne jamais tromper nous expose à être souvent trompés. 1.

---

116. On est sincère dans cet endroit comme dans tout autre; cela dépend toujours du fond de probité ou d'amour-propre.

117. Vrai et commun.

118. Vrai et très vrai. — On est toujours la dupe de ses bonnes intentions.

CXIX.

Nous sommes si accoutumés à nous déguiser aux autres, qu'enfin nous nous déguisons à nous-mêmes. 1*.

CXX.

L'on fait plus souvent des trahisons par foiblesse que par un dessein formé de trahir. 1.

CXXI.

On fait souvent du bien pour pouvoir impunément faire du mal. 1.

CXXII.

Si nous résistons à nos passions, c'est plus par leur foiblesse que par notre force. 2.

CXXIII.

On n'auroit guère de plaisir si on ne se flattoit jamais. 2.

---

119. Il me semble qu'on commence par se déguiser à soi-même, et qu'ensuite on se déguise plus aisément aux autres.

120. Vrai.

121. Vrai. — Maxime répandue dans Tite-Live et dans Salluste.

122. Beau, excellent.

123. Il y a même beaucoup de gens qui n'ont pas d'autre plaisir.

CXXIV.

Les plus habiles affectent toute leur vie de blâmer les finesses, pour s'en servir en quelque grande occasion et pour quelque grand intérêt. 1.

CXXV.

L'usage ordinaire de la finesse est la marque d'un petit esprit, et il arrive presque toujours que celui qui s'en sert pour se couvrir en un endroit se découvre en un autre. 1.

CXXVI.

Les finesses et les trahisons ne viennent que de manque d'habileté. 1*.

CXXVII.

Le vrai moyen d'être trompé, c'est de se croire plus fin que les autres. 1*.

CXXVIII.

La trop grande subtilité est une fausse délicatesse, et la véritable délicatesse est une solide subtilité. 1*.

---

124. Vrai et rebattu; revient à la 72e.
125. Vrai. — Il faut ajouter que c'est la marque d'un mauvais cœur.
126. Vrai et beau.
127. Vrai, et revient à 125.
128. Vrai, beau et très juste.

CXXIX.

Il suffit quelquefois d'être grossier pour n'être pas trompé par un habile homme. 1.

CXXX.

La foiblesse est le seul défaut que l'on ne sauroit corriger. 2.

CXXXI.

Le moindre défaut des femmes qui se sont abandonnées à faire l'amour, c'est de faire l'amour. 2.

CXXXII.

Il est plus aisé d'être sage pour les autres que de l'être pour soi-même. 1.

CXXXIII.

Les seules bonnes copies sont celles qui nous font voir le ridicule des méchants originaux. 2.

CXXXIV.

On n'est jamais si ridicule par les qualités que l'on a que par celles que l'on affecte d'avoir. 1.

---

129. Bon, solide.
130. On ne sauroit corriger la foiblesse, mais on peut acquérir de la force.
131. Galimathias.
132. Parce qu'on n'y met rien du sien.
133. Bon.
134. Bon.

CXXXV.

On est quelquefois aussi différent de soi-même que des autres. 1.

CXXXVI.

Il y a des gens qui n'auroient jamais été amoureux s'ils n'avoient jamais entendu parler de l'amour. 2.

CXXXVII.

On parle peu quand la vanité ne fait pas parler. 1*.

CXXXVIII.

On aime mieux dire du mal de soi-même que de n'en point parler. 1.

CXXXIX.

Une des choses qui fait que l'on trouve si peu de gens qui paroissent raisonnables et agréables dans la conversation, c'est qu'il n'y a presque personne qui ne pense plutôt à ce qu'il veut dire qu'à répondre précisément à ce qu'on lui dit. Les

---

135. Vrai. — On court des hasards avec soi-même comme avec les autres, à cause des changements.
136. Il n'y en a guère.
137. Vrai et beau.
138. Bon pour les sots.
139. Vrai et très beau.

plus habiles et les plus complaisants se contentent de montrer seulement une mine attentive, au même temps que l'on voit dans leurs yeux et dans leur esprit un égarement pour ce qu'on leur dit, et une précipitation pour retourner à ce qu'ils veulent dire; au lieu de considérer que c'est un mauvais moyen de plaire aux autres ou de les persuader que de chercher si fort à se plaire à soi-même, et que bien écouter et bien répondre est une des plus grandes perfections qu'on puisse avoir dans la conversation. 1.

CXL.

Un homme d'esprit seroit souvent bien embarrassé sans la compagnie des sots. 1.

CXLI.

Nous nous vantons souvent de ne nous point ennuyer; et nous sommes si glorieux que nous ne voulons pas nous trouver de mauvaise compagnie. 1*.

CXLII.

Comme c'est le caractère des grands esprits de

---

140. Parce que les sots sont le relief de l'homme d'esprit.

141. C'est selon les gens : il y a des caractères qui s'ennuient de profession, et d'autres qui ne s'ennuient jamais.

142. Vrai et commun, parce que les gens d'esprit ont pensé auparavant de parler, et qu'en par-

faire entendre en peu de paroles beaucoup de choses, les petits esprits, au contraire, ont le don de beaucoup parler, et de ne rien dire. 1.

CXLIII.

C'est plutôt par l'estime de nos propres sentiments que nous exagérons les bonnes qualités des autres que par l'estime de leur mérite; et nous voulons nous attirer des louanges lorsqu'il semble que nous leur en donnons. 1.

CXLIV.

On n'aime point à louer, et on ne loue jamais personne sans interêt. La louange est une flatterie habile, cachée et délicate, qui satisfait différemment celui qui la donne et celui qui la reçoit. L'un la prend comme une récompense de son mérite; l'autre la donne pour faire remarquer son équité et son discernement. 1.

CXLV.

Nous choisissons souvent des louanges empoisonnées, qui font voir, par contre-coup, en ceux

---

lant ils ont retranché tout ce qui est inutile. La réflexion circoncit ordinairement tout ce qui n'est pas du sujet. Au contraire, les petits esprits, n'ayant pas réfléchi sur ce qu'ils avancent, s'abandonnent à tout ce qui naît de leur mauvais génie, et ainsi s'embarrassent dans un galimathias très ennuyeux.

143. Vrai et rebattu.

144. Vrai.

145. Vrai. — Le même sens de la 198e.

que nous louons, des défauts que nous n'osons découvrir d'une autre sorte. 1.

CXLVI.

On ne loue, d'ordinaire, que pour être loué. 1.

CXLVII.

Peu de gens sont assez sages pour préférer le blâme qui leur est utile à la louange qui les trahit. 1.

CXLVIII.

Il y a des reproches qui louent, et des louanges qui médisent. 1.

CXLIX.

Le refus des louanges est un désir d'être loué deux fois. 1.

CL.

Le désir de mériter les louanges qu'on nous donne fortifie notre vertu; et celles que l'on donne à l'esprit, à la valeur et à la beauté, contribuent à les augmenter. 1*.

---

146. Vrai. — à 356.
147. Et toujours l'amour-propre.
148. Circonlocution pour dire des contre-vérités, et cependant beau. Revient à 198.
149. Quelquefois.
150. Vrai, mais pas en tout.

CLI.

Il est plus difficile de s'empêcher d'être gouverné que de gouverner les autres. 2.

CLII.

Si nous ne nous flattions point nous-mêmes, la flatterie des autres ne nous pourroit nuire. 1.

CLIII.

La nature fait le mérite, et la fortune le met en œuvre. 1.

CLIV.

La fortune nous corrige de plusieurs défauts que la raison ne sauroit corriger. 3.

CLV.

Il y a des gens dégoûtants avec du mérite, et d'autres qui plaisent avec des défauts. 1*.

---

151. Faux, parce qu'il faut beaucoup plus de conditions et de qualités pour gouverner les autres.

152. Celle-ci se rapporte à la 192*, et cependant la détruit en quelque façon.

153. Mais souvent l'ouvrage l'emporte : *Materiam superabat opus.*

154. Vrai ; — et c'est surtout un correcteur qui vous sangle aussi fort que celui des jésuites.

155. Vrai. — Cela vient de je ne sais quoi. — Voyez la 251*.

CLVI.

Il y a des gens dont tout le mérite consiste à dire et à faire des sottises utilement, et qui gâteroient tout s'ils changeoient de conduite. 1.

CLVII.

La gloire des grands hommes se doit toujours mesurer aux moyens dont ils se sont servis pour l'acquérir. 1.

CLVIII.

La flatterie est une fausse monnoie, qui n'a de cours que par notre vanité. 5.

CLIX.

Ce n'est pas assez d'avoir de grandes qualités, en faut avoir l'économie. 1.

CLX.

Quelque éclatante que soit une action, elle ne

---

156. Vrai, parce qu'il y a beaucoup de sots.

157. Cette mesure-là peut n'être pas juste, parce qu'il y a des moyens cachés qui peuvent avoir été bons ou mauvais.

158. Vrai.

159. Vrai, parce que l'économie est une autre grande qualité, essentielle pour les grandes qualités.

160. Vrai. — Et c'est pourquoi il y a quantité d'actions qui passent pour grandes sans l'avoir mérité. On ne juge que par l'éclatant, sans approfondir

doit pas passer pour grande lorsqu'elle n'est pas l'effet d'un grand dessein. 1*.

CLXI.

Il doit y avoir une certaine proportion entre les actions et les desseins, si on en veut tirer tous les effets qu'elles peuvent produire. 1.

CLXII.

L'art de savoir bien mettre en œuvre de médiocres qualités dérobe l'estime et donne souvent plus de réputation que le véritable mérite. 1.

CLXIII.

Il y a une infinité de conduites qui paroissent ridicules, et dont les raisons cachées sont très sages et très solides. 1.

CLXIV.

Il est plus facile de paroître digne des emplois qu'on n'a pas que de ceux que l'on exerce. 1.

---

le dessein de l'action ; cependant on trouve quelquefois que ce ne sont pas les grandes actions qui font les grands hommes, témoin la bataille de ..... qui fit ôter le commandement à M. de Noailles.

161. Le nœud de la difficulté est que cette proportion soit juste.

162. Voilà en quoi consiste le beau mérite du monde.

163. Vrai et juste.

164. Parce qu'on n'est jamais content de ceux qui sont en place.

CLXV.

Notre mérite nous attire l'estime des honnêtes gens, et notre étoile celle du public. 1.

CLXVI.

Le monde récompense plus souvent les apparences du mérite que le mérite même. 1.

CLXVII.

L'avarice est plus opposée à l'économie que la libéralité. 2.

CLXVIII.

L'espérance, toute trompeuse qu'elle est, sert au moins à nous mener à la fin de la vie par un chemin agréable. 1.

CLXIX.

Pendant que la paresse et la timidité nous retiennent dans notre devoir, notre vertu en a souvent tout l'honneur. 1.

---

165. Vrai et juste.
166. Vrai et commun, parce que le monde est un sot.
167. Faux, parce que l'avarice est une économie outrée; au contraire, la libéralité détruit entièrement l'économie.
168. Vrai.
169. Vrai.

CLXX.

Il est difficile de juger si un procédé net, sincère et honnête, est un effet de probité ou d'habileté. 1.

CLXXI.

Les vertus se perdent dans l'intérêt, comme les fleuves se perdent dans la mer. 1.

CLXXII.

Si l'on examine bien les divers effets de l'ennui, on trouvera qu'il fait manquer à plus de devoirs que l'intérêt. 5.

CLXXIII.

Il y a diverses sortes de curiosité : l'une d'intérêt, qui nous porte à desirer d'apprendre ce qui nous peut être utile ; et l'autre d'orgueil, qui vient du désir de savoir ce que les autres ignorent. 1*.

CLXXIV.

Il vaut mieux employer notre esprit à suppor-

---

170. A cause que tout le monde se masque.— Se rapporte à 256.
171. Beau pour l'expression.
172. Faux. L'ennui ne fait pas jouer tant de ressorts que l'intérêt.
173. Vrai et juste.
174 Cela est bien égal ; il y a autant pour l'un que pour l'autre.

ter les infortunes qui nous arrivent qu'à prévoir celles qui nous peuvent arriver. 1.

CLXXV.

La constance en amour est une inconstance perpétuelle, qui fait que notre cœur s'attache successivement à toutes les qualités de la personne que nous aimons; donnant tantôt la préférence à l'une, tantôt à l'autre : de sorte que cette constance n'est qu'une inconstance arrêtée et renfermée dans un même sujet. 1.

CLXXVI.

Il y a deux sortes de constance en amour : l'une vient de ce que l'on trouve sans cesse dans la personne que l'on aime de nouveaux sujets d'aimer; et l'autre vient de ce que l'on se fait un honneur d'être constant. 1.

CLXXVII.

La persévérance n'est digne ni de blâme ni de louange, parce qu'elle n'est que la durée des goûts et des sentiments, qu'on ne s'ôte et qu'on ne se donne point. 1.

CLXXVIII.

Ce qui nous fait aimer les nouvelles connois-

---

175. Faux. C'est vouloir chicaner que de ne pas vouloir convenir d'une constance en forme.

176. Chicane pure. La dernière n'est pas une vraie constance, puisqu'elle est forcée.

177. Vrai.

178. Vrai, bien.

sances n'est pas tant la lassitude que nous avons des vieilles ou le plaisir de changer, que le dégoût de n'être pas assez admirés de ceux qui nous connoissent trop, et l'espérance de l'être davantage de ceux qui ne nous connoissent pas tant. 1.

CLXXIX.

Nous nous plaignons quelquefois légèrement de nos amis pour justifier par avance notre légèreté. 1.

CLXXX.

Notre repentir n'est pas tant un regret du mal que nous avons fait, qu'une crainte de celui qui nous en peut arriver. 1.

CLXXXI.

Il y a une inconstance qui vient de la légèreté de l'esprit ou de sa foiblesse, qui lui fait recevoir toutes les opinions d'autrui; et il y en a une autre qui est plus excusable, qui vient du dégoût des choses. 1*.

CLXXXII.

Les vices entrent dans la composition des vertus comme les poisons entrent dans la composition des remèdes. La prudence les assemble et les

---

179. Vrai; c'est le prélude des ruptures.
180. Vrai et rebattu.
181. Beau.
182. Beau, excellent.

tempère, et elle s'en sert utilement contre les maux de la vie. 1.

CLXXXIII.

Il faut demeurer d'accord, à l'honneur de la vertu, que les plus grands malheurs des hommes sont ceux où ils tombent par les crimes. 5.

CLXXXIV.

Nous avouons nos défauts pour réparer par notre sincérité le tort qu'ils nous font dans l'esprit des autres. 1*.

CLXXXV.

Il y a des héros en mal comme en bien. 1.

CLXXXVI.

On ne méprise pas tous ceux qui ont des vices; mais on méprise tous ceux qui n'ont aucune vertu. 1*.

CLXXXVII.

Le nom de la vertu sert à l'intérêt aussi utilement que les vices. 1.

CLXXXVIII.

La santé de l'âme n'est pas plus assurée que

---

184. Vrai.
185. Héros est donc une question de nom : car on ne l'emploie jamais à mal.
186. Vrai et délicat.
187. Vrai et rebattu.
188. Vrai.— Et l'âme a ses crises comme le corps.

celle du corps; et, quoique l'on paroisse éloigné des passions, on n'est pas moins en danger de s'y laisser emporter que de tomber malade quand on se porte bien. 1.

CLXXXIX.

Il semble que la nature ait prescrit à chaque homme dès sa naissance des bornes pour les vertus et pour les vices. 1.

CXC.

Il n'appartient qu'aux grands hommes d'avoir de grands défauts. 1.

CXCI.

On peut dire que les vices nous attendent dans le cours de la vie comme des hôtes chez qui il faut successivement loger, et je doute que l'expérience nous les fît éviter s'il nous étoit permis de faire deux fois le même chemin. 1.

CXCII.

Quand les vices nous quittent, nous nous flat-

---

189. Cela ne dit rien.
190. Faux en général.
191. Les vices ne nous attendent pas; ce sont les occasions qui nous attendent. Et ainsi, bien loin que les vices soient comme des hôtes, il faut plutôt dire qu'ils sont les domestiques de notre âme, dont il est difficile de se défaire.
192. Vrai.

tons de la créance que c'est nous qui les quittons. 1.

CXCIII.

Il y a des rechutes dans les maladies de l'âme comme dans celles du corps; ce que nous prenons pour notre guérison n'est le plus souvent qu'un relâche ou un changement de mal. 1.

CXCIV.

Les défauts de l'âme sont comme les blessures du corps : quelque soin qu'on prenne de les guérir, la cicatrice paroît toujours, et elles sont à tout moment en danger de se rouvrir. 1.

CXCV.

Ce qui nous empêche souvent de nous abandonner à un seul vice est que nous en avons plusieurs. 1.

CXCVI.

Nous oublions aisément nos fautes lorsqu'elles ne sont sues que de nous. 1*.

---

193. Vrai; mais ce qu'il y a de plus chagrinant, c'est qu'il est presque impossible de reconnoître ces rechutes de l'âme.

194. Vrai. — Toujours même comparaison qui règne.

195. Qui sont contraires. — Vrai.

196. C'est que nous nous oublions nous-mêmes.

CXCVII.

Il y a des gens de qui l'on peut ne jamais croire du mal sans l'avoir vu ; mais il n'y en a point en qui il nous doive surprendre en le voyant. 1.

CXCVIII.

Nous élevons la gloire des uns pour abaisser celle des autres ; et quelquefois on loueroit moins monsieur le Prince et monsieur de Turenne, si on ne les vouloit point blâmer tous deux. 1*.

CXCIX.

Le désir de paroître habile empêche souvent de le devenir. 1.

CC.

La vertu n'iroit pas loin si la vanité ne lui tenoit compagnie. 1.

CCI.

Celui qui croit pouvoir trouver en soi-même de quoi se passer de tout le monde se trompe fort :

---

197. Vrai et juste.
198. Vrai et rebattu.
199. Parce que, pour paroître habile, il ne faut pas chercher à s'instruire ; au contraire, pour le devenir il faut toujours demander et s'instruire. — Vrai.
200. C'est son éperon, ou plutôt son guide.
201. Celui-ci est philosophe ; celui-là est fou.

mais celui qui croit qu'on ne peut se passer de lui se trompe encore davantage. 1.

CCII.

Les faux honnêtes gens sont ceux qui déguisent leurs défauts aux autres et à eux-mêmes; les vrais honnêtes gens sont ceux qui les connoissent parfaitement et les confessent. 1*.

CCIII.

Le vrai honnête homme est celui qui ne se pique de rien. 1.

CCIV.

La sévérité des femmes est un ajustement et un fard qu'elles ajoutent à leur beauté. 1*.

CCV.

L'honnêteté des femmes est souvent l'amour de leur réputation et de leur repos. 1*.

---

202. Vrai et juste.

203. Il y a bien d'autres choses pour un honnête homme; cela est bien pour un galant homme, et non pour un honnête homme.

204. La fausse sévérité, bon : car, pour la vraie, elle diminue la beauté.

205. Ces deux choses-là ne font pas précisément l'honnêteté des femmes; la meilleure cause, c'est leur ambition. Combien y a-t-il de femmes qui ne sont honnêtes que parce qu'elles n'ont point trouvé de galant illustre, ou qu'on ne les a pas poussées avec éclat.

CCVI.

C'est être véritablement honnête homme que de vouloir être toujours exposé à la vue des honnêtes gens. 1.

CCVII.

La folie nous suit dans tous les temps de la vie. Si quelqu'un paraît sage, c'est seulement parce que ses folies sont proportionnées à son âge et à sa fortune. 1.

CCVIII.

Il y a des gens niais qui se connoissent, et qui emploient habilement leur niaiserie. 1.

CCIX.

Qui vit sans folie n'est pas si sage qu'il croit. 1.

CCX.

En vieillissant on devient plus fou, et plus sage. 1.

---

206. Vrai; mais non pas dans toutes sortes de choses : car l'honnête homme doit quelquefois se cacher.

207. Et qu'elles sont cachées. — Vrai.

208. Vrai. — Cependant je ne sais si un niais est véritablement niais lorsqu'il se connoit; je crois qu'alors il n'est que demi-niais.

209. *Exceptio firmat regulam.*

210. Vrai. — C'est selon le naturel qui augmente ou qui diminue.

CCXI.

Il y a des gens qui ressemblent aux vaudevilles, qu'on ne chante qu'un certain temps. 1*.

CCXII.

La plupart des gens ne jugent des hommes que par la vogue qu'ils ont, ou par leur fortune. 1*.

CCXIII.

L'amour de la gloire, la crainte de la honte, le dessein de faire fortune, le désir de rendre notre vie commode et agréable, et l'envie d'abaisser les autres, sont souvent les causes de cette valeur si célèbre parmi les hommes. 1*.

CCXIV.

La valeur est, dans les simples soldats, un métier périlleux qu'ils ont pris pour gagner leur vie. 1.

CCXV.

La parfaite valeur et la poltronnerie complète sont deux extrémités où l'on arrive rarement; l'espace qui est entre deux est vaste, et contient

---

211. Vrai et juste; parce qu'un vaudeville en efface un autre, de même qu'une personne en efface une autre.

212. Comme on prend un cheval pour la taille, sans examiner ni les pieds ni la tête. — Bon pour les sots.

213. Vrai et rebattu.

214. Vrai et rebattu.

215. Vrai et sublime.

toutes les autres espèces de courage : il n'y a pas moins de différence entre elles qu'entre les visages et les humeurs. Il y a des hommes qui s'exposent volontiers au commencement d'une action, et qui se relâchent et se rebutent aisément par sa durée. Il y en a qui sont contents quand ils ont satisfait à l'honneur du monde, et qui font fort peu de chose au-delà. On en voit qui ne sont pas toujours également maîtres de leur peur. D'autres se laissent quelquefois entraîner à des terreurs générales. D'autres vont à la charge parce qu'ils n'osent demeurer dans leur poste. Il s'en trouve à qui l'habitude des moindres périls affermit le courage, et les prépare à s'exposer à de plus grands. Il y en a qui sont braves à coups d'épée, et qui craignent les coups de mousquet ; d'autres sont assurés aux coups de mousquet, et appréhendent de se battre à coups d'épée. Tous ces courages, de différentes espèces, conviennent en ce que, la nuit augmentant la crainte et cachant les bonnes et les mauvaises actions, elle donne la liberté de se ménager. Il y a encore un autre ménagement plus général : car on ne voit point d'homme qui fasse tout ce qu'il seroit capable de faire dans une occasion s'il étoit assuré d'en revenir. De sorte qu'il est visible que la crainte de la mort ôte quelque chose de la valeur. 1*.

CCXVI.

La parfaite valeur est de faire sans témoins ce qu'on seroit capable de faire devant tout le monde. 1*.

CCXVII.

L'intrépidité est une force extraordinaire de l'âme, qui l'élève au-dessus des troubles, des désordres et des émotions que la vue des grands périls pourroit exciter en elle ; et c'est par cette force que les héros se maintiennent en un état paisible, et conservent l'usage libre de leur raison dans les accidents les plus surprenants et les plus terribles. 2.

CCXVIII.

L'hypocrisie est un hommage que le vice rend à la vertu. 2.

CCXIX.

La plupart des hommes s'exposent assez dans la guerre pour sauver leur honneur ; mais peu se veulent toujours exposer autant qu'il est nécessaire pour faire réussir le dessein pour lequel ils s'exposent. 1.

CCXX.

La vanité, la honte, et surtout le tempérament, font souvent la valeur des hommes et la vertu des femmes. 1*.

---

217. De là vient que les héros ne sont pas toujours dans la guerre.

218. Beau, excellent.

219. Vrai. — C'est que quelquefois ils ne savent pas ce dessein.

220. Et le tempérament fait la vanité et la honte. — Vrai, mais commun.

CCXXI.

On ne veut point perdre la vie, et on veut acquérir de la gloire : ce qui fait que les braves ont plus d'adresse et d'esprit pour éviter la mort que les gens de chicane n'en ont pour conserver leur bien. 1.

CCXXII.

Il n'y a guère de personnes qui, dans le premier penchant de l'âge, ne fassent connaître par où leur corps et leur esprit doivent défaillir. 2.

CCXXIII.

Il est de la reconnaissance comme de la bonne foi des marchands : elle entretient le commerce, et nous ne payons pas parce qu'il est juste de nous acquitter, mais pour trouver plus facilement des gens qui nous prêtent. 1.

CCXXIV.

Tous ceux qui s'acquittent des devoirs de la reconnoissance ne peuvent pas pour cela se flatter d'être reconnoissants. 1.

CCXXV.

Ce qui fait le mécompte dans la reconnoissance

---

221. On a raison.
222. Vrai.
223. Vrai et rebattu.
224. Vrai, mais rebattu en cent endroits.
225. Rebattu.

qu'on attend des grâces que l'on a faites, c'est que l'orgueil de celui qui donne et l'orgueil de celui qui reçoit ne peuvent convenir du prix du bienfait. 1.

CCXXVI.

Le trop grand empressement qu'on a de s'acquitter d'une obligation est une espèce d'ingratitude. 1.

CCXXVII.

Les gens heureux ne se corrigent guère; ils croient toujours avoir raison quand la fortune soutient leur mauvaise conduite. 5.

CCXXVIII.

L'orgueil ne veut pas devoir, et l'amour-propre ne veut pas payer. 1.

CCXXIX.

Le bien que nous avons reçu de quelqu'un veut que nous respections le mal qu'il nous fait. 1*.

CCXXX.

Rien n'est si contagieux que l'exemple, et nous

---

226. Délicat.
227. Vrai. La fortune, qui a un bandeau, en met un sur toutes les actions de l'homme qui est en fortune.
228. Vrai, excellent.
229. Beau.
230. Beau, excellent.

ne faisons jamais de grands biens ni de grands maux qui n'en produisent de semblables. Nous imitons les bonnes actions par émulation, et les mauvaises par la malignité de notre nature, que la honte retenoit prisonnière, et que l'exemple met en liberté. 1*.

CCXXXI.

C'est une grande folie de vouloir être sage tout seul. 2.

CCXXXII.

Quelque prétexte que nous donnions à nos afflictions, ce n'est souvent que l'intérêt et la vanité qui les causent. 1.

CCXXXIII.

Il y a dans les afflictions diverses sortes d'hypocrisie : dans l'une, sous prétexte de pleurer la perte d'une personne qui nous est chère, nous nous pleurons nous-même; nous regrettons la bonne opinion qu'elle avoit de nous; nous pleurons la diminution de notre bien, de notre plaisir, de notre considération. Ainsi les morts ont l'honneur des larmes qui ne coulent que pour les vi-

---

231. Sujet à explication. C'est être misanthrope, et cependant, pour être véritablement sage, il faut presque être seul, ou du moins en fort petite compagnie.
232. Vrai.
233. Beau, excellent.

vants. Je dis que c'est une espèce d'hypocrisie, à cause que, dans ces sortes d'afflictions, on se trompe soi-même. Il y a une autre hypocrisie qui n'est pas si innocente, parce qu'elle s'impose à tout le monde : c'est l'affliction de certaines personnes qui aspirent à la gloire d'une belle et immortelle douleur. Après que le temps, qui consume tout, a fait cesser celle qu'elles avoient en effet, elles ne laissent pas d'opiniâtrer leurs pleurs, leurs plaintes et leurs soupirs; elles prennent un personnage lugubre, et travaillent à persuader, par toutes leurs actions, que leur déplaisir ne finira qu'avec leur vie. Cette triste et fatigante vanité se trouve d'ordinaire dans les femmes ambitieuses. Comme leur sexe leur ferme tous les chemins qui mènent à la gloire, elles s'efforcent de se rendre célèbres par la montre d'une inconsolable affliction. Il y a encore une autre espèce de larmes, qui n'ont que de petites sources, qui coulent et se tarissent facilement : on pleure pour avoir la réputation d'être tendre; on pleure pour être plaint; on pleure pour être pleuré; enfin on pleure pour éviter la honte de ne pleurer pas. 4.

CCXXXIV.

C'est plus souvent par orgueil que par défaut de lumières qu'on s'oppose avec tant d'opiniâtreté aux opinions les plus suivies : on trouve les premières places prises dans le bon parti, et on ne veut point des dernières. 5.

---

234. Vrai pour les critiques.

CCXXXV.

Nous nous consolons aisément des disgrâces de nos amis lorsqu'elles servent à signaler notre tendresse pour eux. 1*.

CCXXXVI.

Il semble que l'amour-propre soit la dupe de la bonté, et qu'il s'oublie lui-même lorsque nous travaillons pour l'avantage des autres. Cependant c'est prendre le chemin le plus assuré pour arriver à ses fins ; c'est prêter à usure sous prétexte de donner; c'est enfin s'acquérir tout le monde par un moyen subtil et délicat. 1*.

CCXXXVII.

Nul ne mérite d'être loué de bonté s'il n'a pas la force d'être méchant. Toute autre bonté n'est le plus souvent qu'une paresse ou une impuissance de la volonté. 1*.

CCXXXVIII.

Il n'est pas si dangereux de faire du mal à la plupart des hommes que de leur faire trop de bien. 1.

---

235. Vrai et délicat.
236. L'amour-propre ne perd jamais rien de ses droits. — Rebattu.
237. Vrai et juste.
238. Vrai et beau.

CCXXXIX.

Rien ne flatte plus notre orgueil que la confiance des grands, parce que nous la regardons comme un effet de notre mérite, sans considérer qu'elle ne vient le plus souvent que de vanité, ou d'impuissance de garder le secret. 1*.

CCXL.

On peut dire de l'agrément séparé de la beauté que c'est une symétrie dont on ne sait point les règles, et un rapport secret des traits ensemble, et des traits avec les couleurs et avec l'air de la personne. 1.

CCXLI.

La coquetterie est le fond de l'humeur des femmes. Mais toutes ne la mettent pas en pratique, parce que la coquetterie de quelques unes est retenue par la crainte ou par la raison. 1*.

CCXLII.

On incommode souvent les autres quand on croit ne les pouvoir jamais incommoder. 1*.

---

239. Vrai.
240. Bonne définition, qui revient au *je ne sais quoi*.
241. Vrai et très commun.
242. Vrai et colifichet. — Se rapporte de loin à un autre colifichet de la 352e.

CCXLIII.

Il y a peu de choses impossibles d'elles-mêmes ; et l'application pour les faire réussir nous manque plus que les moyens. 1.

CCXLIV.

La souveraine habileté consiste à bien connoître le prix des choses. 1.

CCXLV.

C'est une grande habileté que de savoir cacher son habileté. 1*.

CCXLVI.

Ce qui paroît générosité n'est souvent qu'une ambition déguisée qui méprise de petits intérêts pour aller à de plus grands. 1*.

CCXLVII.

La fidélité qui paroît en la plupart des hommes n'est qu'une invention de l'amour-propre pour attirer la confiance. C'est un moyen de nous élever au dessus des autres et de nous rendre dépositaires des choses les plus importantes. 1*.

---

243. Outre l'application, il faut encore du bonheur.
244. Vrai.
245. C'est la plus grande ou très grande.
246. Vrai et rebattu.
247. Vrai, comme en la 136e.

CCXLVIII.

La magnanimité méprise tout pour avoir tout. 1.

CCXLIX.

Il n'y a pas moins d'éloquence dans le ton de la voix, dans les yeux et dans l'air de la personne, que dans le choix des paroles. 1*.

CCL.

La véritable éloquence consiste à dire tout ce qu'il faut, et à ne dire que ce qu'il faut. 1.

CCLI.

Il y a des personnes à qui les défauts siéent bien, et d'autres qui sont disgraciées avec leurs bonnes qualités. 1*.

CCLII.

Il est aussi ordinaire de voir changer les goûts qu'il est extraordinaire de voir changer les inclinations. 1.

---

248. Faux. — La magnanimité n'a point de vue et de dessein.
249. Vrai; tout parle.
250. Et le tourner comme il faut.
251. Vrai; parce que les défauts sont absorbés par les bonnes qualités.
252. Parce que les goûts viennent du dehors, et les inclinations du dedans.

CCLIII.

L'intérêt met en œuvre toutes sortes de vertus et de vices. 1*.

CCLIV.

L'humilité n'est souvent qu'une feinte soumission dont on se sert pour soumettre les autres; c'est un artifice de l'orgueil qui s'abaisse pour s'élever; et bien qu'il se transforme en mille manières, il n'est jamais mieux déguisé et plus capable de tromper que lorsqu'il se cache sous la figure de l'humilité. 1*.

CCLV.

Tous les sentiments ont chacun un ton de voix, des gestes et des mines qui leur sont propres. Et ce rapport, bon ou mauvais, agréable ou désagréable, est ce qui fait que les personnes plaisent ou déplaisent. 1*.

CCLVI.

Dans toutes les professions, chacun affecte une mine et un extérieur pour paroître ce qu'il veut

---

253. C'est le meilleur et le plus ancien ouvrier. Se rapporte à 171.

254. Vrai et beau.

255. Cela revient encore au *je ne sais quoi*, et à la 268e.

256. Sénèque l'a dit : *Universus mundus histrioniam agit.*

qu'on le croie. Ainsi on peut dire que le monde n'est composé que de mines. 1*.

CCLVII.

La gravité est un mystère du corps inventé pour cacher les défauts de l'esprit. 1.

CCLVIII.

Le bon goût vient plus du jugement que de l'esprit. 5.

CCLIX.

Le plaisir de l'amour est d'aimer, et l'on est plus heureux par la passion que l'on a que par celle que l'on donne. 2.

CCLX.

La civilité est un désir d'en recevoir et d'être estimé poli. 1.

CCLXI.

L'éducation que l'on donne d'ordinaire aux jeunes gens est un second amour-propre qu'on leur inspire. 1.

---

257. Beau, excellent.

258. Il vient aussi de l'humeur.

259. *Distinguo* : pour le cœur, bon ; pour l'amour-propre, *nego*. Combien y a-t-il de gens qui sont plus contents de donner de la passion que d'en recevoir !

260. Vrai et juste.

261. On n'en inspire pas un second, mais on augmente le premier.

CCLXII.

Il n'y a point de passion où l'amour de soi-même règne si puissamment que dans l'amour, et on est toujours plus disposé à sacrifier le repos de ce qu'on aime qu'à perdre le sien. 1.

CCLXIII.

Ce qu'on nomme libéralité n'est le plus souvent que la vanité de donner, que nous aimons mieux que ce que nous donnons. 1*.

CCLXIV.

La pitié est souvent un sentiment de nos propres maux dans les maux d'autrui. C'est une habile prévoyance des malheurs où nous pouvons tomber; nous donnons du secours aux autres pour les engager à nous en donner en de semblables occasions; et ces services que nous leur rendons sont à proprement parler des biens que nous nous faisons à nous-mêmes par avance. 1*.

CCLXV.

La petitesse de l'esprit fait l'opiniâtreté; et nous

---

262. Vrai et commun. — L'amour-propre est toujours le premier amour.

263. Vrai et bon.

264. Les caractères de la pitié sont les mêmes que l'on donne à la reconnoissance, et dans les 224, 223, 225, 298.

265. Vrai; parce qu'il ne peut pas tenir tant de choses dans une petite boîte.

ne croyons pas aisément ce qui est au delà de ce que nous voyons. 1.

CCLXVI.

C'est se tromper que de croire qu'il n'y ait que les violentes passions, comme l'ambition et l'amour, qui puissent triompher des autres. La paresse, toute languissante qu'elle est, ne laisse pas d'en être souvent la maîtresse; elle usurpe sur tous les desseins et sur toutes les actions de la vie; elle y détruit et y consume insensiblement les passions et les vertus. 1*.

CCLXVII.

La promptitude à croire le mal sans l'avoir assez examiné est un effet de l'orgueil et de la paresse. On veut trouver des coupables, et on ne veut pas se donner la peine d'examiner les crimes. 1.

CCLXVIII.

Nous récusons des juges pour les plus petits intérêts, et nous voulons bien que notre réputation et notre gloire dépendent du jugement des hommes, qui nous sont tous contraires, ou par leur jalousie, ou par leur préoccupation, ou par

---

266. Vrai. — Il faut qu'un homme fasse nécessairement le mal, ou en remuant, ou en paix.
267. Vrai et beau.
268. C'est que, dans la foule, nous espérons toujours en avoir quelqu'un pour nous.

leur peu de lumière ; et ce n'est que pour les faire prononcer en notre faveur que nous exposons en tant de manières notre repos et notre vie. 1*.

CCLXIX.

Il n'y a guère d'homme assez habile pour connoître tout le mal qu'il fait. 2.

CCLXX.

L'honneur acquis est caution de celui qu'on doit acquérir. 1.

CCLXXI.

La jeunesse est une ivresse continuelle : c'est la fièvre de la raison. 1*.

CCLXXII.

Rien ne devroit plus humilier les hommes qui ont mérité de grandes louanges que le soin qu'ils prennent encore de se faire valoir par de petites choses. 5.

CCLXXIII.

Il y a des gens qu'on approuve dans le monde

---

269. Se rapporte à la 295e, et n'est qu'une circonlocution pour dire qu'on ne se connoît pas soi-même.

270. Quelquefois mauvaise caution.

271. Et quelquefois avec transport. — Belle description.

272. Faux. — L'amour-propre est très gourmand, il ne peut en trop avoir.

273. Vrai, et se rapporte à 162.

qui n'ont pour tout mérite que les vices qui servent au commerce de la vie. 1.

CCLXXIV.

La grâce de la nouveauté est à l'amour ce que la fleur est sur les fruits : elle y donne un lustre qui s'efface aisément et qui ne revient jamais. 5.

CCLXXV.

Le bon naturel qui se vante d'être si sensible est souvent étouffé par le moindre intérêt. 1*.

CCLXXVI.

L'absence diminue les médiocres passions, et augmente les grandes, comme le vent éteint les bougies et allume le feu. 1.

CCLXXVII.

Les femmes croient souvent aimer encore qu'elles n'aiment pas. L'occupation d'une intrigue, l'émotion d'esprit que donne la galanterie, la pente naturelle au plaisir d'être aimées, et la peine de refuser, leur persuadent qu'elles ont de la passion lorsqu'elles n'ont que de la coquetterie. 1.

---

274. Vrai.
275. Vrai et rebattu.
276. Beau.
277. Elles ne se trompent pas; quand elles n'aiment pas, elles le savent bien.

CCLXXVIII.

Ce qui fait que l'on est souvent mécontent de ceux qui négocient, est qu'ils abandonnent presque toujours l'intérêt de leurs amis pour l'intérêt du succès de la négociation, qui devient le leur par l'honneur d'avoir réussi à ce qu'ils avoient entrepris. 1.

CCLXXIX.

Quand nous exagérons la tendresse que nos amis ont pour nous, c'est souvent moins par reconnoissance que par le désir de faire juger de notre mérite. 1*.

CCLXXX.

L'approbation que l'on donne à ceux qui entrent dans le monde vient souvent de l'envie secrète que l'on porte à ceux qui y sont établis. 1.

CCLXXXI.

L'orgueil, qui nous inspire tant d'envie, nous sert souvent aussi à la modérer. 2.

CCLXXXII.

Il y a des faussetés déguisées qui représentent

---

278. Vrai et délicat.
279. Toujours revenir à l'amour-propre.
280. Vrai et juste.
281. Malgré nous.
282. Quelque chose qu'on dise, il est toujours mal d'être trompé.

si bien la vérité, que ce seroit mal juger que de ne s'y pas laisser tromper. 1.

CCLXXXIII.

Il n'y a pas quelquefois moins d'habileté à savoir profiter d'un bon conseil, qu'à se bien conseiller soi-même. 1.

CCLXXXIV.

Il y a des méchants qui seroient moins dangereux s'ils n'avoient aucune bonté. 1.

CCLXXXV.

La magnanimité est assez définie par son nom; néanmoins on pourroit dire que c'est le bon sens de l'orgueil et la voie la plus noble pour recevoir des louanges. 1.

CCLXXXVI.

Il est impossible d'aimer une seconde fois ce qu'on a véritablement cessé d'aimer. 1.

CCLXXXVII.

Ce n'est pas tant la fertilité de l'esprit qui nous fait trouver plusieurs expédients sur une même

---

283. Vrai.
284. Vrai et juste.
285. Sublime.
286. Bien pour aimer aussi fortement : car on renoue tous les jours.
287. Vrai et juste.

affaire, que c'est la défaut de lumière qui nous fait arrêter à tout ce qui se présente à notre imagination et qui nous empêche de discerner d'abord ce qui est le meilleur. 1*.

CCLXXVIII.

Il y a des affaires et des maladies que les remèdes aigrissent en certains temps, et la grande habileté consiste à connoître quand il est dangereux d'en user. 1*.

CCLXXXIX.

La simplicité affectée est une imposture délicate. 2.

CCXC.

Il y a plus de défauts dans l'humeur que dans l'esprit. 2.

CCXCI.

Le mérite des hommes a sa saison aussi bien que les fruits. 2.

CCXCII.

On peut dire de l'humeur des hommes comme

---

288. Vrai et juste.
289. Vrai et beau.
290. Ils paroissent beaucoup, parce qu'ils sont plus sensibles. — Vrai.
291. Et celui des femmes aussi. Revient au vaudeville que l'on ne chante que dans un certain temps. Voyez 211.
292. Vrai et commun.

de la plupart des bâtiments, qu'elle a diverses faces : les unes agréables et les autres désagréables. 2.

CCXCIII.

La modération ne peut avoir le mérite de combattre l'ambition et de la soumettre : elles ne se trouvent jamais ensemble. La modération est la langueur et la paresse de l'âme, comme l'ambition en est l'activité et l'ardeur. 2.

CCXCIV.

Nous aimons toujours ceux qui nous admirent, et nous n'aimons pas toujours ceux que nous admirons. 2.

CCXCV.

Il s'en faut bien que nous connoissions toutes nos volontés. 2.

CCXCVI.

Il est difficile d'aimer ce que nous n'estimons

---

293. Faux. La modération se trouve avec l'ambition ; elle la suspend, elle l'arrête ; elle en est, pour ainsi dire, la digue et le parapet.

294. Vrai colifichet.

295. Circonlocution pour dire que l'on ne se connoît pas. — Se rapporte à la 269e.

296. Vrai et faux. — Le premier est faux, à l'égard des coquettes que l'on aime malgré leurs défauts ; et, pour le deuxième, les domestiques aiment assez souvent leurs maîtres, qu'ils regardent quelquefois comme parfaits. — Se rapporte à 294.

point, mais il ne l'est pas moins d'aimer ceux que nous estimons beaucoup plus que nous. 2.

CCXCVII.

Les humeurs du corps ont un cours ordinaire et réglé, qui meut et qui tourne imperceptiblement notre volonté. Elles roulent ensemble et exercent successivement un empire secret en nous, de sorte qu'elles ont une part considérable à toutes nos actions sans que nous le puissions connoître. 1*.

CCXCVIII.

La reconnoissance de la plupart des hommes n'est qu'une secrète envie de recevoir de plus grands bienfaits. 2.

CCXCIX.

Presque tout le monde prend plaisir à s'acquitter des petites obligations, beaucoup de gens ont de la reconnoissance pour les médiocres ; mais il n'y a quasi personne qui n'ait de l'ingratitude pour les grandes. 2.

---

297. Voilà l'origine des vertus de tempérament.

298. Vrai, mais commun; et est une explication des 224e et 225e.

299. Il y a de l'orgueil à s'acquitter des premières, il y a de l'honnête homme à s'acquitter des secondes; mais, parce qu'il devroit y avoir de l'humilité en s'acquittant des troisièmes, le plus honnête homme a de la peine à devenir humble, et aime mieux être ingrat.

CCC.

Il y a des folies qui se prennent comme les maladies contagieuses. 2.

CCCI.

Assez de gens méprisent le bien, mais peu savent le donner. 2.

CCCII.

Ce n'est d'ordinaire que dans de petits intérêts où nous prenons le hasard de ne pas croire aux apparences. 3.

CCCIII.

Quelque bien qu'on nous dise de nous, on ne nous apprend rien de nouveau. 3.

CCCIV.

Nous pardonnons souvent à ceux qui nous en-

---

300. Il y en a d'autres qui tiennent comme la gale et la teigne.

301. On sait assez le donner, mais non la manière de le donner.

302. Très juste.

303. Circonlocution qui revient à l'amour-propre. On nous apprend quelquefois quelque chose de nouveau, mais nous croyons toujours le savoir.

304. Vrai; parce qu'il y a de la pitié dans l'un, qui nous jette dans une espèce de grandeur d'âme, et que l'autre choque directement notre amour-propre.

nuient, mais nous ne pouvons pardonner à ceux que nous ennuyons. 3.

CCCV.

L'intérêt, que l'on accuse de tous nos crimes, mérite souvent d'être loué de nos bonnes actions. 3.

CCCVI.

On ne trouve guère d'ingrats tant qu'on est en état de faire du bien. 3.

CCCVII.

Il est aussi honnête d'être glorieux avec soi-même qu'il est ridicule de l'être avec les autres. 3.

CCCVIII.

On a fait une vertu de la modération pour borner l'ambition des grands hommes, et pour consoler les gens médiocres de leur peu de fortune et de leur peu de mérite. 3.

CCCIX.

Il y a des gens destinés à être sots, qui ne fon

---

305. Comme on loue un bourreau d'avoir exécuté un criminel.

306. Des ingrats réels, oui; des ingrats.... non.

307. Il faudroit savoir au juste ce que l'on entend par le mot de glorieux.

308. Encore toutes les idées de vertus ne consolent guère.

309. C'est quelquefois une habileté de faire des sottises, lorsque la fortune nous engage à les faire.

pas seulement des sottises par leur choix, mais que la fortune même contraint d'en faire. 3.

CCCX.

Il arrive quelquefois des accidents dans la vie d'où il faut être un peu fou pour se bien tirer. 3.

CCCXI.

S'il y a des hommes dont le ridicule n'ait jamais paru, c'est qu'on ne l'a pas bien cherché. 3.

CCCXII.

Ce qui fait que les amants et les maîtresses ne s'ennuient point d'être ensemble, c'est qu'ils parlent toujours d'eux-mêmes. 3.

CCCXIII.

Pourquoi faut-il que nous ayons assez de mémoire pour retenir jusqu'aux moindres particularités de ce qui nous est arrivé, et que nous n'en ayons pas assez pour nous souvenir combien de fois nous les avons contées à une même personne? 3.

---

310. Et lorsqu'on réussit, on s'imagine être sage. — Se rapporte en quelque façon à 445 et 468.

311. Il n'y en a guère : car il se présente assez de lui-même.

312. Faux, parce qu'il y en a beaucoup qui sont ensemble sans parler.

313. Vrai. — C'est le défaut de mille gens qui ne croient pas avoir assez de défauts.

CCCXIV.

L'extrême plaisir que nous prenons à parler de nous-mêmes nous doit faire craindre de n'en donner guère à ceux qui nous écoutent. 3.

CCCXV.

Ce qui nous empêche d'ordinaire de faire voir le fond de notre cœur à nos amis n'est pas tant la défiance que nous avons d'eux, que celle que nous avons de nous-mêmes. 3.

CCCXVI.

Les personnes foibles ne peuvent être sincères. 3.

CCCXVII.

Ce n'est pas un grand malheur d'obliger des ingrats, mais c'en est un insupportable d'être obligé à un malhonnête homme. 3.

CCCXVIII.

On trouve des moyens pour guérir de la folie,

---

314. Faux. — Ce n'est pas là la vraie raison.
315. Vrai et juste.
316. Faux. — Quelquefois elles ne le sont que trop.
317. Faux quant à la seconde partie, parce qu'alors il faut se faire une raison pour faire abstraction du malhonnête homme d'avec celui qui nous a obligés.
318. Ce n'est pas une chose surprenante qu'on ne puisse pas redresser un esprit de travers, parce qu'il

mais on n'en trouve point pour redresser un esprit de travers. 3.

CCCXIX.

On ne sauroit conserver long-temps les sentiments qu'on doit avoir pour ses amis et pour ses bienfaiteurs, si on se laisse la liberté de parler souvent de leurs défauts. 3.

CCCXX.

Louer les princes des vertus qu'ils n'ont pas, c'est leur dire impunément des injures. 3.

CCCXXI.

Nous sommes plus près d'aimer ceux qui nous haïssent que ceux qui nous aiment plus que nous ne voulons. 3.

---

n'est de travers qu'autant qu'on ne peut pas le redresser.

319. On manque au décorum lorsque l'on parle souvent des défauts de ses amis ou de ses bienfaiteurs; mais on peut parler souvent de ces défauts et conserver les sentiments d'amitié et de reconnoissance, parce qu'il faut rendre justice indépendamment de l'amitié et de la reconnoissance.

320. Que l'on dit donc d'injures, et d'injures même dont on est payé!

321. C'est à peu près le même sens de la réflexion 111. Celle-ci est presque fausse aussi bien que l'autre, parce que l'amour-propre s'attache toujours à ce qui le flatte le plus.

CCCXXII.

Il n'y a que ceux qui sont méprisables qui craignent d'être méprisés. 3.

CCCXXIII.

Notre sagesse n'est pas moins à la merci de la fortune que nos biens. 3.

CCCXXIV.

Il y a dans la jalousie plus d'amour-propre que d'amour. 3.

CCCXXV.

Nous nous consolons souvent par foiblesse des maux dont la raison n'a pas la force de nous consoler. 3.

CCCXXVI.

Le ridicule déshonore plus que le déshonneur. 3.

---

322. Faux; il y a bien des gens de mérite qui doivent aussi le craindre.
323. Les honneurs changent les mœurs.
324. Vrai.
325. Vrai et beau.
326. Vrai galimatias : car le déshonneur déshonore véritablement, et le ridicule rend seulement méprisable.

CCCXXVII.

Nous n'avouons de petits défauts que pour persuader que nous n'en avons pas de grands. 3.

CCCXXVIII.

L'envie est plus irréconciliable que la haine. 3.

CCCXXIX.

On croit quelquefois haïr la flatterie, mais on ne hait que la manière de flatter. 3.

CCCXXX.

On pardonne tant que l'on aime. 3.

CCCXXXI.

Il est plus difficile d'être fidèle à sa maîtresse quand on est heureux que quand on en est maltraité. 3.

CCCXXXII.

Les femmes ne connoissent pas toute leur coquetterie. 3.

---

327. Vrai. — Revient un peu à 302.
328. Vrai.
329. Vrai et délicat.
330. Vrai.
331. Vrai, parce qu'il n'y a plus de barrière d'espérance qui puisse arrêter.
332. De même que les hommes.

CCCXXXIII.

Les femmes n'ont point de sévérité complète sans aversion. 3.

CCCXXXIV.

Les femmes peuvent moins supporter leur coquetterie que leur passion. 3.

CCCXXXV.

Dans l'amour la tromperie va presque toujours plus loin que la méfiance. 3.

CCCXXXVI.

Il y a une certaine sorte d'amour dont l'excès empêche la jalousie. 3.

CCCXXXVII.

Il est de certaines bonnes qualités comme des sens; ceux qui en sont entièrement privés ne les peuvent apercevoir ni les comprendre. 3.

---

333. Vrai et beau.
334. Vrai, parce que la coquetterie leur est plus naturelle.
335. Vrai.
336. Vrai et juste.
337. Il faut que ce soit de bonnes qualités particulières : car les grandes vertus se font sentir à tout le monde.

CCCXXXVIII.

Lorsque notre haine est trop vive, elle nous met au dessous de ceux que nous haïssons. 3.

CCCXXXIX.

Nous ne ressentons nos biens et nos maux qu'à proportion de notre amour-propre. 3.

CCCXL.

L'esprit de la plupart des femmes sert plus à fortifier leur folie que leur raison. 3.

CCCXLI.

Les passions de la jeunesse ne sont guère plus opposées au salut que la tiédeur des jeunes gens. 4.

CCCXLII.

L'accent du pays où l'on est né demeure dans l'esprit et dans le cœur comme dans le langage. 4.

---

338. A peu près comme ceux qui baissent la tête pour en donner un coup dans le ventre (à leurs adversaires?), mais pour tâcher ensuite de s'élever au dessus d'eux.

339. Parce que nous ne ressentons que l'amour-propre.

340. Vrai, excellent.

341. Un vieillard pèche plus dans sa tiédeur, parce qu'il n'a rien qui le puisse excuser.

342 Circonlocution pour dire que l'on conserve les mœurs du pays.

CCCXLIII.

Pour être un grand homme, il faut savoir profiter de toute sa fortune. 4.

CCCXLIV.

La plupart des hommes ont, comme les plantes, des propriétés cachées que le hasard fait découvrir. 4.

CCCXLV.

Les occasions nous font connoître aux autres, et encore plus à nous-mêmes. 4.

CCCXLVI.

Il ne peut y avoir de règle dans l'esprit ni dans le cœur des femmes, si le tempérament n'en est d'accord. 4.

CCCXLVII.

Nous ne trouvons guères de gens de bon sens que ceux qui sont de notre avis. 4.

---

343. Il faut encore beaucoup d'autres choses pour faire un grand homme. A proprement parler, cela fait l'habile homme, et non pas le grand homme.

344. Et qu'ils ne connoissent pas eux-mêmes.

345. Répétition de la précédente, et tombe encore dans la 470e.

346. Cette proposition est presque hérétique. Il faut lui donner de furieuses entorses pour la bien expliquer.

347. Bon pour les sots.

CCCXLVIII.

Quand on aime, on doute souvent de ce que l'on croit le plus. 4.

CCCXLIX.

Le plus grand miracle de l'amour, c'est de guérir de la coquetterie. 4.

CCCL.

Ce qui nous donne tant d'aigreur contre ceux qui nous font des finesses, c'est qu'ils croient être plus habiles que nous. 4.

CCCLI.

On a bien de la peine à rompre quand on ne s'aime plus. 4.

CCCLII.

On s'ennuie presque toujours avec les gens avec qui il n'est pas permis de s'ennuyer. 4.

---

348. Et on croit souvent des choses dont on devroit douter.

349. Vrai, parce que la coquetterie est plus opposée à l'amour que l'insensibilité.

350. Se rapporte à 407. — C'est que l'on découvre qu'ils croient être plus habiles que nous. Quand la chose est cachée, on ne s'en met pas tant en peine.

351. Parce qu'il est inutile de rompre ce qui se détache de soi-même.

352. Se rapporte en quelque sorte au colifichet de la 242e. — Faux quant à la seconde partie; il

CCCLIII.

Un honnête homme peut être amoureux comme un fou, mais non pas comme un sot. 4.

CCCLIV.

Il y a de certains défauts qui, bien mis en œuvre, brillent plus que la vertu même. 4.

CCCLV.

On perd quelquefois des personnes qu'on regrette plus qu'on n'en est affligé; et d'autres dont on est affligé et qu'on ne regrette guère. 4.

CCCLVI.

Nous ne louons d'ordinaire de bon cœur que ceux qui nous admirent. 4.

CCCLVII.

Les petits esprits sont trop blessés de petites

---

n'y a rien de si libre que l'ennui, et l'on peut fort bien s'ennuyer avec le pape.

353. Sujet à explication : car il est très difficile de distinguer en amour le fou d'avec le sot.

355. Comme l'oripeau.

355. Regretter est extérieur, et affligé intérieur. Aussi c'est une circonlocution pour dire qu'il y a des douleurs extérieures et (des douleurs) intérieures; ce que tout le monde sait bien. Revient à 373.

356. Vrai en quelque façon, parce qu'on compte qu'il nous en reviendra quelque chose. C'est une rente que l'on s'assure. Revient à 146.

357. Ils en sont blessés, parce qu'étant trop pe-

choses ; les grands esprits les voient toutes et n'en sont point blessés. 4.

CCCLVIII.

L'humilité est la véritable preuve des vertus chrétiennes : sans elle nous conservons tous nos défauts, et ils sont seulement couverts par l'orgueil, qui les cache aux autres et souvent à nous-mêmes. 4.

CCCLIX.

Les infidélités devroient éteindre l'amour, et il ne faudroit point être jaloux quand on a sujet de l'être. Il n'y a que les personnes qui évitent de donner de la jalousie qui soient dignes qu'on en ait pour elles. 4.

CCCLX.

On se décrie beaucoup plus auprès de nous

---

tits pour contenir beaucoup de petites choses, ils font des efforts qui les blessent; au contraire, les grands esprits sont comme de grands vases, qui reçoivent tout aisément.

358. C'est la vertu des vertus, et la plus rare, même parmi les vertueux.

359. Faux en quelques parties. On n'est point et on ne doit point être jaloux lorsqu'on découvre des infidélités, mais on doit être jaloux pour le soupçon d'infidélité; et ainsi on doit être jaloux lorsque l'on a sujet de l'être, c'est-à-dire lorsqu'il y a soupçon ou apparence, et les personnes qui évitent de donner de la jalousie n'en peuvent pas faire naître, quoiqu'elles en soient dignes.

360. La raison est que chacun songe à soi préfé-

par les moindre infidélités qu'on nous fait que par les plus grandes qu'on fait aux autres. 4.

CCCLXI.

La jalousie naît toujours avec l'amour, mais elle ne meurt pas toujours avec lui. 4.

CCCLXII.

La plupart des femmes ne pleurent pas tant la mort de leurs amants pour les avoir aimés que pour paroître plus dignes d'être aimées. 4.

CCCLXIII.

Les violences qu'on nous fait nous font souvent moins de peine que celle que nous nous faisons à nous-mêmes. 4.

CCCLXIV.

On sait assez qu'il ne faut guère parler de sa femme, mais on ne sait pas assez qu'on devroit encore moins parler de soi. 4.

---

rablement aux autres, et pour peu qu'on nous touche, il y paroît toujours.

361. Vrai, parce qu'il y a plus d'amour-propre que d'amour dans la jalousie.

362. Elles pleurent pour rire après, ou plutôt par précaution.

363. Vrai et juste, parce qu'on ne trouve pas toujours nôtre endroit sensible. — Se rapporte à 369.

364. Ceux qui parlent d'eux-mêmes sont quelquefois bien excusables lorsqu'ils parlent de leurs femmes.

CCCLXV.

Il y a de bonnes qualités qui dégénèrent en défauts quand elles sont naturelles, et d'autres qui ne sont jamais parfaites quand elles sont acquises : il faut, par exemple, que la raison nous fasse ménagers de notre bien et de notre confiance, et il faut au contraire que la nature nous donne la bonté et la valeur. 4.

CCCLXVI.

Quelque défiance que nous ayons de la sincérité de ceux qui nous parlent, nous croyons toujours qu'ils nous disent plus vrai qu'aux autres. 4.

CCCLXVII.

Il y a peu d'honnêtes femmes qui ne soient lasses de leur métier. 4.

CCCLXVIII.

La plupart des honnêtes femmes sont des trésors cachés, qui ne sont en sûreté que parce qu'on ne les cherche pas. 4.

---

365. Vrai, beau, et sublime.

366. Parce que nous nous flattons toujours de découvrir quelque chose de nouveau.

367. Il n'y a pas de métier plus lassant lorsqu'on le fait par métier.

368. La baguette est indubitable pour trouver ces trésors.

CCCLXIX.

Les violences qu'on se fait pour s'empêcher d'aimer sont souvent plus cruelles que les rigueurs de ce qu'on aime. 4.

CCCLXX.

Il n'y a guère de poltrons qui connoissent toujours toute leur peur. 4.

CCCLXXI.

C'est presque toujours la faute de celui qui aime de ne pas connoître quand on cesse de l'aimer. 4.

CCCLXXII.

La plupart des jeunes gens croient être naturels lorsqu'ils ne sont que mal polis et grossiers. 5.

CCCLXXIII.

Il y a de certaines larmes qui nous trompent souvent nous-mêmes après avoir trompé les autres. 4.

---

369. Explication de la 363e.

370. De même qu'il n'y a guère de braves qui connoissent toute leur bravoure.

371. Ce n'est pas sa faute; il le connoît bien, mais il ne veut pas le connoître.

372. Il y a plusieurs sortes de naturels, à peu près comme de cheveux naturels chez les perruquiers. Il y a telle perruque de ces cheveux qui seroit horrible.

373. Se rapporte à 355.

CCCLXXIV.

Si on croit aimer sa maîtresse pour l'amour d'elle, on est bien trompé. 4.

CCCLXXV.

Les esprits médiocres condamnent d'ordinaire tout ce qui passe leur portée. 5.

CCCLXXVI.

L'envie est détruite par la véritable amitié, et la coquetterie par le véritable amour. 4.

CCCLXXVII.

Le plus grand défaut de la pénétration n'est pas de n'aller point jusqu'au but, c'est de le passer. 4.

CCCLXXVIII.

On donne des conseils, mais on n'inspire point de conduite. 4.

---

374. Vrai et rebattu. — Dans la 85e, la règle n'est pourtant pas générale.

375. Vrai et commun.

376. La seconde partie revient à la 349e; et il falloit dire des deux que c'est un véritable miracle pour l'un et pour l'autre.

377. Excellent.

378. Faux pour le général : car il y a beaucoup de gens dont les conseils inspirent de la conduite.

CCCLXXIX.

Quand notre mérite baisse, notre goût baisse aussi. 4.

CCCLXXX.

La fortune fait paroître nos vertus et nos vices, comme la lumière fait paroître les objets. 4.

CCCLXXXI.

La violence qu'on se fait pour demeurer fidèle à ce qu'on aime ne vaut guère mieux qu'une infidélité. 4.

CCCLXXXII.

Nos actions sont comme les bouts rimés, que chacun fait rapporter à ce qu'il lui plaît. 4.

CCCLXXXIII.

L'envie de parler de nous et de faire voir nos défauts du côté que nous voulons bien les

---

379. Faux. Il y a beaucoup de gens qui n'ont point d'autre mérite que d'avoir du goût.

380. Ou comme la niche fait paroître les statues. — Revient à 401.

381. Vrai et délicat.

382. Bon. — Quand on est en place, on interprète tout en bien ou en mal.

383. Cela s'entend de la sincérité qui nous regarde : car il y en a une autre qui regarde notre prochain.

montrer fait une grande partie de notre sincérité. 4.

CCCLXXXIV.

On ne devroit s'étonner que de pouvoir encore s'étonner. 4.

CCCLXXXV.

On est presque également difficile à contenter quand on a beaucoup d'amour et quand on n'en a plus guère. 4.

CCCLXXXVI.

Il n'y a point de gens qui aient plus souvent tort que ceux qui ne peuvent souffrir d'en avoir. 4.

CCCLXXXVII.

Un sot n'a pas assez d'étoffe pour être bon. 4.

CCCLXXXVIII.

Si la vanité ne renverse pas entièrement les vertus, du moins elle les ébranle toutes. 4.

---

384. Colifichet d'antithèses.
385. Vrai et sublime. — On est insatiable dans l'un, et dans l'autre on est dégoûté.
386. Vrai, et un peu colifichet.
387. On ne peut pas même l'allonger.
388. A l'amour-propre.

CCCLXXXIX.

Ce qui nous rend la vanité des autres insupportable, c'est qu'elle blesse la nôtre. 4.

CCCXC.

On renonce plus aisément à son intérêt qu'à son goût. 4.

CCCXCI.

La fortune ne paroît jamais si aveugle qu'à ceux à qui elle ne fait pas de bien. 4.

CCCXCII.

Il faut gouverner la fortune comme la santé : en jouir quand elle est bonne, prendre patience quand elle est mauvaise, et ne faire jamais de grands remèdes sans un extrême besoin. 4.

CCCXCIII.

L'air bourgeois se perd quelquefois à l'armée ; mais il ne se perd jamais à la cour. 4.

---

389. Encore à l'amour-propre.
390. Parce qu'il y a plus d'amour-propre dans l'un que dans l'autre.
391. Parce qu'on rapporte tout à soi.
392. Beau, excellent.
393. Faux. — Tout le monde reconnoît à la cour Mme de Lorges, et on a oublié Mme de Frémont. Cette réflexion est sur M. Colbert.

CCCXCIV.

On peut être plus fin qu'un autre, mais non pas plus fin que tous les autres. 4.

CCCXCV.

On est quelquefois moins malheureux d'être trompé de ce qu'on aime, que d'en être détrompé. 4.

CCCXCVI.

On garde long-temps son premier amant, quand on n'en prend point de second. 4.

CCCXCVII.

Nous n'avons pas le courage de dire en général que nous n'avons point de défauts, et que nos ennemis n'ont point de bonnes qualités; mais en détail nous ne sommes pas trop éloignés de le croire. 4.

---

394. Circonlocution pour dire qu'un homme ne peut pas être plus habile que tous les autres ensemble.

395. Vrai, mais trop colifichet.

396. Vrai. — Et même, lorsqu'on en prend un second, le premier revient toujours.

397. Nous le croyons, mais nous ne voulons pas paroître le croire, et ce sont même ces deux choses qui sont les deux mobiles de tout le monde.

CCCXCVIII.

De tous nos défauts, celui dont nous demeurons le plus aisément d'accord, c'est de la paresse ; nous nous persuadons qu'elle tient à toutes les vertus paisibles, et que, sans détruire entièrement les autres, elle en suspend seulement les fonctions. 4.

CCCXCIX.

Il y a une élévation qui ne dépend point de la fortune : c'est un certain air qui nous distingue et qui semble nous destiner aux grandes choses ; c'est un prix que nous nous donnons imperceptiblement à nous-mêmes ; c'est par cette qualité que nous usurpons les déférences des autres hommes ; et c'est elle d'ordinaire qui nous met plus au dessus d'eux que la naissance, les dignités, et le mérite même. 4.

CCCC.

Il y a du mérite sans élévation, mais il n'y a point d'élévation sans quelque mérite. 4.

---

398. Vrai, parce qu'il n'y a pas de défaut plus flatteur que l'amour-propre pour l'amour-propre.

399. Vrai. Belle définition, mais dont on ne peut guère faire d'application.

400. Faux et très faux, à moins qu'on ne l'entende du seul mérite d'élévation ; précisément ce qui se fait tous les jours est sans aucun mérite.

CCCCI.

L'élévation est au mérite ce que la parure est aux belles personnes. 4.

CCCCII.

Ce qui se trouve le moins dans la galanterie, c'est de l'amour. 4.

CCCCIII.

La fortune se sert quelquefois de nos défauts pour nous élever; et il y a des gens incommodes dont le mérite seroit mal récompensé, si on ne vouloit acheter leur absence. 4.

CCCCIV.

Il semble que la nature ait caché dans le fond de notre esprit des talents et une habileté que nous ne connoissons pas. Les passions seules ont le droit de les mettre au jour, et de nous donner quelquefois des vues plus certaines et plus achevées que l'art ne sauroit faire. 4.

---

401. Il y a une infinité de comparaisons sur ce sujet, comme la niche à la statue, la châsse à la pierrerie, etc.

402. Il s'en trouve, mais c'est de l'amour frelaté.

403. Vrai. — On dit que M. Colbert donna de grands emplois aux commandeurs qui s'opposoient à la réception de son fils, afin de les éloigner.

404. Vrai. — Nous sommes tous des pierres brutes; les passions nous mettent en œuvre.

CCCCV.

Nous arrivons tout nouveaux aux divers âges de la vie, et nous y manquons souvent d'expérience malgré le nombre des années. 4.

CCCCVI.

Les coquettes se font honneur d'être jalouses de leurs amants, pour cacher qu'elles sont envieuses des autres femmes. 4.

CCCCVII.

Il s'en faut bien que ceux qui s'attrapent à nos finesses ne nous paroissent aussi ridicules que nous le paraissons à nous-mêmes quand les finesses des autres nous ont attrapés. 4.

CCCCVIII.

Le plus dangereux ridicule des vieilles personnes qui ont été aimables, c'est d'oublier qu'elles ne le sont plus. 4.

CCCCIX.

Nous aurions souvent honte de nos plus belles

---

405. Parce qu'on ne veut jamais se préparer à bien jouer un aussi mauvais personnage que celui de la vieillesse. — Se rapporte à 423.

406. Vrai.

407. Se rapporte à 350.

408. On n'oublie jamais cela, parce qu'on ne s'oublie jamais soi-même.

409. Ce seroit voir l'homme à cul nu, et, comme

actions, si le monde voyoit tous les motifs qui les produisent. 4.

CCCCX.

Le plus grand effort de l'amitié n'est pas de montrer nos défauts à un ami, c'est de lui faire voir les siens. 4.

CCCCXI.

On n'a guère de défauts qui ne soient plus pardonnables que les moyens dont on se sert pour les cacher. 4.

CCCCXII.

Quelque honte que nous ayons méritée, il est presque toujours en notre pouvoir de rétablir notre réputation. 4.

CCCCXIII.

On ne plaît pas long-temps quand on n'a qu'une sorte d'esprit. 5.

---

les nudités déplaisent, on ne le souffriroit pas pour soi-même si l'on se montroit tout entier aux autres.

410. Au contraire, il semble que l'amour-propre trouve mieux son compte à faire voir les défauts de notre ami.

411. Vrai, excellent.

412. Faux; à moins que l'on n'entende la réputation que l'on peut acquérir sur un autre sujet, et qui peut effacer la honte que l'on s'est attirée auparavant.

413. A moins qu'on ne plaise à une sorte de gens. — Bon, excellent.

CCCCXIV.

Les fous et les sottes gens ne voient que par leur humeur. 5.

CCCCXV.

L'esprit nous sert quelquefois hardiment à faire des sottises. 5.

CCCCXVI.

La vivacité qui augmente en vieillissant ne va pas loin de la folie. 5.

CCCCXVII.

En amour, celui qui est guéri le premier est toujours le mieux guéri. 5.

CCCCXVIII.

Les jeunes femmes qui ne veulent point pa-

---

414. Comme leur humeur est folle et sotte, ils voient follement et sottement. — Bon, très bon.

415. Très bon. — Se rapporte un peu de loin à 310, 468 et 90.

416. Vrai, beau. — Cette règle ne peut pas être universelle, parce qu'il y a des gens dont la vivacité augmente en vieillissant, par rapport aux occasions qui excitent cette vivacité; par exemple, le livre des Quiétistes, de M. de Meaux, est plus animé que tous ses livres, quoiqu'il soit le dernier.

417. Parce que celui qui a de la peine à guérir devient encore plus malade.

418. Juste.

roître coquettes, et les hommes d'un âge avancé qui ne veulent pas être ridicules, ne doivent jamais parler de l'amour comme d'une chose où ils puissent avoir part. 5.

CCCCXIX.

Nous pouvons paroître grands dans un emploi au dessous de notre mérite, mais nous paroissons souvent petits dans un emploi plus grand que nous. 5.

CCCCXX.

Nous croyons souvent avoir de la constance dans les malheurs lorsque nous n'avons que de l'abattement, et nous les souffrons sans oser les regarder, comme les poltrons se laissent tuer de peur de se défendre. 5.

CCCCXXI.

La confiance fournit plus à la conversation que l'esprit. 5.

CCCCXXII.

Toutes les passions nous font faire des fautes, mais l'amour nous en fait faire de plus ridicules. 5.

---

419. Grande merveille!... parce qu'on ne se mesure pas bien.

420. Beau.

421. Parce que l'esprit de conversation est un esprit de hardiesse et de confiance.

422. Parce que l'amour ne sauroit le cacher, et que les fautes qu'il fait faire sont toujours d'éclat.

CCCCXXIII.

Peu de gens savent être vieux. 5.

CCCCXXIV.

Nous nous faisons honneur dès défauts opposés à ceux que nous avons; quand nous sommes foibles nous nous vantons d'être opiniâtres. 5.

CCCCXXV.

La pénétration a un air de deviner qui flatte plus notre vanité que toutes les autres qualités de l'esprit. 5.

CCCCXXVI.

La grâce de la nouveauté et la longue habitude, quelque opposées qu'elles soient, nous empêchent également de sentir les défauts de nos amis. 5.

CCCCXXVII.

La plupart des amis dégoûtent de l'amitié, et la plupart des dévots dégoûtent de la dévotion. 5.

---

423. C'est que personne ne veut l'être. — Se rapporte à 405.

424. A peu près comme les banqueroutiers qui font grande dépense pour se donner du crédit auparavant leur déroute.

425. C'est aussi la plus rare de toutes les qualités.

426. Vrai et juste.

427. Parce que la plupart prennent l'un et l'autre à gauche, et c'est peut-être à cause que per-

CCCCXXVIII.

Nous pardonnons aisément à nos amis les défauts qui ne nous regardent pas. 5.

CCCCXXIX.

Les femmes qui aiment pardonnent plus aisément les grandes indiscrétions que les petites infidélités. 5.

CCCCXXX.

Dans la vieillesse de l'amour comme dans celle de l'âge, on vit encore pour les maux, mais on ne vit plus pour les plaisirs. 5.

CCCCXXXI.

Rien n'empêche tant d'être naturel que l'envie de le paraître. 5.

---

sonne n'entend ni la dévotion ni l'amitié; ce n'est pas quelquefois la faute des amis que l'on choisit, mais c'est celle de ceux qui choisissent, parce qu'ils demandent plus qu'il ne faut à leurs amis. Et de même des dévots : ce n'est pas la faute des dévots, mais de ceux qui exigent trop des dévots.

428. Parce que nous ne les regardons que par rapport à notre intérêt.

429. Sujet à explication. — (Cela) dépend du caractère des femmes. Il faut pour cela qu'une femme ait pris son parti, ou qu'elle soit à l'épreuve de la médisance.

430. Il y a quelquefois des regains dans l'un et dans l'autre qui font revivre pour les plaisirs.

431. Vrai, parce que cette envie, qui n'est autre chose que l'affectation, est contre nature.

CCCCXXXII.

C'est en quelque sorte se donner part aux belles actions que de les louer de bon cœur. 5.

CCCCXXXIII.

La plus véritable marque d'être né avec de grandes qualités, c'est d'être né sans envie. 5

CCCCXXXIV.

Quand nos amis nous ont trompés, on ne doit que de l'indifférence aux marques de leur amitié, mais on doit toujours de la sensibilité à leurs malheurs. 5.

CCCCXXXV.

La fortune et l'humeur gouvernent le monde. 5.

CCCCXXXVI.

Il est plus aisé de connoître l'homme en général que de connoître un homme en particulier. 5.

---

432. Beau, excellent.
433. Parce qu'avec cette qualité on ne se soucie pas des autres qualités.
434. Vrai caractère de l'honnête homme.
435. Voilà un attelage qui n'est bon que pour une girouette.
436. Parce que l'homme en particulier renferme ordinairement les défauts de l'homme en général.

CCCCXXXVII.

On ne doit pas juger du mérite d'un homme par ses grandes qualités, mais par l'usage qu'il en sait faire. 5.

CCCCXXXVIII.

Il y a une certaine reconnoissance vive qui ne nous acquitte pas seulement des bienfaits que nous avons reçus, mais qui fait même que nos amis nous doivent, en leur payant ce que nous leur devons. 5.

CCCCXXXIX.

Nous ne désirerions guère de choses avec ardeur, si nous connoissions parfaitement ce que nous désirons. 5.

CCCCXL.

Ce qui fait que la plupart des femmes sont peu touchées de l'amitié, c'est qu'elle est fade quand on a senti de l'amour. 5.

---

437. Faux dans un sens, parce que les bonnes qualités doivent frapper davantage les connoisseurs que l'usage et l'application des bonnes qualités.

438. Vrai; et c'est la véritable reconnoissance.

439. C'est selon : car il y a des choses dont on connoît tout le mauvais qu'on ne laisseroit pas encore de désirer, par rapport aux circonstances.

440. C'est qu'il y a de tout dans l'amour : de l'esprit, du cœur et du corps.

CCCCXLI.

Dans l'amitié comme dans l'amour, on est souvent plus heureux par les choses qu'on ignore que par celles que l'on sait. 5.

CCCCXLII.

Nous essayons de nous faire honneur des défauts que nous ne voulons pas corriger. 5.

CCCCXLIII.

Les passions les plus violentes nous laissent quelquefois du relâche, mais la vanité nous agite toujours. 5.

CCCCXLIV.

Les vieux fous sont plus fous que les jeunes. 5.

CCCCXLV.

La foiblesse est plus opposée à la vertu que le vice. 5.

CCCCXLVI.

Ce qui rend les douleurs de la honte et de la

---

441. L'on est plus heureux, mais on ne sent pas son bonheur.
442. Vrai et juste.
443. Même chanson que l'amour-propre.
444. Parce qu'ils devroient être plus raisonnables, mais ils ne font pas de si grandes folies.
445. Vrai et délicat.
446. L'amour-propre ne peut y mettre d'emplâtre.

jalousie si aiguës, c'est que la vanité ne peut servir à les supporter. 5.

CCCCXLVII.

La bienséance est la moindre de toutes les lois et la plus suivie. 5.

CCCCXLVIII.

Un esprit droit a moins de peine à se soumettre aux esprits de travers que de les conduire. 5.

CCCCXLIX.

Lorsque la fortune nous surprend en nous donnant une grande place sans nous y avoir conduits par degrés, ou sans que nous nous y soyons élevés par nos espérances, il est presque impossible de s'y bien soutenir et de paroître digne de l'occuper. 5.

---

447. Parce qu'elle laisse la liberté sans la captiver, et qu'elle semble attachée à l'honnête homme. Elle ne fait qu'effleurer la liberté.

448. Ce n'est pas une grande merveille, parce qu'un esprit droit, en se soumettant aux esprits de travers, conserve toujours une certaine supériorité qui le dédommage de la soumission; au lieu qu'en les conduisant, il faut qu'il travaille et qu'il laboure, pour ainsi dire, et qu'il s'abaisse jusqu'à eux.

449. Faux par le raisonnement et par les exemples, parce qu'il y a mille gens qui rampent et qui sont capables des plus hauts emplois, et qui brilleroient s'ils étoient en place; par exemple M. de Pontchartrain.

CCCCL.

Notre orgueil s'augmente souvent de ce que nous retranchons de nos autres défauts. 5.

CCCCLI.

Il n'y a point de sots si incommodes que ceux qui ont de l'esprit. 5.

CCCCLII.

Il n'y a point d'homme qui se croie, en chacune de ses qualités, au dessous de l'homme du monde qu'il estime le plus. 5.

CCCCLIII.

Dans les grandes affaires, on doit moins s'appliquer à faire naître des occasions qu'à profiter de celles qui se présentent. 5.

---

450. Notre orgueil est comme la maison des invalides et le revenu des officiers généraux, qui se grossit de la paie des simples soldats; de même, tous les petits défauts portent quelque chose à notre orgueil.

451. Leur esprit se tourne en sottise, comme à ces malades qui convertissent tout en mauvaises humeurs; et, par conséquent, leur sottise étant augmentée par leur esprit, elle devient plus insupportable.

452. Parce qu'on voit les autres par les yeux de son amour-propre.

453. Il y a pourtant plus de gloire à faire naître les occasions, parce qu'on se donne par cet endroit un air de créateur.

CCCCLIV.

Il n'y a guère d'occasion où l'on fît un méchant marché de renoncer au bien qu'on dit de nous, à condition de n'en dire point de mal. 5.

CCCCLV.

Quelque disposition qu'ait le monde à mal juger, il fait encore plus souvent grâce au faux mérite qu'il ne fait injustice au véritable. 5.

CCCCLVI.

On est quelquefois un sot avec de l'esprit, mais on ne l'est jamais avec du jugement. 5.

CCCCLVII.

Nous gagnerions plus de nous laisser voir tels

---

454. Circonlocution pour dire qu'on dit de nous plus de mal que de bien; mais quoique ce marché fût avantageux, personne ne pourroit ni le proposer ni le tenir. On ne voudroit pas le proposer, parce qu'on ne voudroit pas renoncer à entendre dire du bien de soi; on ne pourroit pas tenir le marché, parce qu'on ne pourroit pas s'empêcher de dire du mal de son prochain.

455. C'est qu'il y a très peu de véritable mérite, et qu'il y a beaucoup de clinquant de mérite qu'il est impossible de discerner.

456. Question de nom : car on ne s'accorde guère sur le caractère du sot ni sur la définition du jugement et de l'esprit.

457. Faux pour bien des gens. Il y en a beaucoup qui sont comme les fripiers, qui gagnent plus aux masques.

que nous sommes que d'essayer de paroître ce que nous ne sommes pas. 5.

CCCCLVIII.

Nos ennemis approchent plus de la vérité dans les jugements qu'ils font de nous, que nous n'en approchons nous-mêmes. 5.

CCCCLIX.

Il y a plusieurs remèdes qui guérissent de l'amour, mais il n'y en a point d'infaillible. 5.

CCCCLX.

Il s'en faut bien que nous connoissions tout ce que nos passions nous font faire. 5.

CCCCLXI.

La vieillesse est un tyran, qui défend sur peine de la vie tous les plaisirs de la jeunesse. 5.

CCCCLXII.

Le même orgueil qui nous fait blâmer les dé-

---

458. Vrai, parce que nous avons plus de mal que de bien.

459. Vrai, parce qu'il n'y a rien d'infaillible, même le pape.

460. Parce que nous ne nous connoissons pas nous-mêmes, et que nos passions nous emportent hors de nous-mêmes.

461. Débauchée.

462. Parce qu'en diminuant les autres nous augmentons sur les ruines de notre prochain. Il est

fauts dont nous nous croyons exempts nous porte à mépriser les bonnes qualités que nous n'avons pas. 5.

CCCCLXIII.

Il y a souvent plus d'orgueil que de bonté à plaindre les malheurs de nos ennemis ; c'est pour leur faire sentir que nous sommes au dessus d'eux que nous leur donnons des marques de compassion. 5.

CCCCLXIV.

Il y a un excès de biens et de maux qui passe notre sensibilité. 5.

CCCCLXV.

Il s'en faut bien que l'innocence ne trouve autant de protection que le crime. 5.

CCCCLXVI.

De toutes les passions violentes, celle qui sied le moins mal aux femmes, c'est l'amour. 5.

---

même impossible de séparer ces deux orgueils. Un scolastique pourroit demander si c'est le même orgueil, *numero ac specie*.

464. On y perd pied. Ceux qui savent nager se tirent d'affaire; mais les autres se laissent entraîner.

465. Maxime triviale. C'est l'ordinaire du monde, et encore plus de la cour.

466. Parce qu'elle paroît le moins et qu'il est aisé de la cacher. Le caractère d'une femme est de n'avoir rien qui puisse marquer.

CCCCLXVII.

La vanité nous fait faire plus de choses contre notre goût que la raison. 5.

CCCCLXVIII.

Il y a de méchantes qualités qui sont de grands talents. 5.

CCCCLXIX.

On ne souhaite jamais ardemment ce qu'on ne souhaite que par raison. 5.

CCCCLXX.

Toutes nos qualités sont incertaines et douteuses, en bien comme en mal, et elles sont presque toutes à la merci des occasions. 5.

CCCCLXXI.

Dans les premières passions les femmes aiment l'amant, et dans les autres, elles aiment l'amour. 5.

---

467. Parce que nous assujettissons notre raison à notre vanité.

468. Se rapporte en quelque façon à 310, 415 et 90. — Cela dépend toujours de l'application.

469. Faux en quelque façon, parce qu'il arrive quelquefois que l'on s'abandonne entièrement à la raison.

470. Combien y a-t-il de Turennes qui sont dans les cloîtres, et combien y a-t-il de Brunos qui sont à l'armée!

471. Et autre chose itout.

CCCCLXXII.

L'orgueil a ses bizarreries comme les autres passions; on a honte d'avouer que l'on ait de la jalousie, et on se fait honneur d'en avoir eu, et d'être capable d'en avoir. 5.

CCCCLXXIII.

Quelque rare que soit le véritable amour, il l'est encore moins que la véritable amitié. 5.

CCCCLXXIV.

Il y a peu de femmes dont le mérite dure plus que la beauté. 5.

CCCCLXXV.

L'envie d'être plaint ou d'être admiré fait souvent la plus grande partie de notre confiance. 5.

---

472. Ces sortes de bizarreries sont justes, parce que c'est une foiblesse de ressentir de la jalousie, et que l'on ne considère que ce point de foiblesse; au lieu que, lorsque l'on en a eu, on se fait honneur de la foiblesse qui donne le caractère d'un véritable amour.

473. Je les crois tous les deux assez égaux pour la rareté, parce que le véritable de l'amitié tient un peu de l'amour, et le véritable de l'amour tient aussi de l'amitié, ce qui les rend presque égaux pour la rareté.

474. C'est selon l'usage que vous voulez faire de leur mérite.

475. Cette sorte de confiance vient toujours de

CCCCLXXVI.

Notre envie dure toujours plus long-temps que le bonheur de ceux que nous envions. 5.

CCCCLXXVII.

La même fermeté qui sert à résister à l'amour sert aussi à le rendre violent et durable; et les personnes foibles qui sont toujours agitées des passions n'en sont presque jamais véritablement remplies. 5.

CCCCLXXVIII.

L'imagination ne sauroit inventer tant de diverses contrariétés qu'il y en a naturellement dans le cœur de chaque personne. 5.

CCCCLXXIX.

Il n'y a que les personnes qui ont de la fermeté qui puissent avoir une véritable douceur; celles qui paroissent douces n'ont d'ordinaire que de la foiblesse qui se convertit aisément en aigreur. 5.

---

l'orgueil, qui nous porte autant d'un côté que de l'autre.

476. Vrai.

477. Excellent. — Il n'y a que la première pinte qui coûte.

478. Vrai.

479. Les foibles ont plus de douceur, mais ils n'ont pas la véritable.

CCCCLXXX.

La timidité est un défaut dont il est dangereux de reprendre les personnes qu'on en veut corriger. 5.

CCCCLXXXI.

Rien n'est plus rare que la véritable bonté; ceux mêmes qui croient en avoir n'ont d'ordinaire que de la complaisance ou de la foiblesse. 5.

CCCCLXXXII.

L'esprit s'attache, par paresse et par confiance, à ce qui lui est facile ou agréable. Cette habitude met toujours des bornes à nos connoissances, et jamais personne ne s'est donné la peine d'étendre et de conduire son esprit aussi loin qu'il pourroit aller. 5.

CCCCLXXXIII.

On est d'ordinaire plus médisant par vanité que par malice. 5.

---

480. Parce qu'on l'augmente.

481. La facilité est encore entre la bonté, la complaisance ou la foiblesse.

482. Bon pour ceux qui ont beaucoup d'esprit, car il y en a bien qui ont poussé leur esprit par delà et au delà de leur portée, et ce défaut est peut-être aussi grand que la paresse d'esprit.

483. Vrai, parce qu'on ne cherche qu'à s'élever sur les ruines de celui duquel on médit. On ne veut pas toujours attaquer ou détruire, mais on veut s'enfler et se rendre recommandable.

CCCCLXXXIV.

Quand on a le cœur encore agité par les restes d'une passion, on est plus près d'en prendre une nouvelle que quand on est entièrement guéri. 5.

CCCCLXXXV.

Ceux qui ont eu de grandes passions se trouvent toute leur vie heureux et malheureux d'en être guéris. 5.

CCCCLXXXVI.

Il y a encore plus de gens sans intérêt que sans envie. 5.

CCCCLXXXVII.

Nous avons plus de paresse dans l'esprit que dans le corps. 5.

CCCCLXXXVIII.

Le calme ou l'agitation de notre humeur ne dépend pas tant de ce qui nous arrive de plus

---

484. A peu près comme un ragoût qui décline de la chaleur peut être plus aisément échauffé par un réchaud que lorsqu'il sera tout froid.

485. Parce qu'il y a toujours un retour dont on comprend tous les dangers.

486. Je ne le crois pas.

487. Parce que nous buvons et nous mangeons pour soutenir notre corps, au lieu que nous ne faisons rien quelquefois pour notre esprit.

considérable dans la vie, que d'un arrangement commode ou désagréable de petites choses qui arrivent tous les jours. 5.

CCCCLXXXIX.

Quelque méchants que soient les hommes, ils n'oseroient paroître ennemis de la vertu, et lorsqu'ils la veulent persécuter, ils feignent de croire qu'elle est fausse, ou ils lui supposent des crimes. 5.

CCCCXC.

On passe souvent de l'amour à l'ambition, mais on ne revient guère de l'ambition à l'amour. 5.

CCCCXCI.

L'extrême avarice se méprend presque toujours ; il n'y a point de passion qui s'éloigne plus souvent de son but, ni sur qui le présent ait tant de pouvoir au préjudice de l'avenir. 5.

CCCCXCII.

L'avarice produit souvent des effets contraires ;

---

489. Cela prouve cette belle question de philosophie morale : *non potest amari malum quia malum.*

490. Parce que l'amour est la passion de la jeunesse, et l'ambition, la passion de l'âge viril.

491. Elle ne s'éloigne pas de son but, parce que tout son but n'est que d'avoir de l'argent dans le présent, sans trop songer à l'avenir, et quand elle songe à l'avenir, elle préfère toujours le présent.

492. L'avarice est en cela comme toutes les pas-

il y a un nombre infini de gens qui sacrifient tout leur bien à des espérances douteuses et éloignées ; d'autres méprisent de grands avantages à venir pour de petits intérêts présents. 5.

CCCCXCIII.

Il semble que les hommes ne se trouvent pas assez de défauts : ils en augmentent encore le nombre par de certaines qualités singulières dont ils affectent de se parer ; et ils les cultivent avec tant de soin qu'elles deviennent à la fin des défauts naturels, qu'il ne dépend plus d'eux de corriger. 5.

CCCCXCIV.

Ce qui fait voir que les hommes connoissent mieux leurs fautes qu'on ne pense, c'est qu'ils n'ont jamais tort quand on les entend parler de leur conduite ; le même amour-propre qui les aveugle d'ordinaire les éclaire alors, et leur donne des vues si justes, qu'il leur fait supprimer ou déguiser les moindres choses qui peuvent être condamnées. 5.

---

sions. Il y a des orgueils qui rampent pendant qu'il y en a qui s'élèvent. Cela dépend du sujet dans lequel la passion se rencontre.

493. Ce n'est pas qu'ils ne se trouvent pas assez de défauts, mais c'est qu'ils croient se donner des perfections.

494. On ne veut jamais avoir tort. D'abord, on ne voit pas qu'on a tort, et quand on l'a vu, on cherche à s'excuser. Rien de plus pardonnable à l'amour-pro-

CCCCXCV.

Il faut que les jeunes gens qui entrent dans le monde soient honteux ou étourdis : un air capable et composé se tourne d'ordinaire en impertinence. 5.

CCCCXCVI.

Les querelles ne dureroient pas long-temps si le tort n'étoit que d'un côté. 5.

CCCCXCVII.

Il ne sert de rien d'être jeune sans être belle, ni d'être belle sans être jeune. 5.

CCCCXCVIII.

Il y a des personnes si légères et si frivoles, qu'elles sont aussi éloignées d'avoir de véritables défauts que des qualités solides. 5.

---

pre. S'il ne faisoit que ces sottises, ce serait marché donné.

495. Pour bien faire, il faut qu'ils soient l'un et l'autre successivement. Pour apprendre, il faut qu'ils soient honteux et qu'ils s'appliquent seulement à retenir. Quelque temps après, il faut qu'ils soient étourdis, et qu'ils hasardent tout ce qu'ils savent, afin qu'ils puissent acquérir le don de l'énonciation.

496. On ne feroit pas longtemps la guerre, si la force n'étoit que d'un côté.

497. Faux en tout, et surtout pour le premier. Combien y a-t-il de jeunes laides qui font fracas !

498. Elles sont donc toutes en l'air ?

CCCCXCIX.

On ne conte d'ordinaire la première galanterie des femmes que lorsqu'elles en ont une seconde. 5.

D.

Il y a des gens si remplis d'eux-mêmes, que lorsqu'ils sont amoureux, ils trouvent moyen d'être occupés de leur passion sans l'être de la personne qu'ils aiment. 5.

DI.

L'amour, tout agréable qu'il est, plaît encore plus par les manières dont il se montre que par lui-même. 5.

DII.

Peu d'esprit avec de la droiture ennuie moins, à la longue, que beaucoup d'esprit avec du travers. 3.

---

499. Belle merveille ! Peut-on compter pour un ? ne faut-il pas plusieurs nombres pour faire un compte ? Il falloit dire on *remarque*, et non pas on *compte*.

500. Ce sont des sots : car, quoiqu'ils soient remplis d'eux-mêmes, ils devroient dégorger dans la personne qu'ils aiment, et ce dégorgement soutiendroit leur orgueil.

501. C'est la raison pour laquelle le faux amour plaît, parce qu'il emprunte les manières du véritable.

502. Parce que, lorsqu'on a peu d'esprit avec de la droiture, on a effectivement beaucoup d'esprit, et lorsqu'on a beaucoup d'esprit avec du travers, on

DIII.

La jalousie est le plus grand de tous les maux, et celui qui fait le moins de pitié aux personnes qui le causent. 5.

DIV.

Après avoir parlé de la fausseté de tant de vertus apparentes, il est raisonnable de dire quelque chose de la fausseté du mépris de la mort. J'entends parler de ce mépris de la mort que les payens se vantent de tirer de leurs propres forces, sans l'espérance d'une meilleure vie. Il y a différence entre souffrir la mort constamment et la mépriser. Le premier est assez ordinaire, mais je crois que l'autre n'est jamais sincère. On a écrit néanmoins tout ce qui peut le plus persuader que la mort n'est point un mal, et les hommes les plus foibles aussi bien que les héros ont donné mille exemples célèbres pour établir cette opinion. Cependant je doute que personne de bon sens l'ait

---

n'a que la saillie de l'esprit; ainsi, pour parler juste, il falloit opposer le bon esprit à l'esprit brillant.

503. Parce que les personnes qui le causent, le causent ou avec fondement, ou sans fondement; si elles donnent lieu à la jalousie, elles n'estiment guère ceux à qui elles causent un si grand mal, et, par conséquent, le mal leur fait fort peu de pitié; si, d'un autre côté, elles sont innocentes sur le sujet de la jalousie qu'elles causent, elles regardent le jaloux comme un fou qui ne peut être guéri que par lui-même.

jamais cru, et la peine que l'on prend pour le persuader aux autres et à soi-même fait assez voir que cette entreprise n'est pas aisée. On peut avoir divers sujets de dégoût dans la vie, mais on n'a jamais raison de mépriser la mort; ceux mêmes qui se la donnent volontairement ne la comptent pas pour si peu de chose; et ils s'en étonnent et la rejettent comme les autres lorsqu'elle vient à eux par une autre voie que celle qu'ils ont choisie. L'inégalité que l'on remarque dans le courage d'un nombre infini de vaillants hommes vient de ce que la mort se découvre différemment à leur imagination, et y paroît plus présente en un temps qu'en un autre : ainsi il arrive qu'après avoir méprisé ce qu'ils ne connoissent pas, ils craignent ce qu'ils connoissent. Il faut éviter de l'envisager avec toutes ses circonstances, si on ne veut pas croire qu'elle soit le plus grand de tous les maux. Les plus habiles et les plus braves sont ceux qui prennent de plus honnêtes prétextes pour s'empêcher de la considérer. Mais tout homme qui la sait voir telle qu'elle est trouve que c'est une chose épouvantable. La nécessité de mourir faisoit toute la constance des philosophes. Ils croyoient qu'il falloit aller de bonne grâce où l'on ne sauroit s'empêcher d'aller; et, ne pouvant éterniser leur vie, il n'y avoit rien qu'ils ne fissent pour éterniser leur réputation et sauver du naufrage ce qui n'en peut être garanti. Contentons-nous pour faire bonne mine de ne nous pas dire à nous-mêmes tout ce que nous en pensons, et espérons plus de notre tempérament que de ces foibles raisonnements qui nous font croire que nous pouvons ap-

procher de la mort avec indifférence. La gloire de mourir avec fermeté, l'espérance d'être regretté, le désir de laisser une belle réputation, l'assurance d'être affranchi des misères de la vie, et de ne dépendre plus des caprices de la fortune, sont des remèdes qu'on ne doit pas rejeter. Mais on ne doit pas croire aussi qu'ils soient infaillibles. Ils sont, pour nous assurer, ce qu'une haie fait souvent à la guerre pour assurer ceux qui doivent approcher d'un lieu d'où l'on tire : quand on en est éloigné on s'imagine qu'elle peut mettre à couvert; mais, quand on en est proche, on trouve que c'est un foible secours. C'est nous flatter de croire que la mort nous paroisse de près ce que nous en avons jugé de loin, et que nos sentiments, qui ne sont que foiblesse, soient d'une trempe assez forte pour ne point souffrir d'atteinte par la plus rude de toutes les épreuves. C'est aussi mal connoître les effets de l'amour-propre que de penser qu'il puisse nous aider à compter pour rien ce qui le doit nécessairement détruire ; et la raison, dans laquelle on croit trouver tant de ressources, est trop foible en cette rencontre pour nous persuader ce que nous voulons. C'est elle au contraire qui nous trahit le plus souvent, et qui, au lieu de nous inspirer le mépris de la mort, sert à nous découvrir ce qu'elle a d'affreux et de terrible. Tout ce qu'elle peut faire pour nous est de nous conseiller d'en détourner les yeux pour les arrêter sur d'autres objets. Caton et Brutus en choisirent d'illustres. Un laquais se contenta il y a quelque temps de danser sur l'échafaud où il alloit être roué. Ainsi, bien que les motifs soient

différents, ils produisent souvent les mêmes effets. De sorte qu'il est vrai que, quelque disproportion qu'il y ait entre les grands hommes et les gens du commun, on a vu mille fois les uns et les autres recevoir la mort d'un même visage ; mais ç'a toujours été avec cette différence que, dans le mépris que les grands hommes font paroître pour la mort, c'est l'amour de la gloire qui leur en ôte la vue ; et dans les gens du commun, ce n'est qu'un effet de leur peu de lumière, qui les empêche de connoître la grandeur de leur mal, et leur laisse la liberté de penser à autre chose. 1.

NOTES ET VARIANTES.

NOTES ET VARIANTES.

ÉPIGRAPHE. *Nos vertus ne sont le plus souvent que des vices déguisés.*

Cette sentence, qui résume en quelque sorte le système de La Rochefoucauld, n'a été ainsi formulée que dans la quatrième édition de son livre (1675). Jusque là, la même pensée n'avoit été qu'indiquée dans la maxime suivante de la première édition, qui n'avoit pas reparu dans la 2e et la 3e :

Ce que le monde nomme vertu n'est d'ordinaire qu'un fantôme formé par nos passions, à qui on donne un nom honnête pour faire impunément ce qu'on veut.

L'un de nos plus habiles éditeurs de La Rochefoucauld, l'abbé Brotier, cite, à propos de cette sentence, un passage de l'oraison funèbre de la princesse palatine par Bossuet, qui vient là fort à propos : « Elle croyoit voir partout dans ses actions un amour-propre déguisé en vertu. Plus elle étoit clairvoyante, plus elle étoit tourmentée. Ainsi Dieu l'humilioit par ce qui a coutume de nourrir l'orgueil, et lui faisoit un remède de la cause de son mal. »

1. Ce que nous prenons pour des vertus n'est souvent qu'un assemblage de diverses actions et

de divers intérêts, que la fortune ou notre industrie savent arranger, et ce n'est pas toujours par valeur et par chasteté que les hommes sont vaillants et que les femmes sont chastes.

Var. Cette maxime étoit ainsi exprimée dans la première édition :

Nous sommes préoccupés de telle sorte en notre faveur, que ce que nous prenons souvent pour des vertus n'est en effet qu'un nombre de vices qui leur ressemblent, et que l'orgueil et l'amour-propre nous ont déguisés (1665, n° 181).

Puis vient, plus loin, une autre maxime analogue :

De plusieurs actions différentes que la Fortune arrange comme il lui plaît, il s'en fait plusieurs vertus (1665, n° 293).

Ces deux maximes, refondues et réunies en une seule dans les 2e et 3e éditions, ne reçurent leur forme définitive que dans celles de 1675 et 1678.

Il me paroît superflu de faire remarquer longuement combien cette dernière forme est, pour la vigueur et la précision du style, supérieure aux deux autres.

La note du contemporain est ici un peu confuse, et surtout peu concluante. Il paroît n'avoir pas saisi très exactement la portée de cette maxime, qui contient en abrégé toute la doctrine de l'auteur.

2. L'amour-propre est le plus grand de tous les flatteurs.

La même pensée étoit exprimée d'une manière bien moins précise, et bien moins heureuse, par conséquent, dans la première édition :

L'amour-propre empêche bien que celui qui nous flatte *ne* soit jamais celui qui nous flatte le plus (1665, n° 157).

6. La passion fait souvent un fou du plus habile homme, et rend souvent les plus sots habiles.

Var., édition de 1665 : La passion fait souvent du plus habile homme un fol, et rend quasi toujours les plus sots habiles.

Il n'y a point là de modification dans la pensée; c'est un simple perfectionnement de style.

7. Ces grandes et éclatantes actions qui éblouissent les yeux sont représentées par les politiques comme les effets des grands *desseins*, au lieu que ce sont d'ordinaire les effets de l'humeur et des passions. Ainsi, la guerre d'Auguste et d'Antoine, qu'on rapporte à l'ambition qu'ils avoient de se rendre maîtres du monde, *n'étoit peut-être qu'un effet de jalousie.*

Var. Cette pensée, qui se trouve déjà dans la première édition, n'a subi dans la dernière que de légères modifications. Le mot *dessein* a été substitué au mot *intérêt*, et la dernière phrase a été adoucie. Dans la première, l'auteur s'exprime ainsi d'une manière absolue : *étoit un effet de la jalousie.*

On peut rapprocher cette pensée des maximes 57 et 58, qui expriment des idées analogues :

Quand les hommes se flattent de leurs grandes actions, elles ne sont pas souvent les effets d'un grand dessein, mais les effets du hasard.

Il semble que nos actions aient des étoiles heureuses ou malheureuses, à qui elles doivent une grande partie de la louange ou du blâme qu'on leur donne.

10. Il y a dans le cœur humain une généra-

tion perpétuelle de passions ; en sorte que la ruine de l'une est presque toujours l'établissement d'une autre.

L'annotateur contemporain dit ici très brièvement : *faux dans le général*. M. Aimé Martin croit voir dans cette succession continuelle de passions dans le cœur humain un certain découragement occasionné par leur insuffisance à nous satisfaire, découragement qui peut conduire au seul bien réel, la vertu.

Cette maxime, à mon avis, est vraie et exprime tout simplement un fait réel, l'inconstance de notre cœur, tant qu'il cède à la foiblesse de notre nature et qu'il ne fait aucun effort pour dominer cette foiblesse par la volonté.

11. Les passions en engendrent souvent qui leur sont contraires : l'avarice produit quelquefois la *prodigalité*, et la prodigalité l'avarice. On est souvent ferme par faiblesse, et audacieux par timidité.

Var. Dans la première édition, l'auteur avoit mis *libéralité* au lieu de *prodigalité*, qui est bien plus précis, et surtout plus exact.

12. Quelque soin que l'on prenne de couvrir ses passions par des apparences de piété et d'honneur, elles paroissent toujours au travers de ces voiles.

Var. Quelque industrie que l'on ait à cacher ses passions sous le voile de la piété et de l'honneur, il *y en a* toujours quelque endroit qui se montre (1665, n° 12).

On peut, en comparant ces deux formes d'une même pensée, reconnoître quel soin mettoit l'auteur à la propriété de l'expression et à la perfection du style.

15. La clémence des princes n'est souvent

qu'une politique pour gagner l'affection des peuples.

Tacite avoit déjà dit :

« Novum imperium inchoantibus utilis clementiæ fama. » (*Annales*, 4.)

« Dans un commencement de règne, il est avantageux de passer pour avoir de la clémence. »

16. Cette clémence, dont on fait une vertu, se pratique, tantôt par vanité, quelquefois par paresse, souvent par crainte, et presque toujours par tous les trois ensemble.

M. Aimé Martin voit dans cette maxime, que je regarde comme parfaitement juste, l'expression d'une certaine rancune de La Rochefoucauld contre la reine Anne d'Autriche, qui n'auroit pas reconnu les obligations qu'elle lui avoit, et qui, selon lui, n'accordoit ses faveurs qu'à ceux qui savoient se faire craindre. Sans admettre absolument cette assertion, je ne saurois nier qu'elle n'ait un certain degré de probabilité. Les penseurs les plus éminents ne sauroient tellement faire abstraction de leurs souvenirs et de leurs impressions personnelles, que leur esprit n'en conservât toujours une certaine empreinte.

17. La modération des personnes heureuses vient du calme que la bonne fortune donne à leur humeur.

Var. La modération des personnes heureuses *est* le calme de leur humeur adoucie par la possession du bien (1665, n° 19).

19. Nous avons tous assez de force pour supporter les maux d'autrui.

Observation pleine de sens et dont l'heureuse expression relève merveilleusement la finesse et l'exactitude.

21. Ceux qu'on condamne au supplice affec-

tent quelquefois une constance et un mépris de la mort qui n'est en effet que la crainte de l'envisager; de sorte qu'on peut dire que cette constance et ce mépris sont à leur esprit ce que le bandeau est à leurs yeux.

Var. Ceux qu'on fait mourir affectent quelquefois des *constances*, *des froideurs et des mépris* de la mort pour ne pas penser à elle; de sorte qu'on peut dire que ces *froideurs et ces mépris font* à leur esprit ce que le bandeau *fait* à leurs yeux (1665, n° 24).

Toujours le même soin, de la part de l'auteur, pour améliorer et donner à la fois plus de correction et de précision à son style.

22. La philosophie triomphe aisément des maux passés et des maux à venir; mais les maux présents triomphent d'elle.

Var. La philosophie triomphe aisément des maux passés et de *ceux qui ne sont pas prêts d'arriver;* mais les maux présents triomphent d'elle (1665, n° 25).

23. Peu de gens connoissent la mort; on ne la souffre pas par résolution, mais par stupidité et par coutume, et la plupart des hommes meurent parce qu'on ne peut s'empêcher de mourir.

Var. Dans l'édition de 1665, n° 26, cette maxime se termine ainsi :

.... Et la plupart des hommes meurent parce qu'on meurt.

24. Lorsque les grands hommes se laissent abattre par la longueur de leurs infortunes, ils font

voir qu'ils ne les soutenoient que par la force de leur ambition, et non par celle de leur âme; et, qu'à une grande vanité près, les héros sont faits comme les autres hommes.

Var. Les grands hommes s'abattent et se démontent à la fin par la longueur de leurs infortunes. Cela fait bien voir qu'ils n'étoient pas forts quand ils les supportoient, *mais seulement qu'ils se donnoient la gêne pour le paroître*; et qu'ils soutenoient leurs malheurs par la force de leur ambition, et non par celle de leur âme; enfin, à une grande vanité près, les héros sont faits comme les autres hommes.

25. Il faut de plus grandes vertus pour soutenir la bonne fortune que la mauvaise.

Var. L'édition de 1665, n° 28, disoit :

Il faut de plus grandes vertus, et *en plus grand nombre....*

« Secundæ res acrioribus stimulis animos explorant, quia miseriæ tolerantur, felicitate corrumpimur. »

(TACIT., *Hist.*, I.)

« La prospérité est l'épreuve la plus sûre et la plus vive des grandes âmes : on supporte l'adversité, mais on se laisse corrompre par le succès. »

27. On fait souvent vanité des passions même les plus criminelles; mais l'envie est une passion timide et honteuse qu'on n'ose jamais avouer.

Var. Quoique toutes les passions se dussent cacher, elles ne craignent pas néanmoins le jour;

la seule envie est une passion timide et honteuse qu'on n'ose jamais avouer (1665, n° 30).

On remarquera ici combien la dernière manière de l'auteur est plus vive, et, par conséquent, plus expressive que la première. J'insisterai aussi sur l'expression *faire vanité*, qui indique une volonté déterminée, qui seroit plus foiblement indiquée par la forme plus habituelle : *on tire vanité*.

28. La jalousie est, en quelque manière, juste et raisonnable, puisqu'elle ne tend qu'à conserver un bien qui nous appartient, ou que nous croyons nous appartenir ; au lieu que l'envie est une *fureur* qui ne peut souffrir le bien des autres.

Var. Dans l'édition de 1665, n° 31, cette maxime se termine ainsi :

.... Une *fureur* qui nous fait toujours souhaiter la ruine du bien des autres.

Ce qui est plus languissant.

On remarquera ici le mot *fureur*, qui caractérise la passion de l'envie avec autant d'exactitude que d'énergie.

Charron (*Sagesse*) a très heureusement défini l'envie : « Un regret du bien que les autres possèdent et qui tourne ce bien à notre mal. »

Un poète de l'Anthologie avait dit, peut-être encore mieux :

« L'envie est un grand mal ; mais elle a du moins cela de bon qu'elle fait le malheur de celui qui l'éprouve. »

30. Nous avons plus de force que de volonté, et c'est souvent pour *nous excuser à nous-mêmes* que nous nous imaginons que les choses sont impossibles.

« Multa experiendo confieri quæ segnibus ardua videantur. » (TACITI *Annales*, XV).

« L'homme de résolution exécute ce qui paroît presque impossible au lâche. »

L'annotateur contemporain ne me paroît pas avoir compris la pensée de La Rochefoucauld, ni saisi exactement le sens précis du mot *volonté*, qui est à la fois la source et l'expression de notre force.

L'expression nous *excuser à nous-mêmes* est très heureuse, et exprime parfaitement la lutte qui se passe à l'intérieur entre notre paresse et notre volonté.

31. Si nous n'avions point de défauts, nous ne prendrions pas tant de plaisir à en remarquer dans les autres.

Var. Si nous n'avions pas de défauts, nous ne serions pas si aises d'en remarquer aux autres.

32. La jalousie *se nourrit dans les doutes*; et elle devient fureur, ou elle finit, sitôt qu'on passe du doute à la certitude.

Pour arriver à cette concision, qui met si bien sa pensée en relief, voici par quels essais l'auteur avait passé :

Var. 1re. La jalousie ne subsiste que dans les doutes : l'incertitude est sa matière ; c'est une passion qui cherche tous les jours de nouveaux sujets d'inquiétude et de nouveaux tourments. On cesse d'être jaloux dès que l'on est éclairci de ce qui causoit la jalousie (1665, n° 35).

Var. 2e. La jalousie se nourrit dans les doutes. C'est une passion qui cherche toujours de nouveaux sujets d'inquiétude et de nouveaux tourments, et elle devient fureur sitôt qu'on passe du doute à la certitude (2e éd. 1666, n° 32).

On remarquera l'heureuse expression : *se nourrit dans les doutes*, à laquelle sa nouveauté donne un charme qu'augmente son exactitude.

36. Il semble que la nature, qui a si sagement disposé les organes de notre corps pour nous rendre heureux, nous ait aussi donné l'orgueil pour nous épargner la douleur de connoître nos imperfections.

Var. La nature, qui a si sagement pourvu à la vie de l'homme par la disposition admirable des organes du corps, lui a *sans doute* donné l'orgueil pour lui épargner la douleur de connoître ses imperfections et *ses misères*.

La teinte ironique qui règne dans l'énoncé de cette maxime en rehausse singulièrement l'expression.

38. Nous promettons selon nos espérances, et nous tenons selon nos craintes.

On a cru reconnoître dans cette maxime une allusion aux procédés habituels du cardinal Mazarin, dont La Rochefoucauld avoit eu à se plaindre. Cela pourrait être, et je citerai à ce sujet la citation de Tacite donnée par Amelot de La Houssaye, et la note qu'il y joint :

« Largus promissis, et, quæ natura trepidantium est, immodicus. (TACITI *Annales*, III.)

« Libéral, ou plutôt prodigue en promesses, selon le caractère des hommes qui craignent. »

« Tel étoit le cardinal, qui promettoit parce qu'il n'osoit refuser en face ; puis il éludoit ses promesses par des interprétations captieuses et burlesques, qui le faisoient haïr et mépriser. »

J'emprunte aussi, sur le même sujet, à M. Aimé Martin, une très heureuse citation de Racine :

« La raison pourquoi le cardinal différoit tant à accorder les grâces qu'il avoit promises, c'est qu'il étoit persuadé que l'espérance étoit bien plus capable de retenir un homme dans le devoir, que non pas la reconnoissance. (*Œuvres de Racine*. Paris, Lefèvre, 1821 ; *Fragments historiques*, tome V, p. 299.)

41. Ceux qui s'appliquent trop aux petites choses deviennent ordinairement incapables des grandes.

Var. La complexion qui fait le talent pour les petites choses est contraire à celle qu'il faut pour le talent des grandes (1665, n° 51).

On voit que la première manière de La Rochefoucauld faisoit dépendre le talent des grandes ou des petites choses de la *complexion ;* il a modifié cette maxime en substituant la volonté à la complexion, et cette seconde manière est, si je ne me trompe, plus conforme à la réalité : car l'homme qui ne s'occupe que des petites choses ne peut accuser personne que lui-même de son impuissance à s'occuper des grandes.

On trouve dans Tacite une pensée qui semble tout à fait opposée à celle-ci :

« Magnarum rerum curam non dissimulaturos, qui animum etiam levissimis adverterent. » (TACITI *Annales*, XIII.)

« On juge qu'un homme est capable de grandes choses par l'attention qu'il apporte aux plus petites. »

Ces deux maximes, entendues convenablement, peuvent très bien se concilier. La Rochefoucauld indique seulement un homme qui attache trop d'importance aux petites choses et qui en est comme absorbé ; Tacite veut désigner un homme qui croit que l'examen attentif des petites choses est une préparation à l'intelligence des grandes affaires. Cela dépend, en effet, de la vigueur ou de l'étendue de l'esprit qui est mis en action.

42. Nous n'avons pas assez de force pour suivre toute notre raison.

Cette pensée fut ainsi retournée par madame de Grignan : « Nous n'avons pas assez de raison pour employer toute notre force. » Madame de Sévigné trouvoit cette maxime plus vraie que celle de La Rochefoucauld. » (Aimé Martin.)

Madame de Grignan n'avoit peut-être pas tout à fait tort ; mais La Rochefoucauld a cent fois plus raison qu'elle.

La remarque de l'annotateur contemporain me semble au moins médiocre, pour ne rien dire de plus. Il ne paroît pas avoir compris que le mot *force*, ici employé, indique l'énergie de la volonté.

43. L'homme croit souvent se conduire lorsqu'il est conduit ; et pendant que par son esprit il tend à un but, son cœur l'entraîne insensiblement à un autre.

Cette maxime est l'une des plus vraies de La Rochefoucauld, et j'ajouterai l'une des plus heureusement exprimées ; elle l'étoit moins agréablement dans la première édition :

Var. L'homme est conduit lorsqu'il croit se conduire, et pendant que, par son esprit, *il vise à un endroit*, son cœur *l'achemine* insensiblement à un autre (1665, n° 47).

Au reste, La Rochefoucauld a dit la même chose à peu près d'une manière encore plus vive, parce qu'elle est plus concise, dans la maxime 102 :

L'esprit est toujours la dupe du cœur.

44. La force et la foiblesse de l'esprit sont mal nommées : elles ne sont en effet que la bonne ou mauvaise disposition des organes du corps.

Cette maxime, un peu trop absolue dans son expression, paroît avoir blessé très vivement l'un des éditeurs de La Rochefoucauld, M. Aimé Martin, qui consacre plusieurs pages à la combattre, et qui, dans son indignation, arrive presqu'à accuser La Rochefoucauld de matérialisme. Je crois qu'il ne faut pas prendre la chose aussi vivement, et qu'il est à propos de ne voir dans cet aphorisme trop absolu, comme je l'ai déjà dit, qu'une manière un peu exagérée d'indiquer que la bonne ou mauvaise disposition de nos organes avoit une grande influence sur les dispositions de notre âme, sur l'activité de notre intel-

ligence et de notre esprit, et cela ne sauroit être contesté. La Rochefoucauld a peut-être exagéré sa pensée en l'exprimant; il faut se garder de même d'exagérer la critique.

L'aphorisme, bien connu des anciens, *mens sana in corpore sano*, n'étoit pas totalement dépourvu de vérité et n'a jamais excité l'indignation de personne.

46. L'attachement ou l'indifférence *que les philosophes avoient* pour la vie n'étoient qu'*un goût de leur amour-propre*, dont on ne doit non plus disputer que du goût de la langue ou du choix des couleurs.

Var. L'attachement ou l'indifférence pour la vie sont des goûts de l'amour-propre, dont on ne doit non plus disputer que de ceux de la langue, ou du choix des couleurs (1665, n° 52).

Cette expression : *un goût de leur amour-propre*, tournure tout à fait neuve, me paroît d'autant plus heureuse, qu'elle semble indiquer ici une espèce de dédain pour l'orgueil de ces philosophes qui affectaient de se croire supérieurs à l'humanité.

49. On n'est jamais si heureux, ni si malheureux qu'on s'imagine.

Var. 1re. On n'est jamais si malheureux qu'on croit, ni si heureux qu'on avoit espéré (1665, n° 59).

Var. 2e. On n'est jamais si heureux, ni si malheureux que l'on pense (1666, n° 50).

50. Ceux qui croient avoir du mérite se font un honneur d'être malheureux, pour persuader aux autres et à eux-mêmes qu'ils sont dignes d'être en butte à la fortune.

Var. Ceux qui *se sentent* du mérite se piquent *toujours* d'être malheureux, pour persuader aux autres et à eux-mêmes *qu'ils sont au-dessus de leurs malheurs*, et qu'ils sont dignes d'être en butte à la fortune (1665, n° 57).

On trouve encore dans la même édition une pensée qui a beaucoup de rapport avec celle-ci.

On se console souvent d'être malheureux par un certain plaisir qu'on trouve à le paroître (1665, n° 60).

Ces deux maximes ont été parfaitement fondues dans notre maxime 50, qui est d'ailleurs bien plus précise, et dans laquelle on aura remarqué cette heureuse tournure : *Se font un honneur d'être malheureux.*

51. Rien ne doit tant diminuer la satisfaction que nous avons de nous-mêmes, que de voir que nous désapprouvons dans un temps ce que nous approuvions dans un autre.

Var. Rien ne doit tant diminuer la satisfaction que nous avons de nous-mêmes, que de voir que nous avons été contents *dans l'état et dans les sentiments* que nous désapprouvons à cette heure (1665, n° 58).

52. Quelque différence qui paroisse entre les fortunes, il y a néanmoins une certaine compensation de biens et de maux qui les rend égales.

Var. Quelque différence *qu'il y ait* entre les fortunes, il y a pourtant une certaine *proportion* de biens et de maux qui les rend égales (1665, n° 61).

On voit par la substitution du mot *paroisse* à l'expres-

sion *qu'il y ait*, et par celle de *compensation* à *proportion*, le soin que mettait l'auteur à rechercher la propriété de l'expression.

57. Quoique les hommes se flattent de leurs grandes actions, elles ne sont pas souvent les effets d'un grand dessein, mais des effets du hasard.

Var. Quoique la grandeur des ministres se flatte de celle de leurs actions, elles sont bien souvent les effets du hasard ou de quelque petit dessein (1665, n° 66).

59. Il n'y a point d'accidents si malheureux dont les habiles gens ne tirent quelque avantage, ni de si heureux que les imprudents ne puissent tourner à leur préjudice.

« Comme fit M. d'Ossat, lorsqu'il négocioit l'absolution du roi son maître (Henri IV) à Rome. Dieu me fit la grâce, dit-il dans une lettre qu'il lui écrivit, que je ne tardai guère à me résoudre. Et ce que la fortune me sembloit présenter de la main gauche, je le pris de la droite, en usant de cette traverse, en sorte que non seulement elle ne nuisit de rien à votre service, mais au contraire qu'elle y aïda et servit autant que si, de propos délibéré, elle y eût été dressée et destinée. »

(AMELOT DE LA HOUSSAYE.)

60. La fortune tourne tout à l'avantage de ceux qu'elle favorise.

Var. La fortune ne laisse rien perdre pour les hommes heureux (1665, n° 69).

62. La sincérité est une ouverture de cœur. On la trouve en fort peu de gens, et celle qu'on voit

d'ordinaire n'est qu'une fine dissimulation pour attirer la confiance des autres.

Je veux seulement faire remarquer ici l'heureuse définition de la sincérité, qui la caractérise d'une manière si pittoresque.

65. Il n'y a point d'éloges qu'on ne donne à la prudence ; cependant elle ne sauroit nous assurer du moindre événement.

L'expression si parfaite et si précise de cette pensée peut donner lieu à une curieuse étude de style. Elle ne s'étoit pas d'abord présentée si nettement à l'esprit de l'auteur, et il la soumit à divers essais successifs avant d'arriver à la dernière manière.

Dans la première édition (1665, nº 75), elle étoit ainsi exprimée :

On élève la prudence jusqu'au ciel, et il n'est sorte d'éloge qu'on ne lui donne ; elle est la règle de nos actions et de notre conduite ; elle est la maîtresse de la fortune ; elle fait le destin des empires ; sans elle on a tous les maux, avec elle on a tous les biens ; et, comme disoit autrefois un poète, quand nous avons la prudence, il ne nous manque aucune divinité (1), pour dire que nous trouvons dans la prudence tout le secours que nous demandons aux dieux. Cependant la prudence la plus consommée ne sauroit nous assurer du plus petit effet du monde ; parce que, travaillant sur une matière aussi changeante qu'est l'homme, elle ne peut exécuter sûrement aucun de ses projets. D'où il faut conclure que toutes les louanges dont nous

(1) Nullum Numen abest, si sit Prudentia...

(JUVÉNAL, sat. X.)

flattons notre prudence ne sont que des effets de notre amour-propre, qui s'applaudit en toutes choses et en toutes rencontres.

Le duc de La Rochefoucauld sentit bien que cette abondance de paroles ne pouvoit qu'affaiblir le sens de sa pensée et n'étoit guère d'accord avec sa manière habituelle de s'exprimer. Il remania donc cette maxime, qui se trouve sous une forme beaucoup plus abrégée dans les éditions suivantes :

Il n'y a point d'éloges qu'on ne donne à la prudence. Cependant, quelque grande qu'elle soit, elle ne sauroit nous assurer du moindre événement, parce qu'elle travaille sur l'homme, qui est le sujet du monde le plus changeant (1666, n° 66; 1671, 1675, n° 65).

Il y avoit déjà dans cette seconde manière un perfectionnement notable; mais l'auteur n'étoit pas encore satisfait, et il arriva enfin à l'élégante précision de la dernière forme.

70. Il n'y a point de déguisement qui puisse long-temps cacher l'amour où il est, ni le feindre où il n'est pas.

« Numquid potest homo abscondere ignem in sinu suo, ut vestimenta illius non ardeant? » (*Proverb.* 6.)

« L'homme peut-il cacher le feu dans son sein, sans que ses vêtements soient brûlés? »

72. Si l'on juge de l'amour par la plupart de ses effets, il ressemble plus à la haine qu'à l'amitié.

La réflexion de l'annotateur sur cette maxime me fournit l'occasion de rappeler ici une observation de La Bruyère, qui, sans exprimer tout à fait la même idée, présente cependant quelque analogie avec la pensée de La Rochefoucauld :

« L'on veut faire le bonheur, ou, si cela ne se peut ainsi, tout le malheur de ce qu'on aime. »

(LA BRUYÈRE : *Du Cœur*, édit. de M. Walckenaer, page 228.)

78. L'amour de la justice n'est, en la plupart des hommes, que la crainte de souffrir l'injustice.

Cette maxime si concise résulte de la fusion de deux autres, bien moins vivement énoncées dans la première édition :

Var. La justice n'est qu'une vive appréhension qu'on ne nous ôte ce qui nous appartient : de là vient cette considération et ce respect pour tous les intérêts du prochain, et cette scrupuleuse application à ne lui faire aucun préjudice. Cette crainte retient l'homme dans les bornes des biens que la naissance ou la fortune lui ont donnés ; et sans crainte, il feroit des courses continuelles sur les autres (1665, n° 88).

Var. 2e. On blâme l'injustice, non pas pour l'aversion que l'on a pour elle, mais pour le préjudice que l'on en reçoit (1665, n° 90).

Je n'ai pas besoin de faire remarquer avec détail la supériorité de la rédaction définitive sur les deux autres.

79. Le silence est le parti le plus sûr pour celui qui se défie de soi-même.

« Stultus quoque, si tacerit, sapiens reputabitur ; et si compresserit labia sua, intelligens. » (*Proverb.*, ch. XVII.)

« Le sot qui se tait passera pour sage, et s'il sait résister au besoin de parler, il sera presque considéré comme un homme de génie. »

Un de nos poètes a dit très agréablement :

Le silence est l'esprit des sots,
Et l'une des vertus du sage.

80. Ce qui nous rend si changeants dans nos amitiés, c'est qu'il est difficile de connoître les qualités de l'âme, et facile de connoître celles de l'esprit.

Manière détournée, et peut-être un peu subtile, de dire qu'on s'attache bien plus aux gens qui nous séduisent par l'agrément de leur esprit qu'à ceux qui seroient dignes par leurs vertus d'une affection plus profonde et plus durable; en d'autres termes, on ne prend pas le temps d'étudier ceux dont on fait ses amis.

Cette maxime étoit ainsi exprimée dans la première édition :

Ce qui rend nos inclinations si légères et si changeantes, c'est qu'il est aisé de connoître les qualités de l'esprit, et difficile de connoître celles de l'âme (1665, n° 93).

83. Ce que les hommes ont nommé amitié n'est qu'une société, qu'un ménagement réciproque d'intérêts, et qu'un échange de bon office; ce n'est enfin qu'un commerce où l'amour-propre se propose toujours quelque chose à gagner.

Var. L'amitié la plus intéressée n'est qu'un trafic, où notre amour-propre se propose toujours quelque chose à gagner (1665, n° 94).

Cette première rédaction touchoit à l'injustice et à la fausseté par son expression trop absolue; l'auteur l'a parfaitement senti, et il l'a rendue très plausible et bien plus vraie par sa nouvelle forme et par les préliminaires dont il fait précéder sa conclusion.

86. Notre défiance justifie la tromperie d'autrui.

« Multi fallere docuerunt dum timent falli, et alii jus peccandi suspicando fecerunt. » (SENEC. *Epist.* III.)

« Il y a des gens qui enseignent à tromper, par la crainte même qu'ils témoignent d'être dupes, et dont la défiance excessive semble en quelque sorte justifier ceux qui les trompent. »

L'annotateur contemporain et M. Aimé Martin ne paroissent pas avoir bien saisi le véritable sens de cette maxime, qui leur semble être la justification des gens de mauvaise foi et des fripons, tandis qu'elle signifie tout simplement qu'une extrême défiance est un défaut qui semble provoquer la tromperie. Un de nos poètes a dit dans le même sens :

Quiconque est soupçonneux invite à le trahir.

Au reste, il est juste d'ajouter que, dans cette maxime, l'auteur a sacrifié quelque peu la clarté à la concision.

90. Nous plaisons plus souvent dans le commerce de la vie par nos défauts que par nos bonnes qualités.

La même pensée se trouve comprise dans les Maximes 155, 251 et 273. Un des principaux artifices du système et de la manière de La Rochefoucauld est de revenir fréquemment sur la même pensée, dont il sait très habilement modifier l'expression.

92. Détromper un homme préoccupé de son mérite est lui rendre un aussi mauvais office que celui que l'on rendit à ce fou d'Athènes qui croyoit que tous les vaisseaux qui arrivoient dans le port étoient à lui.

Var. On a autant de sujet de se plaindre de ceux qui nous apprennent à nous connoître nous-mêmes, qu'en eut ce fou d'Athènes de se plaindre du médecin qui l'avoit guéri de l'opinion d'être riche (1665, n° 104).

97. On s'est trompé lorsqu'on a cru que l'es-

prit et le jugement étoient deux choses différentes : le jugement n'est que la grandeur de la lumière de l'esprit. Cette lumière pénètre le fond des choses; elle y remarque tout ce qu'il faut remarquer, et aperçoit celles qui semblent imperceptibles. Ainsi il faut demeurer d'accord que c'est l'étendue de la lumière de l'esprit qui produit tous les effets qu'on attribue au jugement.

Cette pensée étoit exprimée avec plus de détail dans la première édition :

Var. Le jugement n'est autre chose que la grandeur de la lumière de l'esprit ; son étendue est la mesure de sa lumière; sa profondeur est celle qui pénètre le fond des choses; son discernement les compare et les distingue; sa justesse ne voit que ce qu'il faut voir; sa droiture les prend toujours par le bon biais; sa délicatesse aperçoit celles qui paroissent imperceptibles, et le jugement décide ce que les choses sont. Si on l'examine bien, on trouvera que toutes ces qualités ne sont autre chose que la grandeur de l'esprit, lequel, voyant tout, rencontre dans la plénitude de ses lumières tous les avantages dont nous venons de parler (1665, n° 107).

Cette première rédaction est très confuse et certainement inférieure à la rédaction définitive; mais celle-ci même me semble un peu subtile, et par cela même moins claire qu'on ne voudroit. L'esprit qui voit beaucoup et très loin n'est pas tout à fait le même que celui qui ordonne, classe et règle tout ce qu'il a vu, et je ne vois aucun inconvénient à donner un nom différent à cette double application de la plus puissante de nos facultés.

99. La politesse de l'esprit consiste à penser des choses honnêtes et délicates.

Var. La politesse de l'esprit est un tour par lequel il pense toujours des choses honnêtes et délicates (1665, n° 93).

100. La galanterie de l'esprit est de dire des choses flatteuses d'une manière agréable.

Var. La galanterie de l'esprit est un tour de l'esprit par lequel il entre dans les choses les plus flatteuses, c'est-à-dire celles qui sont le plus capables de plaire aux autres (1665, n° 110).

J'ai rapproché à dessein ces deux maximes l'une de l'autre, parce qu'elles ont entre elles une grande relation et qu'elles s'appuient en quelque sorte réciproquement. Les locutions *politesse de l'esprit* et *galanterie de l'esprit* sont tout à fait hors d'usage aujourd'hui et étoient peut-être déjà *précieuses* ou prétentieuses du temps de La Rochefoucauld ; elles indiquent toutefois assez bien deux qualités qui peuvent contribuer à rendre la société très agréable.

101. Il arrive souvent que des choses se présentent plus achevées à notre esprit, qu'il ne les pourroit faire avec beaucoup d'art.

Cette réflexion, énoncée avec une élégante simplicité, étoit exprimée avec un peu plus de recherche, mais assez heureusement aussi, dans la première édition :

Il y a de jolies choses que l'esprit ne cherche point, et qu'il trouve tout achevées en lui-même ; il semble qu'elles y soient cachées comme l'or et les diamants dans le sein de la terre (1665, n° 111).

104. Les hommes et les affaires ont leur point de perspective : il y en a qu'il faut voir de près

pour en bien juger, et d'autres dont on ne juge jamais si bien que quand on en est éloigné.

Var. Toutes les grandes choses ont leur point de perspective, comme les statues; il y en a, etc. (1665, n° 114).

106. Pour bien savoir les choses, il en faut savoir le détail; et comme il est presque infini, nos connoissances sont toujours superficielles et imparfaites.

« Comme les grands n'entrent presque point dans les détails des petites choses, ils ne s'y connoissent point; et cela est cause de toutes les fautes qu'ils font dans l'administration des affaires publiques. A force d'entrer dans ce détail, feu M. Colbert étoit devenu le plus habile homme du royaume. » (AMELOT DE LA HOUSSAYE.)

109. La jeunesse change ses goûts par l'ardeur du sang, et la vieillesse conserve les siens par l'accoutumance.

« Le mot *accoutumance*, un peu suranné de nos jours, et qui mérite d'être regretté, me semble ici plus précis et d'une signification plus étendue que le mot *habitude*.

110. On ne donne rien si libéralement que ses conseils.

Var. Il n'y a point de plaisir qu'on fasse plus volontiers à un ami, que celui de lui donner conseil (1665, n° 117).

« Consilium ab omnibus datum est, periculum pauci sumpsere. »

« Tous s'empressoient d'apporter leurs conseils; mais y en eut bien peu qui osèrent s'exposer au danger. »

Cette phrase latine d'un inconnu, citée par Amelot de La Houssaye, complète en quelque sorte la maxime de La Rochefoucauld.

113. Il y a de bons mariages, il n'y en a point de délicieux.

Lady Wortley Montague, Anglaise et femme d'esprit, trouvoit cette proposition si mal sonnante, qu'elle écrivit, pour la combattre, une petite dissertation spéciale, qui se trouve insérée à la suite de plusieurs éditions de ses *Lettres*. Cette dissertation, sans être dépourvue d'intérêt et d'agrément, n'a pourtant rien de très remarquable, ni surtout de très concluant. L'ingénieux auteur n'a pas saisi parfaitement toute la portée de la maxime de La Rochefoucauld, qui veut dire, avec la subtilité qui lui est propre, « qu'il peut y avoir de bons mariages, mais qu'il n'y en a point qui, par la durée et la délicatesse persévérante de leurs douceurs et de leurs agréments, atteignent à la perfection idéale que lui donnent par avance les couples amoureux ». Au fond, cela doit être vrai; mais n'est-il pas injuste aussi d'exiger cette perfection idéale de l'humanité?

La Bruyère est peut-être allé encore plus loin que La Rochefoucauld, à cet égard, dans la réflexion suivante :

« Il y a peu de femmes si parfaites, qu'elles empêchent un mari de se repentir, du moins une fois le jour, d'avoir une femme, ou de trouver heureux celui qui n'en a point. » (*Des femmes*, édit. de M. Walckenaer, page 218.)

Ici La Bruyère est plus tranchant encore que l'auteur des *Maximes*, et bien moins impartial, en mettant en quelque sorte sur le compte de la femme seule les désagréments qui peuvent résulter du mariage.

Montaigne, plus juste parce qu'il est moins absolu, ne met pas à un si haut prix les conditions du bonheur conjugal.

« La touche d'un bon ménage, et sa vraye preuve, regarde le temps que la société dure, si elle a esté constamment douce, loyale et commode. »

Cela est bien mieux à la portée de tous; car cette définition simple ne suppose ni une perfection idéale, impossible à réaliser, ni l'absence complète de ces petits accidents de la vie domestique qui l'agitent quelquefois sans la troubler pourtant.

116. Rien n'est moins sincère que la manière de demander et de donner des conseils. Celui qui

en demande paroît avoir une déférence respectueuse pour les sentiments de son ami, bien qu'il ne pense qu'à lui faire approuver les siens et à le rendre garant de sa conduite; et celui qui conseille paie la confiance qu'on lui témoigne d'un zèle ardent et désintéressé, quoiqu'il ne cherche le plus souvent, dans les conseils qu'il donne, que son propre intérêt ou sa gloire.

La première rédaction de cette sentence étoit bien inférieure à celle-ci, qui est un modèle de justesse et de mesure dans l'expression, et qui donne ainsi un attrait de plus à la petite scène qui s'y trouve représentée. Voici le texte de la première édition :

Var. Rien n'est plus divertissant que de voir deux hommes assemblés, l'un pour demander conseil et l'autre pour le donner : l'un paroît avec une déférence respectueuse et dit qu'il vient recevoir des instructions pour sa conduite, et son dessein le plus souvent est de faire approuver ses sentiments, et de rendre celui qu'il vient consulter garant de l'affaire qu'il lui propose. Celui qui conseille paie d'abord la confiance de son ami des marques d'un zèle ardent et désintéressé; il cherche en même temps, dans ses propres intérêts, des règles de conseiller; de sorte que son conseil lui est bien plus propre qu'à celui qui le reçoit (1665, n° 118).

119. Nous sommes si accoutumés à nous déguiser aux autres, qu'enfin nous nous déguisons à nous-mêmes.

Var. La coutume que nous avons de nous déguiser aux autres, *pour acquérir leur estime,*

fait qu'enfin nous nous déguisons à nous-mêmes (1665, n° 123).

La phrase *pour acquérir leur estime*, était ici au moins inutile et rendoit le style languissant. Aussi, dans sa dernière rédaction, l'auteur l'a-t-il supprimée.

126. Les finesses et les trahisons ne viennent que du manque d'habileté.

Var. Si on étoit toujours assez habile, on ne feroit jamais de finesses, ni de trahisons (1665, n° 128).

127. Le vrai moyen d'être trompé, c'est de se croire plus fin que les autres.

Var. On est fort sujet à être trompé, quand on croit être plus fin que les autres (1665, n° 129).

131. Le moindre défaut des femmes qui se sont abandonnées à faire l'amour, c'est de faire l'amour.

L'annotateur applique un peu lestement à cette maxime le mot *galimatias;* il n'avoit pas compris sans doute le fond de la pensée de La Rochefoucauld, qui pourtant se trouve suffisamment indiqué par l'emploi de l'expression *abandonnée*, qui me paroît signifier expressément que l'habitude de la débauche est la source d'une foule de désordres qui détruisent chez la femme abandonnée toute espèce de pudeur et de moralité.

134. On n'est jamais si ridicule par les qualités que l'on a que par celles que l'on affecte d'avoir.

« La Rochefoucauld étoit l'homme le plus poli et le plus ami des bienséances. Il détestoit l'affectation, et ce genre

de travers lui a paru si ridicule qu'il l'a critiqué dans cinq maximes (133, 134, 372, 431, 457). Mais il trouvoit aussi tant de charme à la vertu opposée, que, pour l'exprimer, il a enrichi la langue d'une locution nouvelle. Dire d'une personne *qu'elle est vraie*, c'est faire entendre qu'elle est simple et naturelle. La Rochefoucauld trouva cette heureuse expression pour louer et peindre en même temps le caractère de Mme de La Fayette (1). » (AIMÉ MARTIN.)

137. On parle peu quand la vanité ne fait pas parler.

Var. Quand la vanité ne fait point parler, on n'a pas envie de dire grand' chose (1665, n° 139).

139. La Rochefoucauld, dans ses *Réflexions diverses*, qu'on trouvera plus loin, a donné d'excellents développements à cette maxime 139, qui déjà, par elle-même, est remplie de justesse.

On trouve aussi, dans une lettre manuscrite de La Rochefoucauld à madame de Sablé, quelques réflexions qui se rapportent assez bien à la maxime 139 :

« L'intérêt est l'âme de l'amour-propre, de sorte que, comme le corps privé de son âme est sans vue, sans ouïe, sans connoissance, sans sentiment et sans mouvement; de même l'amour-propre séparé, s'il le faut dire ainsi, de son intérêt, ne voit, n'entend, ne sent et ne se remue plus; de là vient qu'un même homme qui court la terre et les mers pour son intérêt devient soudainement paralytique pour l'intérêt des autres; de là vient le soudain assoupissement et cette mort que nous causons à tous ceux à qui nous contons nos affaires; de là vient leur prompte résurrection lorsque dans notre narration nous y mêlons quelque chose qui les regarde; de sorte que nous voyons, dans nos conversations et dans nos traités, que dans un même moment un homme perd connoissance et revient à soi, selon que son propre intérêt s'approche de lui ou qu'il s'en retire. (*Manuscr. de la Bibl. impér.*, p. 211.)

(1) *Mémoires de Ségrais*, p. 36.

141. Nous nous vantons souvent de ne nous point ennuyer, et nous sommes si glorieux que nous ne voulons pas nous trouver de mauvaise compagnie.

Var. On se vante souvent, mal à propos, de ne se point ennuyer, et l'homme est si glorieux qu'il ne veut pas se trouver de mauvaise compagnie (1665, n° 143).

La différence qui existe entre ces deux manières de rendre la même pensée semble légère au premier coup d'œil ; on reconnoît, après un peu de réflexion, que la dernière rédaction, celle de l'édition de 1678, a pour résultat d'adoucir ce que l'autre avoit de trop dogmatique : la substitution du mot *nous* à sa forme indéfinie semble associer l'auteur lui-même au travers qu'il signale, ce qui rend son observation moins offensante pour son lecteur.

Cette maxime est d'ailleurs une des plus fines observations de La Rochefoucauld, et des plus finement exprimées.

143. C'est plutôt par l'estime de nos propres sentiments que nous exagérons les bonnes qualités des autres que par l'estime de leur mérite, et nous voulons nous attirer des louanges lorsqu'il semble que nous leur en donnons.

Var. C'est plutôt par l'estime de nos sentiments que nous exagérons les bonnes qualités des autres, que par leur mérite, et nous nous louons en effet lorsqu'il semble que nous leur donnons des louanges (1665, n° 146).

Cette observation est un peu subtile et auroit pu, dans la dernière rédaction même, qui est bien meilleure de style que la première, être exprimée plus nettement. Il faut rapprocher de cette maxime 143 la conclusion de la maxime suivante (144), qui l'explique et la complète.

149. Le refus des louanges est un désir d'être loué deux fois.

Var. La modestie qui semble refuser les louanges n'est en effet qu'un désir d'en avoir de plus délicates (1665, n° 147).

On trouve, dans la 6e édition (1693), publiée après la mort de l'auteur, une maxime analogue à celles-ci :

On ne se blâme que pour être loué.

150. Le désir de mériter les louanges qu'on nous donne fortifie notre vertu, et celles qu'on donne à l'esprit, à la valeur et à la beauté, contribuent à les augmenter.

Var. L'approbation que l'on donne à l'esprit, à la beauté et à la valeur, les augmente, les perfectionne, et leur fait faire de plus grands effets qu'ils n'auroient été capables d'en faire d'eux-mêmes (1665, n° 156).

Cette première manière de l'auteur manquoit à la fois de précision et de vivacité ; la seconde ne laisse rien à désirer sous ce double rapport.

La maxime 155 de la première édition a été supprimée dans les éditions suivantes, comme implicitement comprise dans la 150e, et par conséquent superflue.

La louange qu'on nous donne sert au moins à nous fixer dans la pratique des vertus.

151. Il est plus difficile de s'empêcher d'être gouverné que de gouverner les autres.

« A se suisque orsus, primum domum suam coercuit, quod plerisque haud minus arduum est quam provinciam regere : nihil per libertos servosque publicæ rei. » (TACIT., *Agricola*.)

« Son premier soin fut de se gouverner lui-même et

de réprimer l'influence de son entourage, ce qui, pour le plus grand nombre, n'est pas moins difficile que le gouvernement des provinces : chez lui, les affranchis ou les esclaves n'avoient aucune action sur les affaires de l'Etat. »

155. Il y a des gens dégoûtants avec du mérite, et d'autres qui plaisent avec des défauts.

La Rochefoucauld a exprimé la même idée dans les maximes 90, 251, 273. Peut-être celle-ci laisse-t-elle quelque chose à désirer du côté de la clarté et de la précision. L'auteur est ordinairement plus heureux. La Rochefoucauld a voulu dire ici qu'il y a des gens qui gâtent par leur humeur ou leur caractère les bonnes qualités qu'ils possèdent, et qu'il y en a d'autres qui font oublier par leurs manières agréables les défauts qu'on peut trouver en eux. Voici quelle avait été la première forme de cette maxime :

Comme il y a de bonnes viandes qui affadissent le cœur, il y a un mérite fade, et des personnes qui dégoûtent avec des qualités bonnes et estimables (1665, n° 162).

L'annotateur, après avoir caractérisé cette maxime par le mot *vrai*, ajoute : « *Cela vient de je ne sais quoi.* » Cette expression *je ne sais quoi*, fort en usage au dix-septième siècle, et technique en quelque sorte, indique un genre de beauté, un agrément qui plaît et qui frappe sans que l'on puisse en rendre compte ni aux autres, ni à soi-même. C'est un sentiment instinctif, une impression spontanée, un peu vague, et qui s'effaceroit si l'on cherchoit à l'analyser. Cette locution n'est plus en usage de nos jours, et l'on se surprend à la regretter quelquefois.

Le père Bouhours, jésuite homme d'esprit, dans ses *Entretiens d'Ariste et d'Eugène*, a consacré tout un *Dialogue* (le 5e) au *je ne sais quoi*, sans chercher à le définir : « Il est bien plus aisé de le sentir que de le connoître, dit un de ses interlocuteurs ; ce ne seroit plus un je ne sais quoi, si l'on savoit ce que c'est : sa nature est d'être incompréhensible et inexplicable. »

Le dialogue entier mérite d'être lu : car, outre qu'on y peut puiser d'heureuses indications sur le sentiment littéraire qui dominoit au dix-septième siècle, on y trouvera des observations très ingénieuses, et des citations très agréables.

156. Il y a des gens dont tout le mérite consiste à dire et à faire des sottises utilement, et qui gâteroient tout s'ils changeoient de conduite.

« Tel étoit de nos jours le comte de Bautru. » (Amelot de la Houssaye.)

Je ne crois pas que La Rochefoucauld ait eu en vue quelque personnage particulier en écrivant cette maxime ; mais il est connu du moins que, de son temps, Bautru méritoit parfaitement, par ses étourderies et sa présomption quelquefois impertinente, qu'on lui en fît l'application.

159. Ce n'est pas assez d'avoir de grandes qualités, il en faut avoir l'économie.

Il faut entendre ici par ce mot *économie*, si parfaitement appliqué, l'art de mettre en œuvre et de diriger avec intelligence les bonnes qualités que l'on peut avoir. Le mot *économie* ne s'entend plus aujourd'hui dans cette acception.

160. Quelque éclatante que soit une action, elle ne doit pas passer pour grande lorsqu'elle n'est pas l'effet d'un grand dessein.

Var. Cette pensée était exprimée d'une manière bien moins précise et bien moins énergique dans la première édition :

On se mécompte toujours dans le jugement que l'on fait de nos actions, quand elles sont plus grandes que nos desseins (1665, n° 167).

A côté de la nouvelle rédaction, celle-ci paroît faible et commune.

La maxime 161 n'est en quelque sorte que le complément de la 160e.

L'annotateur fait ici allusion à un fait particulier qui s'applique à l'histoire de la vie militaire du maréchal de Noailles (Anne-Jules de Noailles, né en 1650, mort en 1708); mais je n'ai pu trouver dans les écrivains contemporains l'indication précise de la bataille dont le nom est resté en blanc.

163. Il y a une infinité de conduites qui paroissent ridicules, et dont les raisons cachées sont très sages et très solides.

Var. Il y a une infinité de conduites qui ont un *ridicule apparent*, et qui sont, dans *leurs raisons cachées*, très sages et très solides (1665, n° 170)

164. Il est plus facile de paroître digne des emplois qu'on n'a pas que de ceux que l'on exerce.

C'est dans ce sens que Tacite a dit de Galba : « Major privato visus, dum privatus fuit, et, omnium consensu, capax imperii, nisi imperasset. » — « Tant que Galba ne fut qu'un simple particulier, on le regarda comme de beaucoup supérieur à la condition d'homme privé ; aux yeux de tous il eût semblé digne de l'empire s'il n'eût été empereur. »

La Rochefoucauld, sans doute, n'a pas visé si haut, mais la vérité contenue dans cette maxime s'applique parfaitement à toutes les situations de la vie ordinaire.

Ségrais, dans ses *Mémoires-anecdotes* (t. 1er, p. 111), rappelle cette maxime ou du moins une autre forme de cette maxime, en l'appliquant à madame de Montausier :

« Madame de Montausier n'avoit point d'amitié, et elle n'a pas plutôt été à la cour qu'elle ne s'est plus souvenue de personne. C'est aussi à son occasion que M. de La Rochefoucauld fit cette maxime : « Il y a des gens qui paroissent mériter de certains emplois, dont ils font voir

» eux-mêmes qu'ils sont indignes d'abord qu'ils y sont » parvenus. »

Telle étoit peut-être la première rédaction de cette maxime lorsque La Rochefoucauld la communiqua à ses amis; mais, dès la première édition (1665) jusqu'à la dernière, elle est exprimée comme nous l'avons transcrite en tête de cette note.

167. L'avarice est plus opposée à l'économie que la libéralité.

Je ne puis laisser passer sans observation la note du contemporain sur cette maxime, qu'il déclare *fausse*, faute d'avoir bien compris le véritable sens du mot *économie*. La Rochefoucauld veut faire entendre, si je ne me trompe, « que l'avarice, consistant dans un amour excessif et désordonné de l'argent, ne sauroit mériter le nom d'*économie*, tandis qu'une administration bien entendue de sa fortune permet d'être libéral sans nuire à ses intérêts. » Un homme économe sait presque toujours être libéral dans l'occasion, parce qu'il a su se préparer les moyens de satisfaire sa générosité.

169. Pendant que la paresse et la timidité nous retiennent dans notre devoir, notre vertu en a souvent tout l'honneur.

Var. Pendant que la paresse et la timidité ont seules le mérite de nous tenir dans le devoir, notre vertu en a tout l'honneur (1665, n° 177).

Il n'y a entre ces deux rédactions de la même pensée que de faibles nuances de différence, mais ce sont les nuances mêmes qui font un des principaux charmes du style comme de la peinture.

170. Il est difficile de juger si un procédé net, sincère et honnête, est un effet de probité ou d'habileté.

Var. Il n'y a personne qui sache si un procédé

net, sincère et honnête, est plutôt un effet de probité que d'habileté (1665, n° 178).

173. Il y a diverses sortes de curiosités : l'une d'intérêt, qui nous porte à désirer d'apprendre ce qui nous peut être utile ; et l'autre d'orgueil, qui vient du désir de savoir ce que les autres ignorent.

La première manière de l'auteur manquoit sans doute d'élégance dans sa forme et de précision dans les termes, mais elle avoit peut-être plus d'étendue que celle-ci.

Var. La curiosité n'est pas, comme l'on croit, un simple amour de la nouveauté ; il y en a une d'intérêt, qui fait que nous voulons savoir les choses pour nous en prévaloir ; il y en a une autre d'orgueil, qui nous donne envie d'être au dessus de ceux qui ignorent les choses, et de n'être pas au dessous de ceux qui les savent (1665, n° 182).

182. Il faut demeurer d'accord, à l'honneur de la vertu, que les plus grands malheurs des hommes sont ceux où ils tombent par les crimes.

« Cette maxime a été faite pour le chevalier de Rohan. » (Vigneul-Marville, *Mélanges d'histoire et de littérature*, édition de Paris, 1725, t. 1er, p. 325.)

On sait que le chevalier de Rohan (Louis, prince de Rohan, né vers 1635), après une vie très agitée et très désordonnée, périt sur l'échafaud, le 27 novembre 1674, pour avoir pris part à une conspiration contre l'état.

Il est possible que cette maxime puisse s'appliquer parfaitement au chevalier de Rohan, et que les contemporains aient songé à faire cette application, mais je doute qu'en cette circonstance La Rochefoucauld ait eu en vue un fait particulier ; il n'eût pas été embarrassé de trouver dans l'histoire de nombreux exemples pour justifier sa maxime.

Le même Vigneul-Marville (qui n'est autre qu'un chartreux homme d'esprit, dom Bonaventure d'Argonne) dit (page 324), « qu'il a un exemplaire des *Maximes* avec une clef de la plupart de ceux dont l'auteur a voulu parler. »

Cette clef est perdue, à ce qu'il semble; elle pouvoit n'être pas dépourvue d'intérêt pour les curieux, mais elle avoit sans doute, comme toutes les clefs de ce genre, l'inconvénient de prêter à l'auteur des intentions qu'il n'avoit jamais eues.

184. Nous avouons nos défauts, pour réparer par notre sincérité le tort qu'ils nous font dans l'esprit des autres.

Var. Nous avouons nos défauts, afin qu'en donnant bonne opinion de la justice de notre esprit, nous réparions le tort qu'ils nous ont fait dans l'esprit des autres (1665, n° 193).

Cette autre maxime de la 1re édition se rapporte également à la maxime 184 :

Nous n'avouons jamais nos défauts que par vanité (1665, n° 200).

185. Il y a des héros en mal comme en bien.

La remarque de l'annotateur contemporain sur cette pensée est parfaitement juste. Le mot *héros* ne s'entend jamais en mauvaise part, et il ne sauroit éveiller en nous d'autre idée que celle de la force appuyée sur la justice. Il me paroît que La Rochefoucauld a voulu dire simplement que le crime donne la célébrité comme la vertu, et qu'il y a des hommes qui se montrent supérieurs à tous les autres en perversité, comme il y en a qui dominent leurs semblables par l'exercice des plus hautes vertus; mais le désir qu'il a eu de resserrer sa pensée dans de trop étroites limites l'a conduit à en rendre l'expression incomplète, et peu exacte par conséquent. L'amour de la brièveté l'a conduit trop loin.

186. On ne méprise pas tous ceux qui ont des

vices, mais on méprise tous ceux qui n'ont aucune vertu.

La première rédaction étoit beaucoup moins vive :

On peut haïr et mépriser les vices, sans haïr ni mépriser les vicieux, mais on a toujours du mépris pour ceux qui manquent de vertus (1665, n° 195).

190. Il n'appartient qu'aux grands hommes d'avoir de grands défauts.

L'annotateur condamne cette maxime, qu'il déclare *fausse en général*. Il n'a pas compris que La Rochefoucauld vouloit dire que chez un grand homme les défauts qu'il peut avoir sont presque effacés, et souvent plus que compensés par ses grandes qualités. Cela est peut-être un peu trop subtil, mais cela n'est pas faux absolument.

196. Nous oublions aisément nos fautes, lorsqu'elles ne sont sues que de nous.

Var. Quand il n'y a que nous qui sayons nos crimes, ils sont bientôt oubliés (1665, n° 207).

198. Nous élevons la gloire des uns pour abaisser celle des autres; et quelquefois on loueroit moins M. le Prince et M. de Turenne, si on ne les vouloit point blâmer tous les deux.

Dans la première édition, cette réflexion et la 145e n'en faisoient qu'une seule. Dès la seconde édition (1666), La Rochefoucauld les sépara et les plaça dans l'ordre où elles se trouvent aujourd'hui.

Je crois devoir rappeler ici cette 145e maxime; elle servira à faire mieux entendre la 198e, qui pourroit, sans cela, ne pas sembler très claire.

Nous choisissons souvent des louanges empoisonnées, qui font voir par contrecoup en ceux que

nous louons des défauts que nous n'osons découvrir d'une autre sorte.

Une pensée de Tacite, citée par Amelot de la Houssaye, donne parfaitement, à mon gré, le sens de cette 198e maxime :

« Populus neminem sine æmulo sinit. » (TACITI *Annales*, XIV.)

« Il n'y a point de grand homme à qui le public ne donne un rival. »

200. La vertu n'iroit pas si loin, si la vanité ne lui tenoit compagnie.

« Tolle ambitionem et fastuosos spiritus, nullos habebis nec Platones, nec Catones, nec Scœvolas, nec Scipiones, nec Fabricios. » (SENECA.)

« Supprimez l'ambition et l'orgueil, vous n'aurez plus ni Platons, ni Catons, ni Scévolas, ni Scipions, ni Fabricius. »

202. Les faux honnêtes gens sont ceux qui déguisent leurs défauts aux autres et à eux-mêmes; les vrais honnêtes gens sont ceux qui les connoissent parfaitement et les confessent.

203. Le vrai honnête homme est celui qui ne se pique de rien.

J'ai rapproché avec intention ces deux réflexions l'une de l'autre pour en prendre l'occasion d'une observation sur le mot honnête homme. Aujourd'hui nous entendons par cette expression l'homme dont les principes et les actions sont en parfait accord avec les lois de la probité; au XVIIe siècle, et du temps de La Rochefoucauld, on entendoit surtout par là l'homme distingué par excellence, l'homme de bonne compagnie, celui que l'on désignoit encore par le galant homme, l'homme d'honneur. Cette signification est très sensible dans la seconde des maximes citées. En disant que « le vrai honnête homme ne se pique de rien », La Rochefoucauld veut faire entendre

que l'homme bien élevé, l'homme de bonne compagnie, a trop de sens pour lui et trop de respect pour les convenances pour afficher des prétentions quelconques qui ne manqueroient pas de blesser la vanité d'autrui.

204. La sévérité des femmes est un ajustement et un fard qu'elles ajoutent à leur beauté.

Dans la première édition (1665, n° 216), l'auteur avoit ajouté : « C'est un attrait fin et délicat, et une douceur déguisée », ce qui rendait l'expression plus languissante, sans rien ajouter à la pensée.

211. Il y a des gens qui ressemblent aux vaudevilles, qu'on ne chante qu'un certain temps.

La première expression de cette pensée étoit moins précise, et par conséquent moins heureuse :

Il y a des gens qui ressemblent aux vaudevilles, que tout le monde chante un certain temps, *quelque fades et dégoûtants qu'ils soient* (1665, n° 223).

La maxime 291 a le même fond et le même sens que celle-ci ; c'est une très heureuse variante de la même idée :

Le mérite des hommes a sa saison aussi bien que les fruits.

212. La plupart des gens ne jugent des hommes que par la vogue qu'ils ont, ou par leur fortune.

Dans la première édition, cette maxime étoit énoncée avec moins d'élégance et de précision :

La plupart des gens ne voient dans les hommes que la vogue qu'ils ont, ou bien le mérite de leur fortune.

215. Cette observation, très fine et très remarquable, est plus développée que ne le sont ordinairement les maximes de l'auteur. C'est qu'il lui falloit ici un champ un peu plus étendu pour expliquer clairement toute sa pensée. — Je ferai remarquer seulement ici la perfection générale du style, qui résulte à la fois de l'heureuse distribution des idées et du choix des expressions propres à les rendre. Quelques tournures sont tout à fait neuves et me semblent dignes d'être signalées particulièrement, telles que celles-ci : *satisfaire à l'honneur du monde*, *braves à coup d'épée*, *assurés au coup de mousquet*, etc. Je ferai remarquer aussi le mot *convenir*, employé, selon une forme déjà ancienne du temps de La Rochefoucauld, pour *s'accorder*.

219. La plupart des hommes s'exposent assez dans la guerre pour sauver leur honneur; mais peu se veulent toujours exposer autant qu'il est nécessaire pour faire réussir le dessein pour lequel ils s'exposent.

Le passage suivant d'une lettre écrite par La Rochefoucauld à M. Esprit peut servir de développement et de commentaire à cette maxime :

Il est assez ordinaire de hasarder sa vie pour empêcher d'être déshonoré ; mais quand cela est fait, on en est assez content pour ne se mettre pas d'ordinaire fort en peine du succès de l'entreprise que l'on veut faire réussir ; et il est certain que ceux qui s'exposent et font autant qu'il est nécessaire pour prendre une place que l'on attaque, ou pour conquérir une province, ont plus de mérite, sont meilleurs officiers, et ont de plus grandes et plus utiles vues que ceux qui s'exposent seulement pour mettre leur honneur à couvert. Il est fort commun de trouver des gens de la dernière es-

pèce, et fort rare d'en trouver de l'autre (*Ms. de la Bibl. imp.*, f° 173).

220. La vanité, la honte, et surtout le tempérament, font souvent la valeur des hommes et la vertu des femmes.

Var. Dans la première édition, l'auteur n'avoit pas étendu cette observation à la vertu des femmes.

225. Ce qui fait le mécompte dans la reconnoissance qu'on attend des grâces que l'on a faites, c'est que l'orgueil de celui qui donne et l'orgueil de celui qui reçoit ne peuvent convenir du bienfait.

Le mot *convenir* signifie ici s'entendre sur la valeur du bienfait, l'apprécier de la même manière. Celui qui donne s'exagère la valeur du service qu'il rend; celui qui reçoit rabaisse cette même valeur, comme pour diminuer ses obligations.

229. Le bien que nous avons reçu de quelqu'un veut que nous respections le mal qu'il nous fait.

Cette maxime étoit énoncée d'une manière moins précise dans les premières éditions, et ce n'est que dans la dernière (1678) qu'elle a reçu sa forme définitive.

Var. Le bien qu'on nous a fait veut que nous respections le mal qu'on nous fait après (1665, n° 243).

Var. Le bien que nous avons reçu veut que nous respections le mal qu'on nous fait (1666, 1671, 1675, n° 229).

231. C'est une grande folie de vouloir être sage tout seul.

Un écrivain espagnol, probablement Antonio Perez, cité par Amelot de la Houssaye, dit très heureusement :

« Antes loco con todos que cuerdo a solos. Si todos lo son, con ninguno perderas ; y si es solo, tu cordura serà tenida por locura. »

« Sois plutôt fou avec tous que sage tout seul ; si tous sont fous, tu n'y perdras rien ; mais si tu restes sage tout seul, ta sagesse passera pour folie. »

233. Dans cette suite d'observations qui ne sauroient être considérées comme des maximes, mais bien comme un caractère, et mieux encore comme un tableau achevé, je ne ferai remarquer que quelques détails de style, qui ne sauroient passer inaperçus, tels que ces expressions : *Nous nous pleurons nous-mêmes, les morts ont l'honneur des larmes, aspirer à la gloire d'une belle et immortelle douleur, opiniâtrer leurs pleurs, prendre un personnage lugubre*, tournures neuves et créées qui dénotent un grand et habile écrivain.

235. Nous nous consolons aisément des disgrâces de nos amis lorsqu'elles servent à signaler notre tendresse pour eux.

Var. Nous ne sommes pas difficiles à consoler des disgrâces de nos amis lorsqu'elles servent à signaler la tendresse que nous avons pour eux (1665, n° 259).

Dans cette même édition de 1665, La Rochefoucauld avoit donné, sous le n° 99, une autre maxime qui n'étoit pas sans rapport avec celle-ci :

Dans l'adversité de nos meilleurs amis, nous trouvons toujours quelque chose qui ne nous déplaît pas.

Il sentit bientôt sans doute qu'une pareille assertion avoit quelque chose de trop absolu et de trop dur, ne

fût-ce même que par le vague et l'obscurité de sa rédaction. Il la retrancha donc dans toutes les éditions suivantes, et se contenta de celle que nous venons de rappeler, et qui, tout en restant une vive épigramme, adoucit considérablement ce que l'autre maxime avoit de trop acerbe.

236. Il semble que l'amour-propre soit la dupe de la bonté, et qu'il s'oublie lui-même lorsque nous travaillons pour l'avantage des autres. Cependant c'est prendre le chemin le plus assuré pour arriver à ses fins ; c'est prêter à usure sous prétexte de donner ; c'est enfin s'acquérir tout le monde par un moyen subtil et délicat.

Le premier énoncé de cette observation est, comme on va le voir, beaucoup moins précis et plus vague que la rédaction définitive ; le style indécis et languissant n'arrive que très péniblement à une conclusion qui n'a rien de bien déterminé.

Var. Qui considérera tous les effets de la bonté qui nous fait sortir hors de nous-mêmes, et qui nous immole continuellement à l'avantage de tout le monde, sera tenté de croire que, lorsqu'elle agit, l'amour-propre s'oublie et s'abandonne lui-même, ou se laisse dépouiller et appauvrir sans s'en apercevoir. De sorte qu'il semble que l'amour-propre soit la dupe de la bonté ; cependant c'est le plus utile des moyens dont l'amour-propre se sert pour arriver à ses fins ; c'est un chemin dérobé par où il revient à lui-même plus riche et plus abondant ; c'est un désintéressement qu'il met à une furieuse usure ; c'est enfin un ressort délicat avec lequel il réunit, il dispose et il tourne les hommes en sa faveur (1665, n° 250).

La maxime suivante de la première édition, et que l'au-

teur a supprimée ensuite, avoit beaucoup de rapport avec celle-ci :

Il est bien malaisé de distinguer la bonté générale et répandue sur tout le monde de la grande habileté (1665, n° 252).

237. Nul ne mérite d'être loué de sa bonté s'il n'a pas la force d'être méchant. Toute autre bonté n'est le plus souvent qu'une paresse ou une impuissance de la volonté.

Saint Bernard, cité par Amelot de La Houssaye, exprime la même pensée d'une manière encore plus énergique et lui donne ainsi une portée plus étendue :

« Non irasci ubi irascendum sit, nolle emendare peccatum est. »

« Ne pas se fâcher quand il faut se fâcher, c'est refuser de corriger le mal et l'encourager. »

Quelques éditeurs de La Rochefoucauld pensent que cette maxime est une allusion satirique au caractère de la reine Anne d'Autriche. Je crains bien qu'on n'ait prêté à l'auteur plus d'intentions particulières qu'il n'en avoit.

Une maxime qui fait partie de la première édition et qui a disparu des suivantes a beaucoup d'analogie avec celle-ci :

Pour pouvoir être toujours bon, il faut que les autres croient qu'ils ne peuvent jamais nous être impunément méchants (1665, n° 254).

239. Rien ne flatte plus notre orgueil que la confiance des grands, parce que nous la regardons comme un effet de notre mérite, sans considérer qu'elle ne vient le plus souvent que de vanité ou d'impuissance de garder le secret.

En comparant l'expression définitive de cette observation si juste et si fine avec la première manière dont elle étoit énoncée, on reconnoîtra sans peine avec quel

soin La Rochefoucauld savoit améliorer et perfectionner son style, en le réduisant à de justes et élégantes proportions :

Var. Rien ne nous plaît tant que la confiance des grands et des personnes considérables par leurs emplois, par leur esprit ou par leur mérite; elle nous fait sentir un plaisir exquis et élève merveilleusement notre orgueil, parce que nous la regardons comme un effet de notre fidélité. Cependant nous serions remplis de confusion si nous considérions l'imperfection et la bassesse de sa naissance, car elle vient de la vanité, de l'envie de parler, et de l'impuissance de retenir le secret; de sorte qu'on peut dire que la confiance est comme un relâchement de l'âme causé par le nombre et par le poids des choses dont elle est pleine (1665, n° 255).

240. Voir sur l'expression *je ne sais quoi*, employée par l'annotateur, la note sur la maxime 155, page 162.

241. La coquetterie est le fond de l'humeur des femmes, mais toutes ne la mettent pas en pratique, parce que la coquetterie de quelques unes est retenue par la crainte ou par la raison.

Var. La coquetterie est le fond *et* l'humeur de *toutes* les femmes, mais toutes ne la mettent pas en pratique, parce que la coquetterie de quelques unes est retenue par *leur tempérament* et par *leur* raison (1665, n° 263).

242. On incommode souvent les autres quand on croit ne les pouvoir jamais incommoder.

La remarque de l'annotateur contemporain sur cette

maxime demande quelque explication : « Vrai et colifichet, dit-il; — se rapporte de loin à un autre colifichet de la 352e ». Il entend ici par colifichet une pensée plus brillante que solide, un jeu d'esprit plutôt qu'une réflexion bien utile et bien profonde, et il faut convenir qu'en cela il n'a pas tout à fait tort.

La maxime suivante de la première édition, et supprimée depuis, disoit à peu près la même chose, et auroit, si je ne me trompe, mérité d'être conservée de préférence :

La confiance de plaire est souvent un moyen de déplaire infailliblement (1665, n° 256).

245. C'est une grande habileté que de savoir cacher son habileté.

Var. Le plus grand art d'un habile homme est celui de savoir cacher son habileté (1665, n° 267).

« *Artem celare, ars summa* », savoir cacher l'art est l'art suprême, a dit un ancien avec autant de concision que de justesse.

246. Ce qui paroît générosité n'est souvent qu'une ambition déguisée qui méprise de petits intérêts pour aller à de plus grands.

Var. La générosité est un industrieux emploi du désintéressement pour aller plus tôt à un plus grand intérêt (1665, n° 268).

247. La fidélité qui paroît en la plupart des hommes n'est qu'une invention de l'amour-propre pour attirer la confiance : c'est un moyen de nous élever au dessus des autres et de nous rendre dépositaires des choses les plus importantes.

La première rédaction de cette observation étoit beaucoup plus vague et se perdoit dans une foule de détails oiseux qui rendoient la pensée incertaine, et le style non moins indécis que la pensée:

Var. La fidélité est une invention rare de l'amour-propre, par laquelle l'homme, s'érigeant en dépositaire des choses précieuses, se rend lui-même infiniment précieux. De tous les trafics de l'amour-propre, c'est celui qui fait le moins d'avances et de plus grands progrès; c'est un raffinement de sa politique avec lequel il engage les hommes par leurs biens, par leur honneur, par leur liberté et par leur vie, qu'ils sont forcés de confier en quelques occasions, à élever l'homme fidèle au dessus de tout le monde (1665, n° 269).

Une comparaison attentive de ces deux manières d'exprimer la même idée démontre, d'une manière évidente, le soin que mettoit La Rochefoucauld à polir et à perfectionner son style, de manière à rendre dans les termes les plus précis et les mieux ordonnés la pensée qu'il vouloit émettre.

248. La magnanimité méprise tout pour avoir tout.

« Faux; la magnanimité n'a point de vue et de dessein », dit l'annotateur. Cette observation seroit exacte si La Rochefoucauld eût parlé de la véritable magnanimité; mais il est évident qu'il n'a voulu parler ici que de la magnanimité apparente.

Dans l'édition de 1665, cette maxime étoit suivie immédiatement de celle-ci :

La magnanimité est un noble effort de l'orgueil par lequel il rend l'homme maître de lui-même pour le rendre maître de toutes choses (1665, n° 271.)

C'étoit une répétition affoiblie de la maxime 248; aussi fut-elle supprimée dans les éditions suivantes.

249. Il n'y a pas moins d'éloquence dans le ton de la voix, dans les yeux et dans l'air de la personne, que dans le choix des paroles.

Var. 1re. Il n'y a pas moins d'éloquence dans le ton de la voix que dans le choix des paroles. (1665, n° 272).

Var. 2e. Il y a une éloquence dans les yeux et dans l'air de la personne qui ne persuade pas moins que celle de la parole (1665, n° 274).

252. Il est aussi ordinaire de voir changer les goûts qu'il est extraordinaire de voir changer les inclinations.

« Le goût change, mais l'inclination ne change pas. »

(*Lettres de La Rochef. à Mme de Sablé, Man. de la Bibl. impér.*, fol. 223.)

253. L'intérêt met en œuvre toutes sortes de vertus et de vices.

Var. L'intérêt *donne* toutes sortes de vertus et de vices (1665, n° 276).

254. L'humilité n'est souvent qu'une feinte soumission dont on se sert pour soumettre les autres. C'est un artifice de l'orgueil qui s'abaisse pour s'élever; et, bien qu'il se transforme en mille manières, il n'est jamais mieux déguisé et plus capable de tromper que lorsqu'il se cache sous la figure de l'humilité.

La première forme de cette observation étoit beaucoup plus développée et a été considérablement réduite par l'auteur :

Var. L'humilité n'est souvent qu'une feinte

soumission que nous employons pour soumettre *effectivement* tout le monde; c'est un *mouvement* de l'orgueil par lequel il s'abaisse *devant les hommes* pour s'élever *sur eux;* c'est un déguisement, et son premier stratagème. Mais, quoique les changements soient presque infinis, et qu'il soit admirable sous toutes sortes de figures, il faut avouer néanmoins qu'il n'est jamais si rare ni si extraordinaire que lorsqu'il se cache sous la forme et sous l'habit de l'humilité : car alors on le voit les yeux baissés, dans une contenance modeste et reposée; toutes ses paroles sont douces et respectueuses, pleines d'estime pour les autres et de dédain pour lui-même. Si on l'en veut croire, il est indigne de tous les honneurs, il n'est capable d'aucun emploi, il ne reçoit les charges où on l'élève que comme un effet de la bonté des hommes et de la faveur aveugle de la fortune. C'est l'orgueil qui joue tous les personnages que l'on prend pour l'humilité (1665, n° 277).

La Rochefoucauld a eu sans doute d'excellentes raisons pour ramener sa première rédaction à des limites plus étroites, et lui donner ainsi plus de précision et de vivacité; mais on peut regretter aussi qu'il ait cru devoir sacrifier, pour arriver à cette précision qu'il recherchoit avec tant de soin, cette rapide et charmante esquisse de l'hypocrisie, qui rappelle quelques uns des traits de l'admirable tableau que Molière a tracé dans *Tartufe*.

Je rappellerai, à l'occasion de cette maxime, un passage de S. François de Sales qui s'y rapporte merveilleusement :

« Nous disons maintes fois que nous ne sommes rien, que nous sommes la misère même et l'ordure du monde; mais nous serions bien marris qu'on nous prît au mot et que l'on nous publiât tels que nous nous disons. Au contraire, nous faisons semblant de fuir et de nous cacher,

afin qu'on coure après nous et qu'on nous cherche; nous faisons contenance de vouloir être les derniers et assis au bout de la table, mais c'est afin de passer plus avantageusement au haut bout. La vraie humilité ne fait pas semblant de l'être et ne dit guère de paroles d'humilité: car elle ne désire pas seulement de cacher les autres vertus, mais principalement elle souhaite de se cacher soi-même. » (*Introd. à la vie dévote*, liv. 3e, chap. 5.)

255. Tous les sentiments ont chacun un ton de voix, des gestes et des mines qui leur sont propres; et ce rapport, bon ou mauvais, agréable ou désagréable, est ce qui fait que les personnes plaisent ou déplaisent.

Var. Tous les sentiments ont chacun un ton de voix, un geste et des mines qui leur sont propres; ce rapport, bon ou mauvais, *fait les bons ou les mauvais comédiens*, et c'est ce qui fait aussi que les personnes plaisent ou déplaisent (1665, n° 278).

256. Dans toutes les professions, chacun affecte une mine et un extérieur pour paroître ce qu'il veut qu'on le croie; ainsi on peut dire que le monde n'est composé que de mines.

Var. Dans toutes les professions et dans tous les arts, chacun se fait une mine et un extérieur qu'il met en la place *de la chose dont il veut avoir le mérite;* de sorte que tout ce monde n'est composé que de mines, *et c'est inutilement que nous travaillons à y trouver rien de réel* (1665, n° 279).

257. La gravité est un mystère du corps inventé pour cacher les défauts de l'esprit.

« Les sentiments ont toujours été partagés sur cette maxime. Le duc de La Rochefoucauld voulut avoir l'avis de deux personnes qui faisoient alors beaucoup de bruit dans Paris, quoique de caractères bien différents, du docteur Arnauld et de Ninon de Lenclos. Arnauld prit le parti de la maxime; Ninon de Lenclos la condamna, et le public applaudit à son jugement. Malgré cela, le duc de La Rochefoucauld a conservé la maxime et n'y a rien changé. Il faut convenir qu'elle est vraie, et qu'il faut même un peu de mystère dans les pensées délicates... Cette maxime est très ingénieuse et très belle. » (L'abbé BROTIER.)

Je ne sais sur quelle autorité l'abbé Brotier cite cette curieuse anecdote. Malgré la réputation d'esprit et de finesse dont jouissoit Ninon, je pense, avec le docteur Arnauld, que, dans le point de vue de La Rochefoucauld, la gravité qu'affectent certaines gens n'est qu'un moyen de masquer l'infériorité de leur esprit.

Amelot de La Houssaye cite, à l'occasion de cette maxime, la pensée très ingénieuse d'un auteur espagnol, qui s'y rapporte parfaitement :

« Ay sugetos de sola fachada, como casas por acabar porque faltó el caudal; ¡tienen la entrada de palacio, y de choça la habitacion. »

« Il y a des gens qui n'ont que la façade, comme ces édifices qu'on laisse inachevés faute d'argent; l'extérieur est le portique d'un palais, l'intérieur n'est qu'une chaumière. »

259. Le plaisir de l'amour est d'aimer, et l'on est plus heureux par la passion qu'on a que par celle que l'on donne.

On peut rapprocher de cette maxime très vraie, et qui semble, au moins sur certains points, contredire le système général de l'auteur, une réflexion contenue dans une lettre manuscrite de La Rochefoucauld à Mme de Sablé :

« Le pouvoir que des personnes que nous aimons ont sur nous est presque toujours plus grand que celui que nous avons nous-mêmes. »

(*Man. de la Bibl. impér.*, fol. 211.)

260. La civilité est un désir d'en recevoir et d'être estimé poli.

Amelot de La Houssaye rappelle le nom du P. de La Chaise à l'occasion de cette maxime.

263. Ce qu'on nomme libéralité n'est le plus souvent que la vanité de donner, que nous aimons mieux que ce que nous donnons.

La première manière avoit une expression bien plus tranchante et par conséquent moins heureuse. Le vrai talent sait adoucir, par la forme, une opinion très absolue.

Var. Il n'y a point de libéralité, ce n'est que la vanité de donner, que nous aimons mieux que ce que nous donnons (1665, n° 286).

268. Nous récusons des juges pour les plus petits intérêts, et nous voulons bien que notre réputation et notre gloire dépendent des jugements des hommes, qui nous sont tous contraires, ou par leur jalousie, ou par leur préoccupation, ou par leur peu de lumières ; et ce n'est que pour les faire prononcer en notre faveur que nous exposons en tant de manières notre repos et notre vie.

Var. Nous récusons tous les jours des juges pour les plus petits intérêts, et nous faisons dépendre notre gloire et notre réputation, qui sont les plus grands biens du monde, du jugement des hommes, qui nous sont tous contraires, ou par leur jalousie, ou *par leur malignité*, ou par leur préoccupation, ou par leur *sottise ;* et c'est pour *obtenir d'eux un arrêt* en notre faveur que nous exposons notre repos et notre vie en cent manié-

res, et *que nous la condamnons à une infinité de soins, de peines et de travaux* (1665, n° 292).

Les diverses modifications faites par l'auteur à l'énoncé de cette observation n'ont fait qu'en rendre l'expression plus vive et plus nette.

271. La jeunesse est une ivresse continuelle; c'est la fièvre de la raison.

Var. La jeunesse est une ivresse continuelle; c'est la fièvre de la *santé*, c'est la *folie* de la raison (1665, n° 295).

276. L'absence diminue les médiocres passions et augmente les grandes, comme le vent éteint les bougies et allume le feu.

« Ce sont les grands feux qui s'enflamment au vent; mais les petits s'éteignent, si on ne les porte à couvert. »

(S. FRANÇOIS DE SALES, *Introduction à la vie dévote*, 3e partie, chap. 33).

277. Les femmes croient souvent aimer encore qu'elles n'aiment pas. L'occupation d'une intrigue, l'émotion d'esprit que donne la galanterie, la pente naturelle au plaisir d'être aimées, et la peine de refuser, leur persuadent qu'elles ont de la passion lorsqu'elles n'ont que de la coquetterie.

Je veux seulement faire remarquer, dans cette observation si fine et si vraie, la brillante précision du style et l'habile choix des expressions, parmi lesquelles on distinguera surtout cette forme si heureuse et si neuve : *la pente naturelle au plaisir d'être aimé.*

L'annotateur contemporain ne paroît pas avoir saisi la finesse ironique de cette réflexion.

288. Il y a des affaires et des maladies que les

remèdes aigrissent en certains temps, et la grande habileté consiste à savoir connoître quand il est dangereux d'en user.

Var. Il est des affaires et des maladies que les remèdes aigrissent, et on peut dire que la grande habileté consiste à savoir connoître quand il est dangereux d'en faire (1665, n° 316).

289. La simplicité affectée est une imposture délicate.

« Domitianus, simplicitatis ac modestiæ imagine, studium litterarum et amorem carminum simulabat, quo velaret animum et fratris æmulationi subduceretur. » (TACIT. *Annales*, IV.)

« Domitien, sous un masque de simplicité et de modestie, se faisoit croire dévoué tout entier au culte des lettres et de la poésie, pour mieux voiler ses desseins et échapper à la jalousie de son frère. »

293. La modération ne peut avoir le mérite de combattre l'ambition et de la soumettre : elles ne se trouvent jamais ensemble. La modération est la langueur et la paresse de l'âme, comme l'ambition en est l'activité et l'ardeur.

La première forme de cette réflexion étoit beaucoup moins précise et le style beaucoup moins net et moins vif :

Var. La modération, dans la plupart des hommes, n'a garde de combattre et de soumettre l'ambition, puisqu'elles ne peuvent se trouver ensemble, la modération n'étant d'ordinaire qu'une paresse, une langueur, et un manque de courage ; de manière qu'on peut justement dire à leur égard que la modération est une bassesse

de l'âme, comme l'ambition en est l'élévation (1665, n° 17).

L'observation de l'annotateur contemporain sur cette pensée me paroît juste et très digne d'être prise en considération.

295. Il s'en faut bien que nous ne connoissions toutes nos volontés.

Var. Comment peut-on répondre de ce qu'on voudra à l'avenir, puisqu'on ne sait pas précisément ce que l'on veut dans le temps présent (1665, n° 74)?

Du temps de La Rochefoucauld, on employoit la particule négative (ne) pour compléter le sens de la locution *il s'en faut bien*. Aujourd'hui cette négative n'est plus employée.

297. Les humeurs du corps ont un cours ordinaire et réglé, qui meut et tourne insensiblement notre volonté. Elles roulent ensemble, et exercent successivement un empire secret en nous, de sorte qu'elles ont une part considérable à toutes nos actions sans que nous le puissions connoître.

Cette réflexion de La Rochefoucauld est une des plus justes et des mieux exprimées de son livre; elle a de plus le mérite d'être moins absolue et bien plus mesurée que quelques autres de ses maximes qui se rapportent à l'influence des organes sur l'état de notre âme et de notre esprit. La première manière de l'auteur était moins heureuse et plus languissante.

Var. Nous ne nous apercevons que des emportements et des mouvements extraordinaires de nos humeurs et de notre tempérament, comme de la violence de la colère; mais personne quasi ne

s'aperçoit que les humeurs ont un cours ordinaire et réglé, qui meut et tourne *imperceptiblement* notre volonté *à des actions différentes;* elles roulent ensemble, s'il faut ainsi dire, et exercent successivement un empire secret en nous-mêmes, de sorte qu'elles ont une part considérable en toutes nos actions sans que nous le puissions reconnoître (1665, n° 48).

299. Presque tout le monde prend plaisir à s'acquitter des petites obligations; beaucoup de gens ont de la reconnoissance pour les médiocres; mais il n'y a quasi personne qui n'ait de l'ingratitude pour les grandes.

« Si à la maxime 299e l'on joint les quatre que nous avons vues, 223-226 et la 438e, on a tout ce qu'on peut dire de plus spirituel sur la reconnoissance. Le duc de La Rochefoucauld a cependant encore fait dans ses *Mémoires* une réflexion bien judicieuse qu'il ne faut pas oublier : « Depuis que nous avons des obligations extraordinaires à » des personnes, il semble que nous redoutions leur pré» sence, comme si elle nous invitoit sans cesse à la re» connoissance, et blâmoit notre ingratitude dans le moin» dre retardement. » (L'abbé BROTIER.)

Ne seroit-il pas possible aussi que l'embarras qu'éprouvent certaines personnes en présence de ceux auxquels elles ont de grandes obligations vînt de ce que la vue de leur bienfaiteur leur rappelle, trop vivement pour leur amour-propre, la position trop inférieure qu'elles avoient auprès de lui lorsqu'elles ont dû recourir à sa bienveillance ou à sa protection?

301. Assez de gens méprisent le bien, mais peu savent le donner.

« La libéralité consiste moins à donner beaucoup qu'à donner à propos. » (LA BRUYÈRE, *Du Cœur*, édit. Walckenaer, p. 229.)

303. Quelque bien qu'on nous dise de nous, on ne nous apprend rien de nouveau.

Autre forme des maximes 2 et 4, qui disent la même chose d'une manière plus fine, et peut-être aussi plus heureuse.

307. Il est aussi honnête d'être glorieux avec soi-même qu'il est ridicule de l'être avec les autres.

Maxime très heureuse et très agréablement exprimée. La Rochefoucauld veut dire qu'il faut avoir un grand respect de soi-même et de sa propre dignité pour ne rien faire qui en soit indigne, mais aussi qu'il seroit ridicule de faire sentir aux autres la supériorité que l'on peut ou que l'on croit avoir sur eux. Le mot *glorieux* est entendu ici dans un double sens très admissible et fait un excellent effet.

310. Il arrive quelquefois des accidents dans la vie dont il faut être un peu fou pour se bien tirer.

« La maxime 310 est d'usage en plus d'une occasion. Le maréchal de Bellegarde disoit : A la guerre, il ne faut » pas être trop sage. » (L'abbé BROTIER.)

319. On ne sauroit conserver long-temps les sentiments qu'on doit avoir pour ses amis et pour ses bienfaiteurs, si on se laisse la liberté de parler souvent de leurs défauts.

Malgré la remarque de l'annotateur contemporain, la maxime de La Rochefoucauld me semble parfaitement juste et incontestable. On peut bien reconnoître à part soi les défauts d'un ami; mais on n'aime plus guère un homme dont on fait connoître aux autres les imperfections ou les travers.

326. Le ridicule déshonore plus que le déshonneur.

Dans cette maxime, outre le défaut qu'elle a d'être à peu près un jeu de mots, La Rochefoucauld me paroît avoir sacrifié la justesse de l'expression, dans laquelle il est ordinairement si heureux, au désir d'être concis. Il a voulu dire sans doute, mais il ne dit pas d'une manière assez nette, que, dans le monde, on attache souvent plus d'importance aux convenances de la société qu'à la moralité des actions en elles-mêmes. C'est déjà une exagération dont la formule trop absolue a fait une pensée presque fausse.

342. L'accent du pays où l'on est né demeure dans l'esprit et dans le cœur comme dans le langage.

On lit ce qui suit dans les *Mélanges d'histoire et de littérature* de Vigneul-Marville (dom Bonaventure d'Argonne, chartreux), t. 1er, p. 324 :

« J'ai un exemplaire de ces *Maximes*, avec une clef de la plupart de ceux dont l'auteur a voulu parler. Par exemple, on a marqué M. le duc d'Epernon à côté de la 342e, *L'accent du pays*, etc. Ceux qui savent ce qui se passa entre le cardinal de Richelieu et ce duc, touchant son accent gascon, n'auront pas de peine à reconnoître celui-ci dans cette maxime. »

M. Aimé Martin, de son côté, croit voir dans cette maxime une allusion satirique au cardinal Mazarin, et je crois sa conjecture plus plausible que la précédente. Il est probable, en effet, que La Rochefoucauld, lorsqu'il avoit un trait malicieux à lancer, songeoit bien plus à Mazarin qu'à d'Epernon.

Il faut se défier en général de toutes ces interprétations de maximes générales, et quoique la clef dont parle Vigneul-Marville eût pu être curieuse, j'avoue que, dans l'intérêt de la vérité et de la justice, elle me paroît médiocrement regrettable.

Var. Dans une première rédaction de cette maxime,

insérée dans la 6e édition (posthume), elle commençoit ainsi :

L'accent et le *caractère* du pays, etc.

Une grande dame du siècle de Louis XIV, aussi remarquable par son esprit que par le rang qu'elle occupoit, et que l'on croit être madame de Rohan, abbesse de Malnoue, dit, dans une lettre adressée à La Rochefoucauld lui-même, « qu'elle ne connoît point les accents qui demeurent dans le cœur et dans l'esprit. » Si La Rochefoucauld a répondu à cette critique, il a dû faire comprendre sans peine à madame de Rohan qu'il a voulu dire d'une manière détournée, et, par cela même, plus ingénieuse, que « les premières inclinations et les premières habitudes qui résultent pour nous des influences du pays où nous sommes nés et des circonstances qui ont entouré notre éducation, demeurent dans notre cœur et dans notre esprit, comme nous conservons l'accent de la première langue que nous avons parlée. » Tel est, en effet, le sens de cette maxime très juste, dont l'expression concise fait si bien ressortir toute la finesse.

344. La plupart des hommes ont, comme les plantes, des propriétés cachées que le hasard fait découvrir.

Cette pensée si juste étoit exprimée d'une manière bien moins précise et élégante dans la première édition :

Var. Chaque talent dans les hommes, de même que chaque arbre, a ses propriétés et les effets qui lui sont particuliers (1665, n° 138).

La maxime suivante (345) n'est autre chose qu'une autre forme et un développement de celle-ci.

346. Il ne peut y avoir de règle dans l'esprit ni dans le cœur des femmes, si le tempérament n'en est d'accord.

L'auteur des notes contemporaines a raison de dire que « cette proposition est presque hérétique »; elle est au

moins exprimée d'une manière trop tranchante et trop absolue, et suppose, sans doute à tort, que chez les femmes la raison et la volonté n'ont jamais assez de force pour triompher de leurs dispositions physiques ou dominer sur les affections du cœur.

On lira avec plaisir, au sujet de cette maxime, les observations adressées à M. de La Rochefoucauld, dans la lettre d'une dame à l'auteur lui-même, insérée à la fin de ce volume, dans l'Appendice.

351. On a bien de la peine à rompre quand on ne s'aime plus.

« L'on est encore long-temps à se voir par habitude, et à se dire de bouche que l'on s'aime, après que les manières disent qu'on ne s'aime plus. » (La Bruyère, *Du cœur*, éd. Walckenaer, p. 227.)

« Le commencement et le déclin de l'amour se font sentir par l'embarras où l'on est de se trouver seuls. » (Le même, *Ibid.*)

352. On s'ennuie presque toujours avec les gens avec lesquels il n'est pas permis de s'ennuyer.

« La maxime 352 paroît singulière; et les exemples en sont cependant sans nombre. L'abbé Martinet, qu'a vu Amelot de la Houssaye, jouoit souvent à la paume avec Louis XIV, et ce prince aimoit encore son talent pour la poésie et pour la conversation. Martinet ne goûte que la liberté et les plaisirs bourgeois. Il s'ennuie avec son roi, peut-être le plus aimable des rois lorsqu'il étoit jeune. Il fuit la cour, et va languir et mourir dans l'indigence. — Pageois, excellent joueur de billard, est du jeu de Louis XIV. Il faut à Pageois de la grosse joie. Son roi l'ennuie; il le quitte pour vivre en liberté au cabaret. Peu de gens savent, comme le jeune Chamillart, élève de Pageois au billard, plaire, se soutenir à la cour, et devenir secrétaire d'état. » (L'abbé Brotier.)

On trouve dans un petit supplément de cinquante maximes, annexé à la 6e édition (1693), publié douze ans

après la mort de La Rochefoucauld, la même réflexion ainsi exprimée :

«On s'ennuie presque toujours avec ceux qu'on ennuie...»

C'est un point de vue un peu différent, mais au moins aussi exact que l'autre.

354. Il y a certains défauts qui, bien mis en œuvre, brillent plus que la vertu même.

Var. Il y a de certains défauts qui, étant bien mis dans un certain jour, plaisent plus que la perfection même (6e édition [posthume], supplément, n° 35).

358. L'humilité est la véritable preuve des vertus chrétiennes ; sans elle nous conservons tous nos défauts, et ils sont seulement couverts par l'orgueil, qui les cache aux autres et souvent à nous-mêmes.

L'abbé Brotier loue avec raison cette parfaite définition de la véritable humilité. Dans un choix de cinquante maximes, attribuées à La Rochefoucauld, et publiées seulement dans la 6e édition, qui parut en 1693, douze ans après la mort de l'auteur, je trouve cette autre maxime, qui me paroît venir ici fort à propos :

Force gens veulent être dévots, mais personne ne veut être humble.

C'est la première de ce petit supplément dont j'ai parlé ailleurs

362. La plupart des femmes ne pleurent pas tant la mort de leurs amants pour les avoir aimés, que pour paroître plus dignes d'être aimées.

Dans la 6e édition (1693), publiée après la mort de La Rochefoucauld, on trouve, dans un petit supplément (n° 22), cette maxime ainsi exprimée :

La plupart des femmes ne pleurent pas tant la

perte d'un amant *pour montrer qu'elles ont aimé* que pour paroître dignes d'être aimées.

Il est évident que l'auteur avoit rejeté cette première manière comme beaucoup moins précise et bien moins expressive que celle qu'il a donnée lui-même dans son édition de 1678.

364. On sait assez qu'il ne faut guère parler de sa femme, mais on ne sait pas assez qu'on devroit encore moins parler de soi.

Var. On sait assez qu'on ne doit guère parler de sa femme, mais on ne sait pas assez qu'on ne doit guère parler de soi (6e éd. [posthume], supplément, n° 29).

365. Il y a de bonnes qualités qui dégénèrent en défauts quand elles sont naturelles, et d'autres qui ne sont jamais parfaites quand elles sont acquises. Il faut, par exemple, que la raison nous fasse ménagers de notre bien et de notre confiance; et il faut au contraire que la nature nous donne la bonté et la valeur.

Vigneul-Marville (éd. de 1725, tom. I, p. 323) déclare qu'il ne comprend pas bien cette maxime, principalement dans l'application que l'auteur fait de l'opinion qu'il exprime dans la première partie. Je crois aussi qu'en cette occasion La Rochefoucauld a été moins clair et moins précis qu'il ne l'est d'ordinaire, et je pense qu'il faut interpréter aussi sa pensée.

Ainsi, selon lui, le penchant naturel que nous aurions à donner facilement notre bien et notre confiance pourroit dégénérer en prodigalité et en imprudence, s'il n'étoit réglé par la raison et la réflexion; et, d'un autre côté, si la nature n'avoit placé en nous la disposition à la bonté et l'instinct de la valeur, la raison et la réflexion ne nous donneroient qu'une bonté et une valeur impar-

faites, parce que l'une et l'autre ne seroient que le résultat d'un calcul.

Cette explication semblera peut-être un peu subtile, mais elle me semble exacte et vraie.

367. Il y a peu d'honnêtes femmes qui ne soient lasses de leur métier.

La réflexion de l'annotateur sur cette maxime est très juste et fort sensée ; M. Aimé-Martin montre ici, comme à son ordinaire, une grande indignation. Il est vrai, au reste, que cette maxime est à la fois trop dure et trop durement exprimée. Le mot *métier* est employé ici avec intention et d'une manière un peu ironique. Il n'avoit pourtant pas du temps de La Rochefoucauld tout à fait la signification d'infériorité que nous lui donnons aujourd'hui.

Je trouve dans le petit supplément que j'ai déjà cité (n° 23) cette même maxime légèrement modifiée :

Il y a *bien* d'honnêtes femmes *qui sont* lasses de leur métier.

Cette correction ôte peut-être à l'expression un peu de sa vivacité, mais elle rend la pensée moins injuste, parce qu'elle est moins absolue.

378. On donne des conseils, mais on n'inspire point de conduite.

Dans le supplément annexé à la 6e édition (posthume ; 1693) on trouve, sous le n° 42, la même maxime ainsi exprimée :

On donne des conseils, mais on ne donne point la sagesse d'en profiter.

La dernière manière, consacrée par l'auteur lui-même, est sans doute plus concise, mais je crois que la première manière avoit le mérite de donner plus de clarté à la pensée.

381. La violence qu'on se fait pour demeurer

fidèle à ce qu'on aime ne vaut guère mieux qu'une infidélité.

Var. Dans la 6e édition (posthume), supplément, n° 25, on lit ainsi cette maxime :

La violence que l'on se fait pour être fidèle ne vaut guère mieux, etc.

389. Ce qui nous rend la vanité des autres insupportable, c'est qu'elle blesse la nôtre.

Autre forme de la maxime 34 :

Si nous n'avions pas d'orgueil, nous ne nous plaindrions pas de celui des autres.

93. L'air bourgeois se perd quelquefois à l'armée, mais il ne se perd jamais à la cour.

L'annotateur prétend que cette observation regarde M. Colbert. Vigneul-Marville (tom. 1, 325) l'applique « à M. Le Tellier, qui, après avoir vécu cinquante ans à la cour, en est sorti avec le même air qu'il y étoit entré, soit par habitude, ou par modestie, ou enfin par politique. »

Ils se trompent peut être tous les deux, et l'allusion n'étoit probablement que dans l'esprit de ceux qui la cherchoient.

L'*air bourgeois* s'entend ici d'une simplicité un peu trop naïve de manières, d'une certaine familiarité dans les rapports avec les autres hommes, qui semblent choquantes aux gens de cour, habitués, soit par leur obséquiosité envers le maître, soit par leur défiance les uns des autres, à affecter une allure libre et dégagée qui dissimulât mieux que le naturel ordinaire leur ambition, leurs jalousies ou leurs espérances. On conçoit au reste que cet *air bourgeois* s'effaçât mieux à l'armée qu'à la cour: là où les dangers sont communs, les hommes sont bien plus disposés à se rapprocher et à se regarder comme des égaux, ce qui ne peut arriver au milieu des intrigues d'un palais, où chacun prend à tâche de rabaisser et de

tenir dans un certain éloignement ceux qu'il peut à chaque instant redouter comme des rivaux auprès du prince.

397. Nous n'avons pas le courage de dire en général que nous n'avons point de défauts, et que nos ennemis n'ont point de bonnes qualités; mais en détail nous ne sommes pas trop éloignés de le croire.

On peut rapprocher de cette maxime la réflexion suivante, qui dit au fond la même chose, d'une manière un peu moins détournée, et qui se trouve dans une lettre manuscrite de La Rochefoucauld à madame de Sablé :

Ce qui fait croire si facilement que les autres ont des défauts, c'est la facilité que l'on a de croire ce que l'on souhaite. (Bibl. impér., f° 223.)

408. Le plus dangereux ridicule des vieilles personnes qui ont été aimables, c'est d'oublier qu'elles ne le sont plus.

Cette maxime exige quelque explication, à cause de l'emploi du mot *aimable*, qui doit s'entendre d'une manière toute particulière. Il signifie certainement ici une femme qui, dans sa jeunesse, a été fort courtisée, très fêtée, et qui se complaisait dans sa coquetterie, pour ne rien dire de plus. Il est donc vrai que ces sortes de *vieilles personnes* sont fort ridicules quand elles conservent quelque prétention à des succès qui ne peuvent plus être qu'un souvenir pour leurs anciens adorateurs et qu'un regret pour elles. Il reste toutefois aux femmes, dans leur vieillesse, plus d'une ressource pour se faire *aimer ;* mais les plus heureuses et les plus habiles sont certainement celles qui songent le moins à un passé qu'elles ne peuvent faire revivre.

Je rapprocherai de cette maxime un passage de La Bruyère qui joint au mérite d'en présenter une très juste application celui d'offrir un caractère très habilement tracé :

« Une femme coquette ne se rend point sur la passion de plaire, et sur l'opinion qu'elle a de sa beauté ; elle regarde le temps et les années comme quelque chose seulement qui ride et enlaidit les autres femmes ; elle oublie du moins que l'âge est écrit sur le visage. La même parure qui a autrefois embelli sa jeunesse défigure enfin sa personne, éclaire les défauts de sa vieillesse. La mignardise et l'affectation l'accompagnent dans la douleur et dans la fièvre : elle meurt parée en rubans de couleur. » (*Caract. de La Bruyère*, éd. de M. Walckenaer, 1845, in-8, page 197, chap. *Des Femmes*).

410. Le plus grand effort de l'amitié n'est pas de montrer nos défauts à un ami, c'est de lui faire voir les siens.

C'est un grand *effort*, en effet, car c'est un grand danger. L'amour-propre est si susceptible qu'il s'irrite de la moindre observation, et que l'on court risque de se brouiller avec les gens qu'on essaie de corriger par des conseils toujours mal reçus.

Amelot de La Houssaye rappelle à cette occasion un ancien proverbe espagnol :

« No ay mejor espejo que el amigo viejo. »

« Il n'y a pas de meilleur miroir qu'un vieil ami. »

413. On ne plaît pas long-temps quand on n'a qu'une sorte d'esprit.

« C'est à l'occasion de Despréaux et de Racine que M. de La Rochefoucauld a établi la maxime par laquelle il dit que « c'est une grande pauvreté de n'avoir qu'une » sorte d'esprit ». Tout leur entretien ne roule que sur la poésie ; ôtez-les de là, ils ne savent plus rien. » (Œuvres div. de Ségrais, Amst., 1723, tom. 1, p. 96.)

Je ne saurois dire si M. de La Rochefoucauld songeoit réellement à Despréaux et à Racine lorsqu'il a écrit cette maxime, et je ne serois pas très étonné que ce fût Ségrais qui en eût fait lui-même l'application. Il est évident, par plusieurs passages du livre même auquel j'emprunte cette anecdote, que Ségrais n'aimoit ni Racine ni Despréaux.

437. On ne doit pas juger du mérite d'un homme par ses grandes qualités, mais par l'usage qu'il en sait faire.

L'annotateur n'a pas saisi toute la portée de cette maxime, très juste et très belle. De grandes qualités inactives ou mal appliquées cessent presque d'être de grandes qualités. Le diamant ne jouit de tout son éclat, et de sa valeur par conséquent, que lorsqu'il a été poli et mis en œuvre.

439. Nous ne désirerions guère de choses avec ardeur si nous connoissions parfaitement ce que nous désirons.

Je trouve dans le petit supplément joint à l'édition posthume de 1693 la pensée suivante, qui se rapporte indirectement à la maxime 439 :

Avant que de désirer fortement une chose, il faut examiner quel est le bonheur de celui qui la possède.

Les deux maximes disent au fond la même chose, et peuvent donner lieu à la même observation. Si l'on avoit assez de raison et de sang froid pour examiner et la valeur réelle des choses et la portion de bonheur qu'elles nous promettent, on seroit à la fois au dessus de tous les désirs et de toutes les passions. Ce qui fait justement l'ardeur de nos désirs ou de nos espérances, c'est la passion pour l'idéal et l'inconnu, qui nous emporte sans nous laisser le temps de nous reconnoître et de réfléchir.

447. La bienséance est la moindre de toutes les lois et la plus suivie.

L'explication de l'annotateur est ingénieuse, quoique un peu subtile peut-être. La Rochefoucauld n'auroit-il pas plutôt voulu tout simplement faire entendre par cette maxime que les hommes, en général, attachent un très grand prix à tout ce qui paroît à l'extérieur, tandis qu'ils

se montrent beaucoup moins empressés à pratiquer des vertus modestes, qui ne peuvent être connues que d'eux seuls.

451. Il n'y a point de sots si incommodes que ceux qui ont de l'esprit.

Boileau a dit, dans un sens à peu près analogue :

« Un sot savant est sot plus qu'un sot ignorant. »

461. La vieillesse est un tyran qui défend sur peine de la vie tous les plaisirs de la jeunesse.

« Cette maxime est fort ingénieuse. Heureux celui qui peut dire avec madame de Coulanges : « Je préfère la » vieillesse aux belles années, par la grande tranquillité » dont elle me laisse jouir. » Elle explique elle-même ce qui lui procuroit cette tranquillité : « Ma vie est très éloi- » gnée de celle du monde; je ne m'y trouve plus du tout » propre; les nouveautés qu'il présente ne sont plus à » mon usage, et mon antiquité n'est plus au sien; ainsi, » grâces à Dieu, nous nous passons à merveille l'un de » l'autre. » Pour M. de Coulanges, il n'éprouva pas la tyrannie de la vieillesse. Jusque dans l'âge le plus avancé il jouit de sa belle humeur et de tous ses agréments. » (L'abbé Brotier.)

Le simple mot ajouté à cette maxime par l'annotateur en limite le sens d'une manière assez heureuse, sans en altérer l'exactitude.

463. Il y a souvent plus d'orgueil que de bonté à plaindre les malheurs de nos ennemis : c'est pour leur faire sentir que nous sommes au dessus d'eux, que nous leur donnons des marques de compassion.

Malgré la différence de forme et d'application, cette maxime est presque la même que la réflexion 235 : car elles expriment toutes deux la même idée, savoir, que l'amour-propre et le désir de nous faire estimer ne sont que

trop souvent les mobiles de nos actions, même les plus honnêtes.

494. Ce qui fait voir que les hommes connoissent mieux leurs fautes qu'on ne pense, c'est qu'ils n'ont jamais tort quand on les entend parler de leur conduite : le même amour-propre qui les aveugle d'ordinaire les éclaire alors, et leur donne des vues si justes, qu'il leur fait supprimer ou déguiser les moindres choses qui peuvent être condamnées.

On peut rapprocher la réflexion suivante de cette maxime, si juste et si fine :

Dieu a permis, pour punir l'homme du péché originel, qu'il se fît un bien de son amour-propre, pour être tourmenté dans toutes les actions de sa vie. (Bibl. impér., man., f. 310.)

L'allusion faite ici au *péché originel* jette un jour inattendu sur le système de La Rochefoucauld, dont toutes les maximes semblent en général s'appliquer à l'homme déchu, dont la volonté n'a pas su encore triompher des imperfections de sa nature.

495. Il faut que les jeunes gens qui entrent dans le monde soient honteux ou étourdis : un air capable et composé se tourne d'ordinaire en impertinence.

Le mot *honteux* doit s'entendre ici dans le sens de *timide*, selon la signification qu'il avoit du temps de La Rochefoucauld. Je n'ai pas besoin d'ajouter, je crois, que le mot *impertinence* emporte avec lui l'idée de cette sotte présomption qui porte une infinité de gens à trancher sur tout, à décider de tout, et surtout à parler de ce qu'ils savent le moins.

Cette maxime est, au reste, une des plus fines et des plus

justes observations de La Rochefoucauld : on peut toujours espérer quelque chose d'un jeune homme timide et réservé, on sait que les étourderies ne sauroient tirer à conséquence et que le temps en doit faire justice; mais tout le monde est disposé à se défier d'un pédant et d'un Caton de vingt ans.

497. Il ne sert de rien d'être jeune sans être belle, ni d'être belle sans être jeune.

La remarque de l'annotateur est assez fine, mais il me paroît avoir pris trop au sérieux cette maxime, qui au fond est un peu ironique, et dans laquelle La Rochefoucauld a peut-être cédé uniquement au plaisir de faire une antithèse qui lui sembloit piquante, comme cela lui arrive quelquefois.

504. L'annotateur contemporain ne fait aucune observation sur cette pensée, beaucoup plus développée que toutes les autres maximes exprimées dans l'ouvrage. L'abbé Brotier, après quelques réflexions très courtes et assez peu profondes, se contente de donner quelques détails sur les derniers moments du duc de La Rochefoucauld. M. Aimé-Martin, au contraire, résume dans ses remarques critiques sur cette petite dissertation tous ses griefs contre l'illustre écrivain, auquel il reproche de mettre le sceau à tous ses blasphèmes par une conclusion digne d'un payen, d'un homme qui n'a pas su trouver une seule fois l'occasion de placer le nom de Dieu dans son livre.

Je croirois faire injure au lecteur, si je sacrifiois son temps et le mien à réfuter les étranges assertions de M. Aimé-Martin. Je me contenterai donc de faire observer que cette longue réflexion sur la mort, écrite avec soin et renfermant quelques aperçus très fins et très justes, me semble toutefois un peu longue pour le livre dont elle fait partie. La Rochefoucauld tenoit sans doute fortement à ce morceau, à cause du travail qu'il lui avoit coûté; autrement il eût peut-être essayé de le réduire à des proportions plus en rapport avec les maximes ordinaires. Déjà il avoit sacrifié la longue dissertation sur l'amour-propre qui ouvroit la première édition des *Maximes*. Il

ne s'est pas probablement senti le même courage pour sacrifier celle-ci ; peut-être aussi regardoit-il comme très difficile, comme impossible même, de présenter isolément des pensées qui se lioient si exactement entre elles et qui devoient concourir toutes, dans la même proportion, à une conclusion unique et précise.

RÉFLEXIONS DIVERSES

DU

DUC DE LA ROCHEFOUCAULD.

RÉFLEXIONS DIVERSES

DU DUC

DE LA ROCHEFOUCAULD (1).

I.

DE LA CONFIANCE.

Bien que la sincérité et la confiance aient du rapport, elles sont néanmoins différentes en plusieurs choses.

La sincérité est une ouverture de cœur qui nous montre tels que nous sommes (2); c'est un amour de la vérité, une répugnance à se déguiser, un désir de se dédommager

(1) Ces réflexions diverses ont paru imprimées pour la première fois dans un *Recueil* (anonyme, attribué à l'abbé Granet et au P. Desmolets) *de pièces d'histoire et de littérature*, Paris, Chaubert, 1731, 4 vol. in-12; tome 1er, p. 32.— L'abbé Brotier est le premier qui les ait publiées à la suite des *Maximes*, et plusieurs autres éditeurs ont suivi son exemple.

J'indique en note les maximes que peuvent rappeler certains passages de ces *réflexions*.

(2) Maxime 62.

de ses défauts, et de les diminuer même par le mérite de les avouer.

La confiance ne nous laisse pas tant de liberté : ses règles sont plus étroites ; elle demande plus de prudence et de retenue, et nous ne sommes pas toujours libres d'en disposer. Il ne s'agit pas de nous uniquement, et nos intérêts sont mêlés d'ordinaire avec les intérêts des autres. Elle a besoin d'une grande justesse pour ne pas livrer nos amis en nous livrant nous-mêmes, et pour ne pas faire des présents de leur bien, dans la vue d'augmenter le prix de ce que nous donnons.

La confiance plaît toujours à celui qui la reçoit : c'est un tribut que nous payons à son mérite ; c'est un dépôt que l'on commet à sa foi ; ce sont des gages qui lui donnent un droit sur nous et une sorte de dépendance où nous nous assujettissons volontairement.

Je ne prétends pas détruire par ce que je dis la confiance, si nécessaire entre les hommes, puisqu'elle est le lien de la société et de l'amitié. Je prétends seulement y mettre des bornes, et la rendre honnête et fidèle. Je veux qu'elle soit toujours prudente, et qu'elle n'ait ni faiblesse ni intérêt. Je sais bien qu'il est malaisé de donner de justes limites à la manière de recevoir toute sorte de confiance de nos amis, et de leur faire part de la nôtre.

On se confie le plus souvent par vanité (1), par envie de parler, par le désir de s'attirer la con-

(1) Maxime 475.

fiance des autres, et pour faire un échange de secrets.

Il y a des personnes qui peuvent avoir raison de se fier en nous, vers qui nous n'aurions pas raison d'avoir la même conduite; et on s'acquitte avec ceux-ci en leur gardant le secret et en les payant de légères confidences.

Il y en a d'autres dont la fidélité nous est connue qui ne ménagent rien avec nous, et à qui on peut se confier par choix et par estime. On doit ne leur rien cacher de ce qui ne regarde que nous; se montrer à eux toujours vrais dans nos bonnes qualités et dans nos défauts mêmes, sans exagérer les unes, et sans diminuer les autres; se faire une loi de ne leur faire jamais des demi-confidences: elles embarrassent toujours ceux qui les font, et ne contentent jamais ceux qui les reçoivent. On leur donne des lumières confuses de ce qu'on veut cacher; on augmente leur curiosité; on les met en droit de vouloir en savoir davantage, et ils se croient en liberté de disposer de ce qu'ils ont pénétré. Il est plus sûr et plus honnête de ne leur rien dire, que de se taire quand on a commencé à parler. Il y a d'autres règles à suivre pour les choses qui nous ont été confiées; plus elles sont importantes, et plus la prudence et la fidélité y sont nécessaires.

Tout le monde convient que le secret doit être inviolable, mais on ne convient pas toujours de la nature et de l'importance du secret. Nous ne consultons le plus souvent que nous-mêmes sur ce que nous devons dire et sur ce que nous devons taire. Il y a peu de secrets de tous les temps,

et le scrupule de les révéler ne dure pas toujours.

On a des liaisons étroites avec des amis dont on connoît la fidélité ; ils nous ont toujours parlé sans réserve, et nous avons toujours gardé les mêmes mesures avec eux. Ils savent nos habitudes et nos commerces, et ils nous voient de trop près pour ne pas s'apercevoir du moindre changement. Ils peuvent savoir par ailleurs ce que nous nous sommes engagés de ne dire jamais à personne. Il n'a pas été en notre pouvoir de les faire entrer dans ce qu'on nous a confié, ils ont peut-être même quelque intérêt de le savoir ; on est assuré d'eux comme de soi, et on se voit réduit à la cruelle nécessité de perdre leur amitié, qui nous est précieuse, ou de manquer à la foi du secret. Cet état est sans doute la plus rude épreuve de la fidélité ; mais il ne doit pas ébranler un honnête homme : c'est alors qu'il lui est permis de se préférer aux autres. Son premier devoir est de conserver indispensablement ce dépôt en son entier. Il doit non seulement ménager ses paroles et ses tons ; il doit encore ménager ses conjectures, et ne laisser rien voir dans ses discours ni dans son air qui puisse tourner l'esprit des autres vers ce qu'il ne veut pas dire.

On a souvent besoin de force et de prudence pour les opposer à la tyrannie de la plupart de nos amis, qui se font un droit sur notre confiance et qui veulent tout savoir de nous : on ne doit jamais leur laisser établir ce droit sans exception. Il y a des rencontres et des circonstances qui ne sont pas de leur juridiction ; s'ils s'en plaignent, on doit souffrir leurs plaintes, et s'en justifier

avec douceur; mais s'ils demeurent injustes, on doit sacrifier leur amitié à son devoir, et choisir entre deux maux inévitables, dont l'un se peut réparer et l'autre est sans remède.

II.

DE LA DIFFÉRENCE DES ESPRITS.

Bien que toutes les qualités de l'esprit se puissent rencontrer dans un grand génie, il y en a néanmoins qui lui sont propres et particulières : ses lumières n'ont point de bornes; il agit toujours également et avec la même activité; il discerne les objets éloignés comme s'ils étoient présents; il comprend, il imagine les plus grandes choses; il voit et connoît les plus petites; ses pensées sont relevées, étendues, justes et intelligibles; rien n'échappe à sa pénétration, et elle lui fait souvent découvrir la vérité au travers des obscurités qui la cachent aux autres.

Un bel esprit pense toujours noblement; il produit avec facilité des choses claires, agréables et naturelles; il les fait voir dans leur plus beau jour, et il les pare de tous les ornements qui leur conviennent; il entre dans le goût des autres, et retranche de ses pensées ce qui est inutile, ou ce qui peut déplaire.

Un esprit adroit, facile, insinuant, sait éviter et surmonter les difficultés. Il se plie aisément à ce qu'il veut; il sait connoître l'esprit et l'humeur de ceux avec qui il traite; et en ménageant leurs intérêts, il avance et il établit les siens.

Un bon esprit voit toutes choses comme elles doivent être vues; il leur donne le prix qu'elles méritent; il les fait tourner du côté qui lui est le plus avantageux, et il s'attache avec fermeté à ses pensées, parce qu'il en connoît toute la force et toute la raison.

Il y a de la différence entre un esprit utile et un esprit d'affaires: on peut entendre les affaires, sans s'appliquer à son intérêt particulier. Il y a des gens habiles dans tout ce qui ne les regarde pas, et très mal habiles dans tout ce qui les regarde; et il y en a d'autres au contraire qui ont une habileté bornée à ce qui les touche, et qui savent trouver leur avantage en toutes choses.

On peut avoir tout ensemble un air sérieux dans l'esprit, et dire souvent des choses agréables et enjouées. Cette sorte d'esprit convient à toutes personnes et à tous les âges de la vie. Les jeunes gens ont d'ordinaire l'esprit enjoué et moqueur, sans l'avoir sérieux; et c'est ce qui les rend souvent incommodes.

Rien n'est plus aisé à soutenir que le dessein d'être toujours plaisant; et les applaudissements qu'on reçoit quelquefois, en divertissant les autres, ne valent pas que l'on s'expose à la honte de les ennuyer souvent, quand ils sont de méchante humeur.

La moquerie (1) est une des plus agréables et des plus dangereuses qualités de l'esprit. Elle plaît toujours quand elle est délicate; mais on craint aussi toujours ceux qui s'en servent trop

(1) Diseur de bons mots, mauvais caractère. (PASCAL.)

souvent. La moquerie peut néanmoins être permise quand elle n'est mêlée d'aucune malignité, et quand on y fait entrer les personnes mêmes dont on parle.

Il est malaisé d'avoir un esprit de raillerie sans affecter d'être plaisant, ou sans aimer à se moquer. Il faut une grande justesse pour railler longtemps sans tomber dans l'une ou l'autre de ces extrémités.

La raillerie est un air de gaîté qui remplit l'imagination et qui lui fait voir en ridicule les objets qui se présentent ; l'humeur y mêle plus ou moins de douceur ou d'âpreté.

Il y a une manière de railler délicate et flatteuse, qui touche seulement les défauts que les personnes dont on parle veulent bien avouer, qui sait déguiser les louanges qu'on leur donne sous des apparences de blâme, et qui découvre ce qu'elles ont d'aimable, en feignant de le vouloir cacher.

Un esprit fin et un esprit de finesse sont très différents. Le premier plaît toujours ; il est délié ; il pense des choses délicates, et voit les plus imperceptibles. Un esprit de finesse ne va jamais droit ; il cherche des biais et des détours pour faire réussir ses desseins. Cette conduite est bientôt découverte ; elle se fait toujours craindre, et ne mène presque jamais aux grandes choses.

Il y a quelque différence entre un esprit de feu et un esprit brillant : un esprit de feu va plus loin et avec plus de rapidité ; un esprit brillant a de la vivacité, de l'agrément et de la justesse.

La douceur de l'esprit est un air facile et accommodant, et qui plaît toujours quand il n'est point fade.

Un esprit de détail s'applique avec de l'ordre et de la règle à toutes les particularités des sujets qu'on lui présente. Cette application le renferme d'ordinaire à de petites choses; elle n'est pas néanmoins toujours incompatible avec de grandes vues; et quand ces deux qualités se trouvent ensemble dans un même esprit, elles l'élèvent infiniment au dessus des autres.

On a abusé du terme de *bel esprit* (1); et, bien que tout ce qu'on vient de dire des différentes qualités de l'esprit puisse convenir à un bel esprit, néanmoins, comme ce titre a été donné à un nombre infini de mauvais poètes et d'auteurs ennuyeux, on s'en sert plus souvent pour tourner les gens en ridicule que pour les louer.

Bien qu'il y ait plusieurs épithètes pour l'esprit qui paroissent une même chose, le ton et la manière de les prononcer y mettent de la différence;

(1) *Bel esprit.* — A l'époque où vivoit La Rochefoucauld, c'étoit en quelque sorte une profession, un métier, une situation sociale, que d'être un *bel esprit.* On désignoit et l'on acceptoit sous ce nom un homme uniquement occupé du soin d'orner son esprit et bien plus encore sa mémoire d'une foule de connoissances plus ou moins utiles, qu'il appliquoit pour amuser les autres plus ou moins agréablement.

Cette *profession*, bientôt peuplée de pédants et de parasites, ne tarda pas à tomber en discrédit par le ridicule.

Nous n'avons plus aujourd'hui de *beaux esprits* de profession, mais nous ne manquons pas de gens qui les valent.

mais comme les tons et les manières ne se peuvent écrire, je n'entrerai point dans un détail qu'il seroit impossible de bien expliquer. L'usage ordinaire le fait assez entendre; et en disant qu'un homme a de l'esprit, qu'il a beaucoup d'esprit, et qu'il a un bon esprit, il n'y a que les tons et les manières qui puissent mettre de la différence entre ces expressions, qui paroissent semblables sur le papier, et qui expriment néanmoins différentes sortes d'esprit.

On dit encore qu'un homme n'a qu'une sorte d'esprit, qu'il a de plusieurs sortes d'esprit, et qu'il a toutes sortes d'esprit.

On peut être un sot avec beaucoup d'esprit, et on peut n'être pas sot avec peu d'esprit (1).

Avoir beaucoup d'esprit est un terme équivoque. Il peut comprendre toutes les sortes d'esprit dont on vient de parler, mais il peut aussi n'en marquer aucune distinctement. On peut quelquefois faire paroître de l'esprit dans ce qu'on dit, sans en avoir dans sa conduite. On peut avoir de l'esprit et l'avoir borné. Un esprit peut être propre à de certaines choses et ne l'être pas à d'autres. On peut avoir beaucoup d'esprit et n'être propre à rien; et avec beaucoup d'esprit on est souvent fort incommode. Il semble néanmoins que le plus grand mérite de cette sorte d'esprit est de plaire quelquefois dans la conversation.

Bien que les productions d'esprit soient infinies, on peut, ce me semble, les distinguer de cette sorte :

(1) Maximes 45, 456.

Il y a des choses si belles, que tout le monde est capable d'en voir et d'en sentir la beauté.

Il y en a qui ont de la beauté et qui ennuient.

Il y en a qui sont belles et que tout le monde sent, bien que tous n'en sachent pas la raison.

Il y en a qui sont si fines et si délicates que peu de gens sont capables d'en remarquer toutes les beautés.

Il y en a d'autres qui ne sont pas parfaites (1), mais qui sont dites avec tant d'art, et qui sont soutenues et conduites avec tant de raison et tant de grâce, qu'elles méritent d'être admirées.

III.

DES GOUTS.

Il y a des personnes qui ont plus d'esprit que de goût; et d'autres qui ont plus de goût que d'esprit. Il y a plus de variété et de caprice dans le goût que dans l'esprit.

Ce terme de *goût* a diverses significations, et il est aisé de s'y méprendre. Il y a différence entre le goût qui nous porte vers les choses, et le goût qui en fait connaître et discerner les qualités en nous attachant aux règles.

On peut aimer la comédie sans avoir le goût assez fin et assez délicat pour en bien juger; et on peut avoir le goût assez bon pour bien juger de la

(1) Maxime 262 de la première édition.

comédie sans l'aimer. Il y a des goûts qui nous approchent imperceptiblement de ce qui se montre à nous, et d'autres nous entraînent par leur force ou par leur durée.

Il y a des gens qui ont le goût faux en tout, d'autres ne l'ont faux qu'en de certaines choses, et ils l'ont droit et juste dans tout ce qui est de leur portée. D'autres ont des goûts particuliers, qu'ils connoissent mauvais, et ne laissent pas de les suivre. Il y en a qui ont le goût incertain; le hasard en décide : ils changent par légèreté et sont touchés de plaisir ou d'ennui sur la parole de leurs amis. D'autres sont toujours prévenus; ils sont esclaves de tous leurs goûts et les respectent en toutes choses. Il y en a qui sont sensibles à ce qui est bon, et choqués de ce qui ne l'est pas; leurs vues sont nettes et justes, et ils trouvent la raison de leur goût dans leur esprit et dans leur discernement.

Il y en a qui, par une sorte d'instinct dont ils ignorent la cause, décident de ce qui se présente à eux, et prennent toujours le bon parti. Ceux-ci font paroître plus de goût que d'esprit, parce que leur amour-propre et leur humeur ne prévalent point sur leurs lumières naturelles. Tout agit de concert en eux, tout y est sur un même ton. Cet accord les fait juger sainement les objets et leur en forme une idée véritable; mais, à parler généralement, il y a peu de gens qui aient le goût fixe et indépendant de celui des autres; ils suivent l'exemple de la coutume, et ils en empruntent presque tout ce qu'ils ont de goût.

Dans toutes ces différences de goût qu'on vient

de marquer, il est très rare, et presque impossible, de rencontrer cette sorte de bon goût qui sait donner le prix à chaque chose, qui en connaît toute la valeur et qui se porte généralement sur tout. Nos connoissances sont trop bornées, et cette juste disposition de qualités qui font bien juger ne se maintient d'ordinaire que sur ce qui ne nous regarde pas directement.

Quand il s'agit de nous, notre goût n'a plus cette justesse si nécessaire; la préoccupation la trouble; tout ce qui a du rapport à nous paroît sous une autre figure. Personne ne voit des mêmes yeux ce qui le touche et ce qui ne le touche pas. Notre goût n'est conduit alors que par la pente de l'amour-propre et de l'humeur, qui nous fournissent des vues nouvelles, et nous assujettissent à un nombre infini de changements et d'incertitudes. Notre goût n'est plus à nous, nous n'en disposons plus. Il change sans notre consentement; et les mêmes objets nous paroissent par tant de côtés différents, que nous méconnoissons enfin ce que nous avons vu et ce que nous avons senti.

IV.

DE LA SOCIÉTÉ.

Mon dessein n'est pas de parler de l'amitié en parlant de la société; bien qu'elles aient quelque rapport, elles sont néanmoins très différentes: la première a plus d'élévation et d'humilité, et le

plus grand mérite de l'autre est de lui ressembler.

Je ne parlerai donc présentement que du commerce particulier que les honnêtes gens (1) doivent avoir ensemble. Il seroit inutile de dire combien la société est nécessaire aux hommes; tous la désirent, et tous la cherchent; mais peu se servent des moyens de la rendre agréable et de la faire durer.

Chacun veut trouver son plaisir et ses avantages aux dépens des autres. On se préfère toujours à ceux avec qui on se propose de vivre, et on leur fait presque toujours sentir cette préférence; c'est ce qui trouble et ce qui détruit la société. Il faudroit du moins savoir cacher ce désir de préférence, puisqu'il est trop naturel en nous pour nous en pouvoir défaire. Il faudroit faire son plaisir de celui des autres, ménager leur amour-propre, et ne le blesser jamais.

L'esprit a beaucoup de part à un si grand ouvrage; mais il ne suffit pas seul pour nous conduire dans les divers chemins qu'il faut tenir. Le rapport qui se rencontre entre les esprits ne maintiendroit pas long-temps la société, si elle n'étoit réglée et soutenue par le bon sens, par l'humeur, et par les égards qui doivent être entre les personnes qui veulent vivre ensemble.

S'il arrive quelquefois que des gens opposés d'humeur et d'esprit paroissent unis, ils tiennent sans doute par des raisons étrangères, qui ne du-

(1) Voir, à propos de l'expression *honnêtes gens*, la note sur la maxime 202.

rent pas long-temps. On peut être aussi en société avec des personnes sur qui nous avons de la supériorité par la naissance ou par des qualités personnelles; mais ceux qui ont cet avantage n'en doivent pas abuser, ils doivent rarement le faire sentir, et ne s'en servir que pour instruire les autres. Ils doivent leur faire apercevoir qu'ils ont besoin d'être conduits, et les mener par la raison, en s'accommodant, autant qu'il est possible, à leurs sentiments et à leurs intérêts.

Pour rendre la société commode, il faut que chacun conserve sa liberté. Il ne faut point se voir, ou se voir sans sujétion, et pour se divertir ensemble. Il faut pouvoir se séparer sans que cette séparation apporte de changement. Il faut se pouvoir passer les uns des autres, si on ne veut pas s'exposer à embarrasser quelquefois; et on doit se souvenir qu'on incommode souvent quand on croit ne pouvoir jamais incommoder. Il faut contribuer autant qu'on le peut au divertissement des personnes avec qui on veut vivre; mais il ne faut pas être toujours chargé du soin d'y contribuer.

La complaisance est nécessaire dans la société, mais elle doit avoir des bornes : elle devient une servitude quand elle est excessive. Il faut du moins qu'elle paroisse libre, et qu'en suivant le sentiment de nos amis, ils soient persuadés que c'est le nôtre aussi que nous suivons.

Il faut être facile à excuser nos amis, quand leurs défauts sont nés avec eux, et qu'ils sont moindres que leurs bonnes qualités. Il faut souvent éviter de leur faire voir qu'on les ait remar-

qués, et qu'on en soit choqué. On doit essayer de faire en sorte qu'ils puissent s'en apercevoir eux-mêmes, pour leur laisser le mérite de s'en corriger (1).

Il y a une sorte de politesse qui est nécessaire dans le commerce des honnêtes gens : elle leur fait entendre raillerie, et elle les empêche d'être choqués et de choquer les autres par de certaines façons de parler trop sèches et trop dures, qui échappent souvent sans y penser, quand on soutient son opinion avec chaleur.

Le commerce des honnêtes gens ne peut subsister sans une certaine sorte de confiance; elle doit être commune entre eux; il faut que chacun ait un air de sûreté et de discrétion qui ne donne jamais lieu de craindre qu'on puisse rien dire par imprudence.

Il faut de la variété dans l'esprit; ceux qui n'ont que d'une sorte d'esprit ne peuvent pas plaire long-temps. On peut prendre des routes diverses, n'avoir pas les mêmes talents, pourvu qu'on aide au plaisir de la société, et qu'on y observe la même justesse que les différentes voix et les divers instruments doivent observer dans la musique.

Comme il est malaisé que plusieurs personnes puissent avoir les mêmes intérêts, il est nécessaire, au moins pour la douceur de la société, qu'ils n'en aient pas de contraires.

(1) L'excellent conseil donné ici part d'un sentiment bien plus juste et bien plus conforme à la véritable amitié que la maxime 410, dure pour le fond et même par la forme.

On doit aller au devant de ce qui peut plaire à ses amis, chercher les moyens de leur être utile, leur épargner des chagrins, leur faire voir qu'on les partage avec eux, quand on ne peut les détourner, les effacer insensiblement sans prétendre de les arracher tout d'un coup, et mettre à la place des objets agréables, ou du moins qui les occupent. On peut leur parler de choses qui les regardent, mais ce n'est qu'autant qu'ils le permettent, et on y doit garder beaucoup de mesure. Il y a de la politesse et quelquefois même de l'humanité à ne pas entrer trop avant dans les replis de leur cœur; ils ont souvent de la peine à laisser voir tout ce qu'ils en connoissent, et ils en ont encore davantage quand on pénètre ce qu'ils ne connoissent pas bien. Que le commerce que les honnêtes gens ont ensemble leur donne de la familiarité, et leur fournisse un nombre infini de sujets de se parler sincèrement.

Personne presque n'a assez de docilité et de bon sens pour bien recevoir plusieurs avis qui sont nécessaires pour maintenir la société. On veut être averti jusqu'à un certain point, mais on ne veut pas l'être en toutes choses, et on craint de savoir toutes sortes de vérités.

Comme on doit garder des distances pour voir les objets, il en faut garder aussi pour la société; chacun a son point de vue, d'où il veut être regardé (1). On a raison le plus souvent de ne vouloir pas être éclairé de trop près; et il n'y a pres-

(1) Maxime 104.

que point d'homme qui veuille en toutes choses se laisser voir tel qu'il est.

V.

DE LA CONVERSATION.

Ce qui fait que peu de personnes sont agréables dans la conversation, c'est que chacun songe plus à ce qu'il a dessein de dire qu'à ce que les autres disent, et que l'on n'écoute guère quand on a bien envie de parler (1).

Néanmoins il est nécessaire d'écouter ceux qui parlent. Il faut leur donner le temps de se faire entendre, et souffrir même qu'ils disent des choses inutiles. Bien loin de les contredire et de les interrompre, on doit, au contraire, entrer dans leur esprit et dans leur goût, montrer qu'on les entend, louer ce qu'ils disent autant qu'il mérite d'être loué, et faire voir que c'est plutôt par choix qu'on les loue que par complaisance.

Pour plaire aux autres il faut parler de ce qu'ils aiment et de ce qui les touche, éviter les disputes sur des choses indifférentes, leur faire rarement des questions, et ne leur laisser jamais croire qu'on prétend avoir plus de raison qu'eux.

On doit dire les choses d'un air plus ou moins sérieux, et sur des sujets plus ou moins relevés, selon l'humeur et la capacité des personnes que l'on entretient, et leur céder aisément l'avantage

(1) Maxime 139.

de décider, sans les obliger de répondre quand ils n'ont pas envie de parler.

Après avoir satisfait de cette sorte aux devoirs de la politesse, on peut dire ses sentiments, en montrant qu'on cherche à les appuyer de l'avis de ceux qui écoutent, sans marquer de présomption ni d'opiniâtreté.

Evitons surtout de parler souvent de nous-mêmes, et de nous donner pour exemple. Rien n'est plus désagréable qu'un homme qui se cite lui-même à tout propos.

On ne peut aussi apporter trop d'application à connoître la pente et la portée de ceux à qui l'on parle, pour se joindre à l'esprit de celui qui en a le plus, sans blesser l'inclination ou l'intérêt des autres par cette préférence.

Alors on doit faire valoir toutes les raisons qu'il a dites, ajoutant modestement nos propres pensées aux siennes, et lui faisant croire, autant qu'il est possible, que c'est de lui qu'on les prend.

Il ne faut jamais rien dire avec un air d'autorité, ni montrer aucune supériorité d'esprit. Fuyons les expressions trop recherchées, les termes durs ou forcés, et ne nous servons point de paroles plus grandes que les choses.

Il n'est pas défendu de conserver ses opinions si elles sont raisonnables. Mais il faut se rendre à la raison aussitôt qu'elle paroît, de quelque part qu'elle vienne; elle seule doit régner sur nos sentiments; mais suivons-la sans heurter les sentiments des autres, et sans faire paroître du mépris de ce qu'ils ont dit.

Il est dangereux de vouloir être toujours le

maître de la conversation, et de pousser trop loin une bonne raison quand on l'a trouvée. L'honnêteté veut que l'on cache quelquefois la moitié de son esprit, et qu'on ménage un opiniâtre qui se défend mal, pour lui épargner la honte de céder.

On déplaît sûrement quand on parle trop longtemps et trop souvent d'une même chose, et que l'on cherche à détourner la conversation sur des sujets dont on se croit plus instruit que les autres. Il faut entrer indifféremment sur tout ce qui leur est agréable, s'y arrêter autant qu'ils le veulent, et s'éloigner de tout ce qui ne leur convient pas.

Toute sorte de conversation, quelque spirituelle qu'elle soit, n'est pas également propre à toutes sortes de gens d'esprit. Il faut choisir ce qui est de leur goût, et ce qui est convenable à leur condition, à leur sexe, à leurs talents, et choisir même le temps de le dire.

Observons le lieu, l'occasion, l'humeur où se trouvent les personnes qui nous écoutent : car, s'il y a beaucoup d'art à savoir parler à propos, il n'y en a pas moins à savoir se taire. Il y a un silence éloquent qui sert à approuver et à condamner; il y a un silence de discrétion et de respect. Il y a enfin des tons, des airs et des manières, qui font tout ce qu'il y a d'agréable ou de désagréable, de délicat ou de choquant dans la conversation.

Mais le secret de s'en bien servir est donné à peu de personnes. Ceux même qui en font des règles s'y méprennent souvent; et la plus sûre qu'on en puisse donner, c'est : écouter beaucoup, parler peu et ne rien dire dont on puisse avoir sujet de se repentir.

DE LA CONVERSATION (1).

Ce qui fait que si peu de personnes sont agréables dans la conversation, c'est que chacun songe plus à ce qu'il veut dire qu'à ce que les autres disent. Il faut écouter ceux qui parlent si on veut être écouté ; il faut leur laisser la liberté de se faire entendre, et même de dire des choses inutiles. Au lieu de les contraindre et de les interrompre, comme on fait souvent, on doit, au contraire, entrer dans leur esprit et dans leur goût, montrer qu'on les entend, leur parler de ce qui les touche, louer ce qu'ils disent, autant qu'il mérite d'être loué, et faire voir que c'est plus par choix qu'on les loue que par complaisance.

Il faut éviter de contester sur des choses indifférentes, faire rarement des questions inutiles, ne laisser jamais croire qu'on prétend avoir plus de raison que les autres, et céder aisément l'avantage de décider.

On doit dire des choses naturelles, faciles et plus ou moins sérieuses, selon l'humeur ou l'inclination des personnes que l'on entretient; ne les presser pas d'approuver ce qu'on dit, ni même d'y répondre.

Quand on a satisfait de cette sorte aux devoirs de la politesse, on peut dire ses sentiments sans

(1) Nous donnons ici une seconde leçon du morceau qu'on vient de lire, qui se trouve dans l'édition de M. Fortia.

prévention et sans opiniâtreté, en faisant paroître qu'on cherche à les appuyer de l'avis de ceux qui écoutent.

Il faut éviter de parler long-temps de soi-même, et de se donner souvent pour exemple. On ne sauroit avoir trop d'application à connoître la pente et la pensée de ceux à qui on parle, pour se joindre à l'esprit de celui qui en a le plus, et pour ajouter ses pensées aux siennes, en lui faisant croire, autant qu'il est possible, que c'est de lui qu'on les prend.

Il y a de l'habileté à n'épuiser pas les sujets qu'on traite, et à laisser toujours aux autres quelque chose à penser et à dire.

On ne doit jamais parler avec des airs d'autorité, ni se servir de paroles ni de termes plus grands que les choses. On peut conserver ses opinions si elles sont raisonnables; mais, en les conservant, il ne faut jamais blesser les sentiments des autres, ni paroître choqué de ce qu'ils ont dit.

Il est dangereux de vouloir être toujours le maître de la conversation et de parler trop souvent de la même chose. On doit entrer indifféremment sur les sujets agréables qui se présentent, et ne faire jamais voir qu'on veut entraîner la conversation sur ce qu'on a envie de dire.

Il est nécessaire d'observer que toute sorte de conversation, quelque honnête et quelque spirituelle qu'elle soit, n'est pas également propre à toute sorte d'honnêtes gens; il faut choisir ce qui convient à chacun, et choisir même le temps de le dire.

Mais, s'il y a beaucoup d'art à parler, il n'y en

a pas moins à se taire. Il y a un silence éloquent; il sert quelquefois à approuver et à condamner; il y a un silence moqueur; il y a un silence respectueux.

Il y a des airs, des tours et des manières qui font souvent ce qu'il y a d'agréable ou de désagréable, de délicat ou de choquant dans la conversation. Le secret de s'en bien servir est donné à peu de personnes; ceux même qui en font des règles s'y méprennent quelquefois; la plus sûre, à mon avis, c'est de n'en point avoir qu'on ne puisse changer, de laisser plutôt voir des négligences dans ce qu'on dit que de l'affectation, d'écouter, de ne parler guère, de ne se forcer jamais à parler.

VI.

DU FAUX.

On est faux en différentes manières. Il y a des hommes faux qui veulent toujours paroître ce qu'ils ne sont pas. Il y en a d'autres de meilleure foi, qui sont nés faux, qui se trompent eux-mêmes, et qui ne voient jamais les choses comme elles sont. Il y en a dont l'esprit est droit et le goût faux; d'autres ont l'esprit faux et quelque droiture dans le goût; et il y en a qui n'ont rien de faux dans le goût ni dans l'esprit. Ceux-ci sont très rares, puisqu'à parler généralement, il n'y a personne qui n'ait de la fausseté dans quelque endroit de l'esprit ou du goût.

Ce qui fait cette fausseté si universelle, c'est que nos qualités sont incertaines ou confuses, et que nos goûts le sont aussi. On ne voit point les choses précisément comme elles sont; on les estime plus ou moins qu'elles ne valent, et on ne les fait point rapporter à nous en la manière qui leur convient, et qui convient à notre état et à nos qualités.

Ce mécompte met un nombre infini de faussetés dans le goût et dans l'esprit; notre amour-propre est flatté de tout ce qui se présente à nous sous les apparences du bien.

Mais comme il y a plusieurs sortes de biens qui touchent notre vanité ou notre tempérament, on les suit souvent par coutume ou par commodité. On les suit parce que les autres les suivent, sans considérer qu'un même sentiment ne doit pas être également embrassé par toutes sortes de personnes et qu'on s'y doit attacher plus ou moins fortement, selon qu'il convient plus ou moins à ceux qui le suivent.

On craint encore plus de se montrer faux par le goût que par l'esprit. Les honnêtes gens doivent approuver sans prévention ce qui mérite d'être approuvé, suivre ce qui mérite d'être suivi, et ne se piquer de rien; mais il faut une grande proportion et une grande justesse. Il faut savoir discerner ce qui est bon en général, et ce qui nous est propre, et suivre alors avec raison la pente naturelle qui nous porte vers les choses qui nous plaisent.

Si les hommes ne vouloient exceller que par leurs propres talents, et en suivant leurs devoirs,

il n'y auroit rien de faux dans leur goût et dans leur conduite; ils se montreroient tels qu'ils sont; ils jugeroient des choses par leurs lumières, et s'y attacheroient par raison. Il y auroit de la proportion dans leurs vues, dans leurs sentiments; leur goût seroit vrai, il viendroit d'eux, et non pas des autres; et ils le suivroient par choix, et non pas par coutume et par hasard. Si on est faux en approuvant ce qui ne doit pas être approuvé, on ne l'est pas moins le plus souvent par l'envie de se faire valoir par des qualités qui sont bonnes de soi, mais qui ne nous conviennent pas. Un magistrat est faux quand il se pique d'être brave, bien qu'il puisse être hardi dans de certaines rencontres. Il doit être ferme et assuré dans une sédition qu'il a droit d'apaiser, sans craindre d'être faux, et il seroit faux et ridicule de se battre en duel.

Une femme peut aimer les sciences; mais toutes les sciences ne lui conviennent pas, et l'entêtement de certaines sciences ne lui convient jamais, et est toujours faux.

Il faut que la raison et le bon sens mettent le prix aux choses, et qu'elles déterminent notre goût à leur donner le rang qu'elles méritent, et qu'il nous convient de leur donner. Mais presque tous les hommes se trompent dans ce prix et dans ce rang; et il y a toujours de la fausseté dans ce mécompte.

VII.

DE L'AIR ET DES MANIÈRES.

Il y a un air qui convient à la figure et aux talents de chaque personne : on perd toujours quand on le quitte pour en prendre un autre (1).

Il faut essayer de connoître celui qui nous est naturel ; n'en point sortir, et le perfectionner autant qu'il nous est possible.

Ce qui fait que la plupart des petits enfants plaisent, c'est qu'ils sont encore renfermés dans cet air et dans ces manières que la nature leur a donnés, et qu'ils n'en connoissent point d'autres. Ils les changent et les corrompent quand ils sortent de l'enfance, ils croient qu'il faut imiter ce qu'ils voient, et ils ne le peuvent parfaitement imiter ; il y a toujours quelque chose de faux et d'incertain dans cette imitation. Ils n'ont rien de fixe dans leurs manières ni dans leurs sentiments ; au lieu d'être en effet ce qu'ils veulent paroître, ils cherchent à paroître ce qu'ils ne sont pas.

Chacun veut être un autre, et n'être plus ce qu'il est ; ils cherchent une contenance hors d'eux-mêmes, et un autre esprit que le leur ; ils prennent des tons et des manières au hasard ; ils en font des expériences sur eux, sans considérer que ce qui convient à quelques uns ne convient pas à tout le monde, qu'il n'y a point de règles généra-

(1) Maxime 134.

les pour les tons et pour les manières, et qu'il n'y a point de bonnes copies.

Deux hommes néanmoins peuvent avoir du rapport en plusieurs choses, sans être copie l'un de l'autre, si chacun suit son naturel; mais personne presque ne le suit entièrement : on aime à imiter. On imite souvent, même sans s'en apercevoir, et on néglige ses propres biens pour des biens étrangers, qui d'ordinaire ne nous conviennent pas.

Je ne prétends pas, par ce que je dis, nous renfermer tellement en nous-mêmes, que nous n'ayons pas la liberté de suivre des exemples, et de joindre à nous des qualités utiles ou nécessaires que la nature ne nous a pas données. Les arts et les sciences conviennent à la plupart de ceux qui s'en rendent capables. La bonne grâce et la politesse conviennent à tout le monde; mais ces qualités acquises doivent avoir un certain rapport et une certaine union avec nos propres qualités, qui les étendent et les augmentent imperceptiblement.

Nous sommes élevés à un rang et à des dignités au-dessus de nous; nous sommes souvent engagés dans une profession nouvelle, où la nature ne nous avait pas destinés. Tous ces états ont chacun un air qui leur convient, mais qui ne convient pas toujours avec notre air naturel. Ce changement de notre fortune change souvent notre air et nos manières, et y ajoute l'air de la dignité, qui est toujours faux, quand il est trop marqué, et qu'il n'est pas joint et confondu avec l'air que la nature nous a donné. Il faut les unir et les mêler ensem-

ble ; et faire en sorte qu'ils ne paroissent jamais séparés.

On ne parle pas de toutes choses sur un même ton et avec les mêmes manières. On ne marche pas à la tête d'un régiment comme on marche en se promenant. Mais il faut qu'un même air nous fasse dire naturellement des choses différentes, et qu'il nous fasse marcher différemment, mais toujours naturellement et comme il convient de marcher à la tête d'un régiment et à une promenade.

Il y en a qui ne se contentent pas de renoncer à leur air propre et naturel pour suivre celui du rang et des dignités où ils sont parvenus. Il y en a même qui prennent par avance l'air des dignités et du rang où ils aspirent. Combien de lieutenants généraux apprennent à être maréchaux de France! Combien de gens de robe répètent inutilement l'air de chancelier, et combien de bourgeoises se donnent l'air de duchesse!

Ce qui fait qu'on déplaît souvent, c'est que personne ne sait accorder son air et ses manières avec sa figure, ni ses tons et ses paroles avec ses pensées et ses sentiments : on s'oublie soi-même, et on s'en éloigne insensiblement ; tout le monde presque tombe par quelque endroit dans ce défaut ; personne n'a l'oreille assez juste pour entendre parfaitement cette sorte de cadence.

Mille gens déplaisent avec des qualités aimables ; mille gens plaisent avec de moindres talents(1). C'est que les uns veulent paroître ce qu'ils ne sont pas, les autres sont ce qu'ils paroissent ;

(1) Maxime 251.

et enfin, quelques avantages ou quelques désavantages que nous ayons reçus de la nature, on plaît à proportion de ce qu'on suit l'air, les tons, les manières et les sentiments qui conviennent notre état et à notre figure; et on déplaît à proportion de ce qu'on s'en éloigne.

PRÉLIMINAIRES

DE LA

PREMIÈRE ÉDITION DES MAXIMES

ET

PREMIÈRES PENSÉES

DE LA ROCHEFOUCAULD.

AVIS AU LECTEUR

mis en tête de la première édition des Maximes, Paris, Barbin, 1665.

Voilà un portrait du cœur de l'homme que je donne au public, sous le nom de Réflexions ou Maximes morales. *Il court fortune de ne plaire pas à tout le monde, parce qu'on trouvera peut-être qu'il ressemble trop, et qu'il ne flatte pas assez. Il y a apparence que l'intention du peintre n'a jamais été de faire paroître cet ouvrage, et qu'il seroit encore renfermé dans son cabinet, si une méchante copie qui en a couru, et qui a passé même depuis quelque temps en Hollande, n'avoit obligé un de ses amis de m'en donner une autre, qu'il dit être tout-à-fait conforme à l'original ; mais toute correcte qu'elle est, possible n'évitera-t-elle pas la censure de certaines personnes qui ne peuvent souffrir que l'on se mêle de pénétrer dans le fond de leur cœur, et qui croient être en droit d'empêcher que les autres les connoissent, parce qu'elles ne*

veulent pas se connoître elles-mêmes (1). *Il est vrai que, comme ces maximes sont remplies de ces sortes de vérités dont l'orgueil humain ne se peut accommoder, il est presque impossible qu'il ne se soulève contre elles et qu'elles ne s'attirent des censeurs. Aussi, est-ce pour eux que je mets ici une* Lettre *que l'on m'a donnée, et qui a été faite depuis que le manuscrit a paru, et dans le temps que chacun se méloit d'en dire son avis. Elle m'a semblé assez propre pour répondre aux principales difficultés que l'on peut opposer aux* Réflexions, *et pour expliquer les sentiments de leur auteur ; elle suffit pour faire voir que ce qu'elles contiennent n'est autre chose que l'abrégé d'une morale conforme aux pensées de plusieurs Pères de l'Église, et que celui qui les a écrites a eu beaucoup de raison de croire qu'il ne pouvoit s'égarer en suivant de si bons guides, et qu'il lui étoit permis de parler de l'homme comme les Pères en ont parlé. Mais si le respect qui leur est dû n'est pas capable de retenir le chagrin des critiques, s'ils ne font point de scrupule de condamner l'opinion de ces grands hommes en condamnant ce livre, je prie le lecteur de ne les pas imiter, de ne laisser point entraîner son esprit au premier mouvement de son cœur, et de donner ordre, s'il est possible, que l'amour-propre ne se mêle point dans le jugement qu'il en fera ; car, s'il le con-*

(1) Nous sommes si accoutumés à nous déguiser aux autres qu'enfin nous nous déguisons à nous-mêmes. (Maxime 119.)

sulte, il ne faut pas s'attendre qu'il puisse être favorable à ces Maximes; comme elles traitent l'amour-propre de corrupteur de la raison, il ne manquera pas de prévenir l'esprit contre elles. Il faut donc prendre garde que cette prévention ne la justifie, et se persuader qu'il n'y a rien de plus propre à établir la vérité de ces réflexions que la chaleur et la subtilité que l'on témoignera pour les combattre (1). *En effet, il sera difficile de faire croire à tout homme de bon sens que l'on les condamne par d'autres motifs que par celui de l'intérêt caché, de l'orgueil et de l'amour-propre. En un mot, le meilleur parti que le lecteur ait à prendre est de se mettre d'abord dans l'esprit qu'il n'y a aucune de ces Maximes qui le regarde en particulier et qu'il est seul excepté, bien qu'elles paroissent générales* (2). *Après cela, je lui réponds qu'il sera le premier à y souscrire, et qu'il croira qu'elles font encore grâce au cœur humain. Voilà ce que j'avois à dire sur cet écrit en général. Pour ce qui est de la méthode que l'on y eût pu observer, je crois qu'il eût été à désirer que chaque Maxime eût eu un titre du sujet qu'elle traite, et qu'elles eussent été mises dans un plus grand ordre; mais je ne l'ai pu faire sans renverser entière-*

(1) « Ce qui fait tant crier contre les maximes qui découvrent le cœur de l'homme est que l'on craint d'y être découvert. » (Ms. de la Bibl. Imp, fol. 310.)

(2) Cette phrase, ingénieusement ironique, suffiroit seule pour prouver que La Rochefoucauld lui-même est l'auteur de cet *Avis au lecteur*, quand l'ensemble du morceau ne le démontreroit pas.

ment celui de la copie qu'on m'a donnée, et comme il y a plusieurs Maximes sur une même matière, ceux à qui j'en ai demandé avis ont jugé qu'il étoit plus expédient de faire une table à laquelle on aura recours pour trouver celles qui traitent d'une même chose.

DISCOURS

SUR LES RÉFLEXIONS OU SENTENCES ET MAXIMES MORALES (1).

ONSIEUR,

Je ne saurois vous dire au vrai si les Réflexions morales sont de M***, quoiqu'elles soient écrites d'une manière qui semble approcher de la sienne.

(1) Ce Discours ou cette Lettre, généralement attribué à Segrais, placé en tête de la première édition des Maximes (1665), n'a plus reparu dans aucune des éditions publiées du vivant et sous les yeux de La Rochefoucauld. L'édition posthume de 1693 la redonne, mais avec de nombreuses modifications de style et quelques retranchements dans les citations de vers françois et italiens. Comme cette 6e édition, de 1693, est posthume, et qu'elle n'a par elle-même aucune autorité littéraire, j'ai crû devoir réimprimer le *Discours* exactement tel qu'il avoit paru dans l'édition originale, parce qu'il me paroissoit indispensable de lui conserver sa forme, et, pour ainsi dire, sa physionomie primitive.

Mais, en ces occasions-là, je me défie presque toujours de l'opinion publique, et c'est assez qu'elle lui en ait fait un présent, pour me donner une juste raison de n'en rien croire. Voilà, de bonne foi, tout ce que je puis vous répondre sur la première chose que vous me demandez. Et, pour l'autre, si vous n'aviez bien du pouvoir sur moi, vous n'en auriez guère plus de contentement, car un homme prévenu, au point que je le suis, d'estime pour cet ouvrage, n'a pas toute la liberté qu'il faut pour en bien juger. Néanmoins, puisque vous me l'ordonnez, je vous en dirai mon avis, sans vouloir m'ériger autrement en faiseur de Dissertations, et sans y mêler en aucune façon l'intérêt de celui que l'on croit avoir fait cet écrit. Il est aisé de voir, d'abord, qu'il n'étoit pas destiné pour paroître au jour, mais seulement pour la satisfaction d'une personne qui, à mon avis, n'aspire pas à la gloire d'être auteur, et si, par hasard, c'étoit M***, je puis vous dire que sa réputation est établie dans le monde par tant de meilleurs titres, qu'il n'auroit pas moins de chagrin de savoir que ces *Réflexions* sont devenues publiques, qu'il en eut alors que les *Mémoires* qu'on lui attribue furent imprimés. Mais vous savez, Monsieur, l'empressement qu'il y a dans ce siècle pour publier toutes les nouveautés, et s'il y a moyen de l'empêcher quand on le voudroit, surtout celles qui courent sous des noms qui les rendent recommandables. Il n'y a rien de plus vrai, Monsieur, les noms font valoir les choses auprès de ceux qui n'en sauroient connoître le véritable prix. Celui des *Réflexions* est connu de peu de gens, quoique plusieurs se soient mêlés d'en dire leur avis Pour moi, je ne me pique pas d'être assez délicat et assez habile pour en bien juger; je dis habile et délicat, parce que je tiens qu'il faut être pour cela l'un et l'autre; et quand même je me pourrois flatter de l'être, je m'imagine que j'y trouverois peu

de chose à changer. J'y rencontre partout de la force et de la pénétration, des pensées relevées et hardies, le tour de l'expression noble et accompagné d'un certain air de qualité qui n'appartient pas à tous ceux qui se mêlent d'écrire. Je demeure d'accord qu'on n'y trouvera pas tout l'ordre ni tout l'art que l'on y pourroit souhaiter, et qu'un savant qui auroit un plus grand loisir y auroit pu mettre plus d'arrangement. Mais un homme qui n'écrit que pour soi et pour délasser son esprit, qui écrit les choses à mesure qu'elles lui viennent dans la pensée, n'affecte pas tant de suivre les règles que celui qui écrit de profession et qui s'en fait une affaire, et qui songe à s'en faire honneur; ce désordre néanmoins a des grâces, et des grâces que l'art ne peut imiter. Je ne sais pas si vous êtes de mon goût, mais quand les savants m'en devroient vouloir du mal, je ne puis m'empêcher de dire que je préférerai toute ma vie la manière d'écrire négligée d'un courtisan qui a de l'esprit à la régularité gênée d'un docteur qui n'a jamais rien vu que ses livres. « *Plus ce qu'il dit et ce qu'il écrit paroît aisé et dans un certain air d'un homme qui se néglige, plus cette négligence, qui cache l'art sous une expression simple et naturelle, lui donne d'agrément* (1). » C'est de Tacite que je tiens ceci; je vous mets à la marge (au bas de la page) ce passage latin, que vous lirez si vous en avez envie, et j'en userai de même de tous ceux dont je me souviendrai, n'étant pas assuré si vous aimez cette langue, qui n'entre guère dans le commerce du grand monde, quoique je sache que vous l'entendez parfaitement. N'est-il pas vrai, Monsieur, que cette justesse recherchée avec trop d'étude a toujours un je

(1) « Dicta factaque ejus quanto solutiora et quamdam sui negligentiam præferentia, tanto gratius in speciem simplicitatis accipiebantur. » (TACIT. *Annal.*, lib. XVI.)

ne sais quoi de contraint qui donne du dégoût, et qu'on ne trouve jamais dans les ouvrages de ces gens esclaves des règles ces beautés où l'art se déguise sous les apparences du naturel, ce don d'écrire facilement et noblement; enfin ce que le Tasse a dit du palais d'Armide :

Stimi (si misto il culto è col negletto)
Sol naturali gli ornamenti e i siti,
Di natura arte par, che per diletto
L'imitatrice sua scherzando imiti.

(TASSO, C. 17.)

Voilà comme un poète françois l'a pensé après lui :

L'artifice n'a point de part
Dans cette admirable structure;
La nature, en formant tous les traits au hasard,
Sait si bien imiter la justesse de l'art,
Que l'œil, trompé d'une douce imposture,
Croit que c'est l'art qui suit l'ordre de la nature.

Voilà ce que je pense de l'ouvrage en général; mais je vois bien que ce n'est pas assez pour vous satisfaire, et que vous voulez que je réponde plus précisément aux difficultés que vous me dites que l'on vous a faites. Il me semble que la première est celle-ci : *que les Réflexions détruisent toutes les vertus*. On peut dire à cela que l'intention de celui qui les a écrites paroît fort éloignée de les vouloir détruire; il prétend seulement faire voir qu'il n'y en a presque point de pures dans le monde, et que, dans la plupart de nos actions, il y a un mélange d'erreur et de vérité, de perfection et d'imperfection, de vice et de vertu; il regarde le cœur de l'homme corrompu, attaqué de l'orgueil et de l'amour-propre et environné de mauvais exemples; comme le comman-

dant d'une ville assiégée (*Epictet. apud Arrianum*) à qui l'argent a manqué, il fait de la monnoie de cuir et de carton; cette monnoie a la figure de la bonne, on la débite pour le même prix, mais ce n'est que la misère et le besoin qui lui donnent cours parmi les assiégés. De même la plupart des actions des hommes, que le monde prend pour des vertus, n'en ont bien souvent que l'image et la ressemblance. Elles ne laissent pas néanmoins d'avoir leur mérite et d'être dignes en quelque sorte de notre estime, étant très difficile d'en avoir humainement de meilleures. Mais quand il seroit vrai qu'il croiroit qu'il n'y en auroit aucune de véritable dans l'homme, il ne seroit pas le premier qui auroit eu cette opinion. Si je ne craignois pas de m'ériger trop en docteur, je vous citerois bien des auteurs, et même des Pères de l'Eglise et de grands saints, qui ont pensé que l'amour-propre et l'orgueil étoient l'âme des plus belles actions des payens; je vous ferois voir que quelques uns d'entre eux n'ont pas même pardonné à la chasteté de Lucrèce, que tout le monde avoit crue vertueuse, jusqu'à ce qu'ils eussent découvert la fausseté de cette vertu, qui avoit produit la liberté de Rome et qui s'étoit attiré l'admiration de tant de siècles. Pensez-vous, Monsieur, que Sénèque, qui faisoit aller son sage de pair avec les Dieux (1), fût véritablement sage lui-même, et qu'il fût bien persuadé de ce qu'il vouloit persuader aux autres? Son orgueil n'a pu l'empêcher de dire quelquefois « *qu'on n'avoit point vu dans le monde d'exemple de l'idée qu'il proposoit, qu'il étoit impossible de trouver une vertu si achevée parmi les hommes, et que le plus parfait d'entre eux étoit celui qui*

(1) « Jovem plus non posse quam bonum virum. » (SENEC. *Epist.* 83.) — « Deus non vincit sapientem felicitate, etiam si vincit ætate. » (Id., *Ibid.*)

avoit le moins de défauts (1). » Il demeure d'accord que « *l'on peut reprocher à Socrate d'avoir eu quelques amitiés suspectes ; à Platon et Aristote, d'avoir été avares ; à Épicure, prodigue et voluptueux* (2) » ; mais il s'écrie en même temps : « *Que nous serions heureux d'être parvenus à savoir imiter leurs vices* ! (3) » Ce philosophe auroit eu raison d'en dire autant des siens : car on ne seroit pas trop malheureux de pouvoir jouir, comme il l'a fait, de toute sorte de biens, d'honneurs et de plaisirs, en affectant de les mépriser ; de se voir le maître de l'Empire et de l'Empereur, et l'amant de l'Impératrice en même temps ; d'avoir de superbes palais, des jardins délicieux, et de prêcher, aussi à son aise qu'il le faisoit, la modération et la pauvreté, au milieu de l'abondance et des richesses. Pensez-vous, Monsieur, que ce stoïcien, qui contrefaisoit si bien le maître de ses passions, eût d'autres vertus que celle de bien cacher ses vices, et qu'en se faisant couper les veines, il ne se repentît pas plus d'une fois d'avoir laissé à son disciple le pouvoir de le faire mourir (4)? Regardez un peu de près ce faux brave : vous verrez qu'en faisant ces beaux raisonnements sur l'immortalité de l'âme, il cherche à s'étourdir

(1) « Ubi enim illum invenies quem tot seculis quærimus sapientem? pro optimo est minime malus. » (SENEC., *De tranquil.*)

(2) « Objicite Platoni quod petierit pecuniam, Aristoteli quod acceperit, Epicuro quod consumpserit, Socrati Alcibiadem et Phædrum objicite. »

(3) « O vos usu maxime felices, cum primum vobis imitari nostra vitia contigerit. » (SENEC., *De vita beata.*)

(4) « Senecam adoriuntur tanquam ingentes et supra privatum modum evectas opes adhuc augeret, quodque studia civium in se verteret, hortorum quoque amœnitate et villarum magnificentia quasi principem supergrederetur. » (TACIT. *Annal.*, l. XIV.)

sur la crainte de la mort; il ramasse toutes ses forces pour faire bonne mine; il se mord la langue de peur de dire que la douleur est un mal; il prétend que la raison peut rendre l'homme impassible, et, au lieu d'abaisser son orgueil, il le relève au dessus de la divinité (1). Il nous auroit bien plus obligés de nous avouer franchement les foiblesses et la corruption du cœur humain, que de prendre tant de peine à nous tromper. L'auteur des *Réflexions* n'en fait pas de même : il expose au jour toutes les misères de l'homme, mais c'est de l'homme abandonné à sa conduite qu'il parle, et non pas du chrétien; il fait voir que, malgré tous les efforts de sa raison, l'orgueil et l'amour-propre ne laissent pas de se cacher dans les replis de son cœur, d'y vivre, et d'y conserver assez de force pour répandre leur venin, sans qu'il s'en aperçoive, dans la plupart de ses mouvements.

La seconde difficulté que l'on vous a faite, et qui a beaucoup de rapport à la première, est « *que les Réflexions passent dans le monde pour des subtilités d'un censeur qui prend en mauvaise part les actions les plus indifférentes, plutôt que pour des vérités solides.* » Vous me dites que quelques uns de vos amis vous ont assuré de bonne foi qu'ils savoient, par leur propre expérience, que l'on fait quelquefois le bien sans avoir d'autre vue que celle du bien, et souvent même sans en avoir aucune, ni pour le bien, ni pour le mal, mais par une droiture naturelle du cœur, qui le porte, sans y penser, vers ce qui est bon. Je voudrois qu'il me fût permis de croire ces gens-là sur leur parole, et qu'il fût vrai que la nature humaine n'eût que des mouvements raisonna-

(1) « Sapientem, si in Phalaridis tauro peruratur, exclamaturum : Dulce est, et ad me nihil attinet. » (*Epict. apud Senecam.*)

bles, et que toutes nos actions fussent naturellement vertueuses. Mais, Monsieur, comment accorderons-nous le témoignage de vos amis avec les sentiments des mêmes Pères de l'Eglise qui ont assuré « *que toutes nos vertus, sans le secours de la foi, n'étoient que des imperfections; que notre volonté étoit née aveugle; que ses désirs étoient aveugles, sa conduite encore plus aveugle, et qu'il ne falloit pas s'étonner si, parmi tant d'aveuglement, l'homme étoit dans un égarement continuel.* » Ils en ont parlé encore plus fortement, car ils ont dit qu'en cet état « *la prudence de l'homme ne pénétroit dans l'avenir et n'ordonnoit rien que par rapport à l'orgueil; que sa tempérance ne modéroit aucun excès que celui que l'orgueil auroit condamné; que sa constance ne se soutenoit dans les malheurs qu'autant qu'elle étoit soutenue par l'orgueil; et enfin, que toutes ses vertus, avec cet éclat extérieur de mérite qui les faisoit admirer, n'avoient pour but que cette admiration, l'amour d'une vaine gloire et l'intérêt de l'orgueil.* » On trouveroit un nombre presque infini d'autorités sur cette opinion; mais si je m'engageois à vous les citer régulièrement, j'en aurois un peu plus de peine et vous n'en auriez pas plus de plaisir. Je pense donc que le meilleur, pour vous et pour moi, sera de vous en faire voir l'abrégé dans six vers d'un excellent poète de notre temps (BRÉBEUF, *Entret. solitaires*) :

Si le jour de la foi n'éclaire la raison,
Notre goût dépravé tourne tout en poison;
Toujours de notre orgueil la subtile imposture
Au bien qu'il semble aimer fait changer de nature,
Et dans le propre amour dont l'homme est revêtu,
Il se rend criminel même par sa vertu.

S'il faut néanmoins demeurer d'accord que vos amis ont le don de cette foi vive qui redresse toutes les mauvaises inclinations de l'amour-propre, si

Dieu leur fait des grâces extraordinaires, s'il les sanctifie dès ce monde, je souscris de bon cœur à leur canonisation, et je leur déclare que les *Réflexions morales* ne les regardent point. Il n'y a pas apparence que celui qui les a écrites en veuille à la vertu des saints; il ne s'adresse, comme je vous ai dit, qu'à l'homme corrompu : il soutient qu'il fait presque toujours du mal quand son amour-propre le flatte qu'il fait le bien, et qu'il se trompe souvent lorsqu'il veut juger de lui-même, parce que la nature ne se déclare pas en lui sincèrement des motifs qui le font agir. Dans cet état malheureux, où l'orgueil est l'âme de tous ses mouvements, les saints mêmes sont les premiers à lui déclarer la guerre, et le traitent plus mal, sans comparaison, que ne fait l'auteur des *Réflexions*. S'il vous prend quelque jour envie de voir les passages que j'ai trouvés dans leurs écrits sur ce sujet, vous serez aussi persuadé que je le suis de cette vérité; mais je vous supplie de vous contenter à présent de ces vers, qui vous expliqueront une partie de ce qu'ils en ont pensé :

Le désir des honneurs, des biens et des délices,
Produit seul ses vertus, comme il produit ses vices,
Et l'aveugle intérêt qui règne dans son cœur
Va d'objet en objet, et d'erreur en erreur;
Le nombre de ses maux s'accroît par le remède,
Au mal qui se guérit un autre mal succède;
Au gré de ce tyran dont l'empire est caché,
Un péché se détruit par un autre péché.

(BRÉBEUF, *Entret. sol.*)

Montagne, que j'ai quelque scrupule de vous citer après des Pères de l'Eglise, dit assez heureusement, sur ce même sujet, « que son âme a deux visages différents; qu'elle a beau se replier sur elle-même, elle n'aperçoit jamais que celui que l'amour-propre a déguisé, pendant que l'autre se découvre

par ceux qui n'ont point de part à ce déguisement. » Si j'osois enchérir sur une métaphore si hardie, je dirois que l'âme de l'homme corrompu est faite comme ces médailles qui représentent la figure d'un saint et celle d'un démon dans une seule face, et par les mêmes traits : il n'y a que la diverse situation de ceux qui la regardent qui change l'objet ; l'un voit le saint et l'autre voit le démon. Ces comparaisons nous font assez comprendre que, quand l'amour-propre a séduit le cœur, l'orgueil aveugle tellement la raison et répand tant d'obscurité dans toutes ses connoissances, qu'elle ne peut juger du moindre de nos mouvements, ni former d'elle-même aucun discours assuré pour notre conduite. « *Les hommes*, dit Horace, *sont sur la terre comme une troupe de voyageurs que la nuit a surpris en passant dans une forêt; ils marchent sur la foi d'un guide qui les égare aussitôt, ou par malice, ou par ignorance. Chacun d'eux se met en peine de retrouver le chemin : ils prennent tous diverses routes, et chacun croit suivre la bonne ; plus ils le croient et plus ils s'en écartent. Mais, quoique leurs égarements soient différents, ils n'ont pourtant qu'une même cause : c'est le guide qui les a trompés et l'obscurité de la nuit qui les empêche de se redresser* (1). » Peut-on mieux dépeindre l'aveuglement et les inquiétudes de l'homme abandonné à sa propre conduite, qui n'écoute que les conseils de son orgueil, qui croit aller naturellement droit au bien, et qui s'imagine toujours que le dernier qu'il recherche est le meilleur? N'est-il pas vrai que, dans le temps qu'il se flatte de

(1) Velut sylvis, ubi passim
Palantes error certo de tramite pellit.
Ille sinistrorsum, hic dextrorsum abit : unus utrique
Error, sed variis illudit partibus.

HORAT. *Satir.*, l. II, sat. 3, v. 48-51.

faire des actions vertueuses, c'est alors que l'égarement de son cœur est plus dangereux. Il y a un si grand nombre de roues qui composent le mouvement de cette horloge, et le principe en est si caché, qu'encore que nous voyions ce que marque sa montre, nous ne savons pas quel est le ressort qui conduit l'aiguille sur toutes les heures du cadran.

La troisième difficulté que j'aie à résoudre est « *que beaucoup de personnes trouvent de l'obscurité dans le sens et dans l'expression de ces* Réflexions. » L'obscurité, comme vous savez, Monsieur, ne vient pas toujours de la faute de celui qui écrit. Les *Réflexions*, ou, si vous voulez, les *Maximes et Sentences*, comme le monde a nommé celles-ci, doivent être écrites dans un style serré qui ne permet pas de donner aux choses toute la clarté qui seroit à désirer; ce sont les premiers traits du tableau. Les yeux habiles y remarquent bien toute la finesse de l'art et la beauté de la pensée du peintre; mais cette beauté n'est pas faite pour tout le monde, et, quoique ces traits ne soient pas remplis de couleurs, ils n'en sont pas moins des coups de maître. Il faut donc se donner le loisir de pénétrer le sens et la force des paroles; il faut que l'esprit parcoure toute l'étendue de leur signification avant que de se reposer pour en former le jugement.

La quatrième difficulté est, ce me semble, « *que les maximes sont presque partout trop générales.* » On vous a dit « *qu'il est injuste d'étendre sur tout le genre humain des défauts qui ne se trouvent qu'en quelques hommes.* » Je sais; outre ce que vous me mandez des différents sentiments que vous en avez entendus, ce que l'on oppose d'ordinaire à ceux qui découvrent et qui condamnent les vices. On appelle leur censure le portrait du peintre; on dit qu'ils sont comme les malades de la jaunisse, qu'ils voient tout jaune, parce qu'ils le sont eux-mêmes. Mais s'il

étoit vrai que, pour censurer la corruption du cœur en général, il fallût la ressentir en particulier plus qu'un autre, il faudroit aussi demeurer d'accord que ces philosophes dont Diogène de Laerce nous rapporte les sentences étoient les hommes les plus corrompus de leur siècle; il faudroit faire le procès à la mémoire de Caton et croire que c'étoit le plus méchant homme de la république, parce qu'il censuroit les vices de Rome. Si cela est, Monsieur, je ne pense pas que l'auteur des *Réflexions*, quel qu'il puisse être, trouve rien à redire au chagrin de ceux qui le condamneront quand, à la religion près, on on ne le croira pas plus homme de bien, ni plus sage que Caton. Je dirai encore, pour ce qui regarde les termes que l'on trouve trop généraux, qu'il est bien difficile de les restreindre dans les Sentences, sans leur ôter tout le sel et toute la force; il me semble, outre cela, que l'usage nous fait voir que, sous des expressions générales, l'esprit ne laisse pas de sous-entendre de lui-même des restrictions. Par exemple, quand on dit: *Tout Paris fut au devant du Roi; toute la Cour est dans la joie*, ces façons de parler ne signifient néanmoins que la plus grande partie. Si vous croyez que ces raisons ne suffisent pas pour fermer la bouche aux critiques, ajoutons-y que, quand on se scandalise si aisément des termes d'une censure générale, c'est à cause qu'elle nous pique trop vivement dans l'endroit le plus sensible du cœur.

Néanmoins il est certain que nous connoissons, vous et moi, bien des gens qui ne se scandalisent pas de celle des *Réflexions*, j'entends de ceux qui ont l'hypocrisie en aversion, et qui avouent de bonne foi ce qu'ils sentent en eux-mêmes et ce qu'ils remarquent dans les autres. Mais peu de gens sont capables d'y penser, ou s'en veulent donner la peine, et si par hasard ils y pensent, ce n'est jamais sans se

flatter. Souvenez-vous, s'il vous plaît, de la manière dont notre ami Guarini traite ces gens-là

Huomo sono, e mi preggio d'esser humano,
E teco che sei huomo,
E ch' altro esser non puoi,
Come huomo parlo di cosa humana;
E sè di cotal nome forse ti sdegni,
Guarda, Garzon superbo,
Che nel dishumanarti
Non divenghi una fiera, anch' un Dio (1).

Voilà, Monsieur, comme il faut parler de l'orgueil de la nature humaine, et au lieu de se fâcher contre le miroir qui nous fait voir nos défauts, au lieu de savoir mauvais gré à ceux qui nous les découvrent, ne vaudroit-il pas mieux nous servir des lumières qu'ils nous donnent pour connoître l'amour-propre et l'orgueil, et pour nous garantir des surprises continuelles qu'ils font à notre raison? Peut-on jamais donner assez d'aversion pour ces deux vices, qui furent les causes funestes de la révolte de notre premier père, ni trop décrier ces sources malheureuses de toutes nos misères?

Que les autres prennent donc comme ils voudront les *Réflexions morales* : pour moi, je les considère comme une peinture ingénieuse de toutes les singeries du faux sage. Il me semble que, dans chaque trait, *l'amour de la vérité lui ôte le masque et le montre tel qu'il est* (2). Je les regarde comme des leçons d'un maître qui entend parfaitement l'art de connoître les hommes, qui démêle admirablement bien

(1) Guarini, *Pastor fido*, act. I, sc. I. — « Homo sum, humani nihil a me alienum puto. » TERENTII *Heautontim.*, act. I, sc. I.

(2) Allusion à la figure qui se trouve placée en tête des quatre premières éditions des *Maximes*, mais qui n'a plus reparu dans la cinquième (1678).

tous les rôles qu'ils jouent dans le monde; et qui, non seulement nous fait prendre garde aux différents caractères des personnages du théâtre, mais encore qui nous fait voir, en levant un coin du rideau, que cet amant et ce roi de la comédie sont les mêmes acteurs qui font le docteur et le bouffon dans la farce. Je vous avoue que je n'ai rien lu de notre temps qui m'ait donné plus de mépris pour l'homme, et plus de honte de ma propre vanité. Je pense toujours trouver, à l'ouverture du livre, quelque ressemblance aux mouvements secrets de mon cœur; je me tâte moi-même pour examiner s'il dit vrai, et je trouve qu'il le dit presque toujours et de moi et des autres plus qu'on ne voudroit. D'abord j'en ai quelque dépit; je rougis quelquefois de voir qu'il ait deviné, mais je sens bien, à force de le lire, que, si je n'apprends à devenir plus sage, j'apprends au moins à connoître que je ne le suis pas; j'apprends enfin, par l'opinion qu'il me donne de moi-même, à ne me répandre pas sottement dans l'admiration de toutes ces vertus dont l'éclat nous saute aux yeux. Les hypocrites passent mal leur temps à la lecture d'un livre comme celui-là. Défiez-vous donc, Monsieur, de ceux qui vous en diront du mal, et soyez assurés qu'ils n'en disent que parce qu'ils sont désolés de voir révéler des mystères qu'ils voudroient pouvoir cacher toute leur vie aux autres et à eux-mêmes.

En ne voulant vous faire qu'une lettre, je me suis engagé insensiblement à vous écrire un grand discours. Appelez-le comme vous voudrez, ou discours, ou lettre, il ne m'importe, pourvu que vous en soyez content et que vous me fassiez l'honneur de me croire,

Monsieur,

Votre, etc.

PREMIÈRES PENSÉES
DE LA ROCHEFOUCAULD
TIRÉES DES PREMIÈRES ÉDITIONS (1).

I.

L'amour-propre est l'amour de soi-même et de toutes choses pour soi ; il rend les hommes idolâtres d'eux-mêmes, et les rendroit les tyrans des autres, si la fortune leur en donnoit les moyens. Il ne se repose jamais hors de soi, et ne s'arrête dans les sujets étrangers, que comme les abeilles

(1) On remarquera sans doute que ces premières pensées, au nombre de 65, appartiennent toutes, à l'exception de quatre, les nos 18, 22, 64 et 65, à la première édition. A partir de la seconde, et son premier choix définitivement arrêté, l'auteur n'a plus fait qu'ajouter dans les éditions suivantes.

Je ne parle ici toutefois que du fond des pensées : car il a introduit, à chaque édition, des perfectionnements de style qui ont été signalés, comme variantes, dans les notes qui suivent les *Maximes* dans cette nouvelle édition. On a joint également quelques notes à ces premières pensées, quand elles ont paru pouvoir donner lieu à quelque observation utile.

sur les fleurs, pour en tirer ce qui lui est propre. Rien n'est si impétueux que ses désirs, rien de si caché que ses desseins, rien de si habile que ses conduites ; ses souplesses ne se peuvent représenter ; ses tranformations passent celles des métamorphoses, et ses raffinements ceux de la chimie. On ne peut sonder la profondeur ni percer les ténèbres de ses abîmes. Là, il est à couvert des yeux les plus pénétrants ; il fait mille insensibles tours et retours. Là, il est souvent invisible à lui-même ; il y conçoit, il y nourrit et y élève, sans le savoir, un grand nombre d'affections et de haines ; il en forme de si monstrueuses, que lorsqu'il les a mises au jour, il les méconnoît, ou il ne peut se résoudre à les avouer. De cette nuit qui le couvre, naissent les ridicules persuasions qu'il a de lui-même ; de là viennent ses erreurs, ses ignorances, ses grossièretés et ses niaiseries sur son sujet ; de là vient qu'il croit que ses sentiments sont morts lorsqu'ils ne sont qu'endormis ; qu'il s'imagine n'avoir plus envie de courir dès qu'il se repose, et qu'il pense avoir perdu tous les goûts qu'il a rassasiés. Mais cette obscurité épaisse qui le cache à lui-même n'empêche pas qu'il ne voie parfaitement ce qui est hors de lui ; en quoi il est semblable à nos yeux qui découvrent tout, et sont aveugles seulement pour eux-mêmes. En effet, dans ses plus grands intérêts et dans ses plus importantes affaires, où la violence de ses souhaits appelle toute son attention, il voit, il sent, il entend, il imagine, il soupçonne, il pénètre, il devine tout ; de sorte qu'on est tenté de croire que chacune de ses passions a une espèce de magie qui

lui est propre. Rien n'est si intime et si fort que ses attachements, qu'il essaie de rompre inutilement à la vue des malheurs extrêmes qui le menacent. Cependant il fait quelquefois en peu de temps, et sans aucun effort, ce qu'il n'a pu faire avec tous ceux dont il est capable dans le cours de plusieurs années ; d'où l'on pourroit conclure assez vraisemblablement que c'est par lui-même que ses désirs sont allumés, plutôt que par la beauté et par le mérite de ses objets ; que son goût est le prix qui les relève et le fard qui les embellit ; que c'est après lui-même qu'il court, et qu'il suit son gré lorsqu'il suit les choses qui sont à son gré. Il est tous les contraires : il est impérieux et obéissant, sincère et dissimulé, miséricordieux et cruel, timide et audacieux. Il a de différentes inclinations, selon la diversité des tempéraments qui le tourmentent, et le dévouent tantôt à la gloire, tantôt aux richesses, et tantôt aux plaisirs. Il en change selon le changement de nos âges, de nos fortunes et de nos expériences ; mais il lui est indifférent d'en avoir plusieurs, ou de n'en avoir qu'une, parce qu'il se partage en plusieurs, et se ramasse en une quand il le faut, et comme il lui plaît. Il est inconstant ; et, outre les changements qui viennent des causes etrangères, il y en a une infinité qui naissent de lui et de son propre fond. Il est inconstant d'inconstance, de légèreté, d'amour, de nouveauté, de lassitude et de dégoût. Il est capricieux, et on le voit quelquefois travailler avec le dernier empressement et avec des travaux incroyables à obtenir des choses qui ne lui sont point avantageuses, et qui même lui sont nuisi-

bles, mais qu'il poursuit parce qu'il les veut. Il est bizarre et met souvent toute son application dans les emplois les plus frivoles; il trouve tout son plaisir dans les plus fades, et conserve toute sa fierté dans les plus méprisables. Il est dans tous les états de la vie et dans toutes les conditions; il vit partout, et il vit de tout; il vit de rien; il s'accommode des choses et de leur privation; il passe même dans le parti des gens qui lui font la guerre, il entre dans leurs desseins, et, ce qui est admirable, il se hait lui-même avec eux, il conjure sa perte, il travaille lui-même à sa ruine; enfin, il ne se soucie que d'être, et pourvu qu'il soit, il veut bien être son ennemi. Il ne faut donc pas s'étonner s'il se joint quelquefois à la plus rude austérité, et s'il entre si hardiment en société avec elle pour se détruire, parce que, dans le même temps qu'il se ruine en un endroit, il se rétablit en un autre. Quand on pense qu'il quitte son plaisir, il ne fait que le suspendre ou le changer, et lors même qu'il est vaincu, et qu'on croit en être défait, on le retrouve qui triomphe dans sa propre défaite. Voilà la peinture de l'amour-propre, dont toute la vie n'est qu'une grande et longue agitation. La mer en est une image sensible; et l'amour-propre trouve dans le flux et le reflux de ses vagues continuelles une fidèle expression de la succession turbulente de ses pensées et de ses éternels mouvements (1665, n° 1).

Cette description si vive et si merveilleusement tracée de l'amour-propre est un morceau de style propre à donner une haute idée du talent de La Rochefoucauld. Il l'a sacrifiée pourtant et supprimée à partir de la seconde édition de son livre, parce qu'il sentoit, en homme de

goût, qu'un morceau de cette longueur et de cet appareil n'étoit guère en harmonie avec la forme qu'il vouloit donner à son livre. Un pareil sacrifice est d'autant plus appréciable que cette espèce d'exposé de son opinion sur l'amour-propre avoit dû lui coûter de longues études pour l'amener à cette vigueur de pensée et d'expression qui le distingue, et qui le rendoit si digne d'être conservé.

Rien n'est plus propre à former et à fortifier le goût que l'étude comparative de la manière et du style des grands écrivains; j'ose donc espérer qu'on me pardonnera de citer à cette occasion un fragment des *Pensées* de Pascal, qui se rapporte également à l'amour-propre, et qu'il n'est peut-être pas hors de propos de rappeler ici :

« La nature de l'amour-propre et de ce *moi* humain est de n'aimer que soi et de ne considérer que soi. Mais que fera-t-il? Il ne sauroit empêcher que cet objet qu'il aime ne soit plein de défauts et de misères : il veut être grand, et il se voit petit; il veut être heureux, et il se voit misérable; il veut être parfait, et il se voit plein d'imperfections; il veut être l'objet de l'amour et de l'estime des hommes, et il voit que ses défauts ne méritent que leur aversion et leur mépris. Cet embarras où il se trouve produit en lui la plus injuste et la plus criminelle passion qu'il soit possible de s'imaginer : car il conçoit une haine mortelle contre cette vérité qui le reprend et qui le convainc de ses défauts. Il désireroit de l'anéantir, et, ne pouvant la détruire elle-même, il la détruit, autant qu'il peut, dans sa connoissance et dans celle des autres, c'est-à-dire qu'il met tout son soin à couvrir ses défauts et aux autres et à soi-même, et qu'il ne peut souffrir qu'on les lui fasse voir, ni qu'on les voie.

» C'est sans doute un mal que d'être plein de défauts; mais c'est encore un plus grand mal que d'en être plein et de ne les vouloir pas reconnoître, puisque c'est y ajouter celui d'une illusion volontaire. Nous ne voulons pas que les autres nous trompent; nous ne trouvons pas juste qu'ils veuillent être estimés de nous plus qu'ils ne méritent; il n'est donc pas juste aussi que nous les trompions, et que nous voulions qu'ils nous estiment plus que nous ne méritons. »

(*Pensées* de Pascal, avec un commentaire par E. Havet, Paris, 1852, in-8; page 26.)

II.

Toutes les passions ne sont autre chose que les divers degrés de la chaleur et de la froideur du sang (1665, n° 13).

Cette maxime n'étoit pas au fond sans analogie avec la maxime 5 :

« La durée de nos passions ne dépend pas plus de nous que la durée de notre vie. »

III.

La modération dans la bonne fortune n'est que l'appréhension de la honte qui suit l'emportement, ou la peur de perdre ce que l'on a (1665, n° 18).

Voyez les maximes 17 et 18.

IV.

La modération est comme la sobriété : on voudroit bien manger davantage, mais on craint de se faire mal (1665, n° 21).

V.

Tout le monde trouve à redire en autrui ce qu'on trouve à redire en lui (1665, n° 33).

VI.

L'orgueil, comme lassé de ses artifices et de ses différentes métamorphoses, après avoir joué tout seul les personnages de la comédie humaine, se montre avec un visage naturel, et se découvre par la fierté ; de sorte qu'à proprement parler, la fierté est l'éclat et la déclaration de l'orgueil (1665, n° 37).

VII.

C'est une espèce de bonheur de connoître jusqu'à quel point on doit être malheureux (1665, n° 53).

Cela étoit bien subtil; c'est du précieux dans la pensée comme il y en a quelquefois dans le langage.

VIII.

Quand on ne trouve pas son repos en soi-même, il est inutile de le chercher ailleurs (1665, n° 55).

IX.

Il faudroit pouvoir répondre de sa fortune, pour pouvoir répondre de ce que l'on fera (1665, n° 70).

X.

L'amour est à l'âme de celui qui aime ce que l'âme est au corps qu'elle anime (1665, n° 77).

XI.

Comme on n'est jamais en liberté d'aimer, ou de cesser d'aimer, l'amant ne peut se plaindre avec justice de l'inconstance de sa maîtresse, ni elle de la légèreté de son amant (1665, n° 81).

Dans cette maxime, La Rochefoucauld poussoit à ses dernières limites son système sur les passions. C'étoit là une espèce de justification des infidélités amoureuses, qui dut faire jeter les hauts cris aux nobles et spirituelles amies du moraliste.

XII.

La justice dans les juges qui sont modérés n'est que l'amour de leur élévation (1665, n° 89).

Il y avoit dans cette maxime un souvenir des animosités politiques, dont La Rochefoucauld a sans doute bientôt senti l'injustice et l'inconvenance. Le gentilhomme avoit peine à oublier ses rancunes contre le parlement.

XIII.

Quand nous sommes las d'aimer, nous sommes bien aises que l'on devienne infidèle pour nous dégager de notre fidélité (1665, n° 85).

XIV.

Le premier mouvement de joie que nous avons du bonheur de nos amis ne vient ni de la bonté de notre naturel, ni de l'amitié que nous avons pour eux; c'est un effet de l'amour-propre qui nous flatte de l'espérance d'être heureux à notre tour, ou de retirer quelque utilité de leur bonne fortune (1665, n° 97).

XV.

Dans l'adversité de nos meilleurs amis, nous trouvons toujours quelque chose qui ne nous déplaît pas (1665, n° 99).

Ces deux maximes ont quelque chose d'amer et de cruel qui explique très bien leur suppression. La Rochefoucauld les a fait disparoître de toutes les éditions qui ont suivi la première. Je ne comprends donc pas que dans l'édition de M. Suard (1778) on ait cru devoir faire revivre la 15e, qui est la plus dure et la moins juste des deux,

surtout quand La Rochefoucauld avoit modifié lui-même l'expression de sa pensée dans cette autre maxime, d'un caractère beaucoup plus doux :

« Nous nous consolons aisément des disgrâces de nos amis lorsqu'elles servent à signaler notre tendresse pour eux (1678, n° 235). »

XVI.

Comment prétendons-nous qu'un autre garde notre secret, si nous n'avons pas pu le garder nous-mêmes (1665, n° 100).

XVII.

Comme si ce n'étoit pas assez à l'amour-propre d'avoir la vertu de se transformer lui-même, il a encore celle de transformer les objets ; ce qu'il fait d'une manière fort étonnante : car non seulement il les déguise si bien qu'il y est lui-même trompé, mais il change aussi l'état et la nature des choses. En effet, lorsqu'une personne nous est contraire, et qu'elle tourne sa haine et sa persécution contre nous, c'est avec toute la sévérité de la justice que l'amour-propre juge de ses actions : il donne à ses défauts une étendue qui les rend énormes, et il met ses bonnes qualités dans un jour si désavantageux qu'elles deviennent plus dégoûtantes que ses défauts. Cependant, dès que cette même personne nous devient favorable, ou que quelqu'un de nos intérêts la réconcilie avec nous, notre seule satisfaction rend aussitôt à son mérite le lustre que notre aversion venoit de lui ôter. Les mauvaises qualités s'effacent, et les bonnes paroissent avec plus d'avantage qu'auparavant ; nous rappelons

même toute notre indulgence pour la forcer à justifier la guerre qu'elle nous a faite. Quoique toutes les passions montrent cette vérité, l'amour la fait voir plus clairement que les autres ; car nous voyons un amoureux, agité de la rage où l'a mis l'oubli ou l'infidélité de ce qu'il aime, méditer pour sa vengeance tout ce que cette passion inspire de plus violent. Néanmoins, aussitôt que sa vue a calmé la fureur de ses mouvements, son ravissement rend cette beauté innocente ; il n'accuse plus que lui-même, il condamne ses condamnations ; et, par cette vertu miraculeuse de l'amour-propre, il ôte la noirceur aux mauvaises actions de sa maîtresse, et en sépare le crime pour s'en charger lui-même (1665, n° 101).

Supprimée probablement par des motifs analogues à ceux qui ont fait retrancher la première. Ce n'étoit pas là une maxime, c'étoit une dissertation. Ce morceau laisse d'ailleurs quelque chose à désirer du côté de la véritable élégance du style, qui retranche avec soin tout ce qui sent un peu l'emphase.

Voyez la maxime 150, qui rendoit celle-ci à peu près inutile.

XVIII.

Il n'y en a point qui pressent tant les autres que les paresseux lorsqu'ils ont satisfait à leur paresse, afin de paroître diligents (1666, n° 91).

XIX.

L'aveuglement des hommes est le plus dangereux effet de leur orgueil : il sert à le nourrir et à l'augmenter, et nous ôte la connoissance des re-

mèdes qui pourroient soulager nos misères et nous guérir de nos défauts (1665, n° 102).

XX.

On n'a plus de raison, quand on n'espère plus d'en trouver aux autres (1665, n° 103).

XXI.

Les philosophes, et Sénèque surtout, n'ont point ôté les crimes par leurs préceptes, ils n'ont fait que les employer au bâtiment de l'orgueil (1665, n° 105).

XXII.

C'est une preuve de peu d'amitié de ne s'apercevoir pas du refroidissement de celle de nos amis (1666, n° 97).

XXIII.

Les plus sages le sont dans les choses indifférentes, mais ils ne le sont presque jamais dans leurs plus sérieuses affaires (1665, n° 132).

XXIV.

La plus subtile folie se fait de la plus subtile sagesse (1665, n° 134).

XXV.

La sobriété est l'amour de la santé ou l'impuissance de manger beaucoup (1665, n° 135).

Autre forme de la maxime 4, également supprimée. L'une et l'autre étoient un peu communes, et ne méritoient pas, en effet, d'être conservées.

XXVI.

On n'oublie jamais mieux les choses que quand on s'est lassé d'en parler (1665, n° 144).

XXVII.

La louange qu'on nous donne sert au moins à nous fixer dans la pratique des vertus (1665, n° 155).

XXVIII.

L'amour-propre empêche bien que celui qui nous flatte ne soit jamais celui qui nous flatte le plus (1665, n° 157).

XXIX.

On ne blâme le vice et on ne loue la vertu que par intérêt (1665, n° 151).

XXX.

On ne fait point de distinction dans les espèces de colère, bien qu'il y en ait une légère et quasi innocente, qui vient de l'ardeur de la complexion, et une autre très criminelle, qui est à proprement parler la fureur de l'orgueil (1665, n° 159).

XXXI.

Les grandes âmes ne sont pas celles qui ont moins de passions et plus de vertus que les âmes communes, mais celles seulement qui ont de plus grands desseins (1665, n° 161).

XXXII.

Les rois font des hommes comme des pièces de monnoie : ils les font valoir ce qu'ils veulent, et l'on est forcé de les recevoir selon leur cours, et non pas selon leur véritable prix (1665, n° 165).

Cette réflexion étoit plutôt une épigramme qu'une maxime. La Rochefoucauld l'aura supprimée par ce motif, et en ce cas il a fait preuve de goût.

XXXIII.

La férocité naturelle fait moins de cruels que l'amour-propre (1665, n° 174).

XXXIV.

On peut dire de toutes nos vertus ce qu'un poète italien a dit de l'honnêteté des femmes, que ce n'est souvent autre chose qu'un art de paroître honnête (1665, n° 176).

Réflexion inconvenante dans sa forme et fausse quant au fond. Sans doute, dans le système de l'auteur, la plupart de nos vertus ne sont que des vertus d'apparat; mais il ne s'ensuit pas que l'on puisse dire d'une manière aussi absolue que la vertu des femmes n'est presque toujours que de l'hypocrisie. Je n'insisterai pas là dessus, puisque La Rochefoucauld a fait justice lui-même de cette maxime.

XXXV.

Il y a des crimes qui deviennent innocents et même glorieux par leur éclat, leur nombre et leur excès; de là vient que les voleries publiques sont des habiletés, et que prendre des provinces injustement s'appelle faire des conquêtes (1665, n° 192).

Epigramme contre les financiers et contre les conqué-

rants, que La Rochefoucauld a supprimée, sans doute comme tout à fait exagérée, et peut-être comme un peu hardie sous le règne d'un roi qui aimoit assez la guerre et les conquêtes.

XXXVI.

On ne trouve point dans l'homme le bien ni le mal dans l'excès (1665, n° 201).

XXXVII.

Ceux qui sont incapables de commettre de grands crimes n'en soupçonnent pas facilement les autres (1665, n° 208).

XXXVIII.

La pompe des enterrements regarde plus la vanité des vivants que l'honneur des morts (1665, n° 213).

XXXIX.

Quelque incertitude et quelque variété qui paroisse dans le monde, on y remarque néanmoins un certain enchaînement secret, et un ordre réglé de tout temps par la Providence, qui fait que chaque chose marche en son rang et suit le cours de sa destinée (1665, n° 225).

On se demande pourquoi La Rochefoucauld a supprimé dans les éditions de son livre qui ont suivi la première cette pensée, également irréprochable et pour le fond et pour la forme. L'abbé Brotier conjecture que l'auteur la trouvoit peu à sa place dans un livre exclusivement consacré à la peinture des travers de l'espèce humaine. Il considéroit, en effet, l'homme dans ses vertus mondaines ou apparentes, et non dans l'exercice des devoirs que lui impose la religion. La conjecture de l'abbé Brotier nous sembleroit donc assez fondée.

XL.

L'intrépidité doit soutenir le cœur dans les conjurations, au lieu que la seule valeur lui fournit toute la fermeté qui lui est nécessaire dans les périls de la guerre (1665, n° 231).

Il y avoit là un peu trop de subtilité et aussi quelque souvenir du rôle que l'auteur avoit pris dans les intrigues de la Fronde.

XLI.

Ceux qui voudroient définir la victoire par sa naissance seroient tentés, comme les poètes, de l'appeler la fille du ciel, puisqu'on ne trouve point son origine sur la terre. En effet, elle est produite par une infinité d'actions qui, au lieu de l'avoir pour but, regardent seulement les intérêts particuliers de ceux qui les font, puisque tous ceux qui composent une armée, allant à leur propre gloire et à leur élévation, procurent un bien si grand et si général (1665, n° 232).

XLII.

On ne peut répondre de son courage quand on n'a jamais été dans le péril (1665, n° 236).

XLIII.

On donne plus souvent des bornes à sa reconnoissance qu'à ses désirs et à ses espérances (1665, n° 241).

XLIV.

L'imitation est toujours malheureuse, et tout ce

qui est contrefait déplaît avec les mêmes choses qui charment lorsqu'elles sont naturelles (1665, n° 245).

XLV.

Nous ne regrettons pas la perte de nos amis selon leur mérite, mais selon nos besoins, et selon l'opinion que nous croyons leur avoir donnée de ce que nous valons (1665, n° 248).

XLVI.

Il est bien malaisé de distinguer la bonté générale et répandue sur tout le monde, de la grande habileté (1665, n° 252).

On peut rapprocher cette maxime du n° 236, qui exprime avec plus de développement la même idée.

XLVII.

Pour pouvoir être toujours bon, il faut que les autres croient qu'ils ne peuvent jamais nous être impunément méchants (1665, n° 254).

Voyez la maxime 237.

XLVIII.

La confiance de plaire est souvent un moyen de déplaire infailliblement (1665, n° 256).

Même pensée au fond que celle de la maxime 242. Je ne sais même si je ne préférerois pas, pour l'expression, la maxime supprimée à celle qui la remplace.

XLIX.

La confiance que l'on a en soi fait naître la

plus grande partie de celle que l'on a aux autres (1665, n° 258).

L.

Il y a une révolution générale qui change le goût des esprits, aussi bien que les fortunes du monde (1665, n° 259).

LI.

La vérité est le fondement et la raison de la perfection et de la beauté ; une chose, de quelque nature qu'elle soit, ne sauroit être belle et parfaite, si elle n'est véritablement tout ce qu'elle doit être, et si elle n'a tout ce qu'elle doit avoir (1665, n° 260).

LII.

Il y a de belles choses qui ont plus d'éclat quand elles demeurent imparfaites que quand elles sont trop achevées (1665, n° 262).

LIII.

La magnanimité est un noble effort de l'orgueil, par lequel il rend l'homme maître de lui-même, pour le rendre maître de toutes choses (1665, n° 271).

Voyez les maximes 242 et 285.

LIV.

Le luxe et la trop grande politesse dans les États sont le présage assuré de leur décadence, parce que, tous les particuliers s'attachant à leurs

intérêts propres, ils se détournent du bien public (1665, n° 282).

Pensée très juste, et que l'auteur n'a sans doute supprimée que parce qu'elle sembloit tout à fait étrangère à l'intention qui avoit dicté son livre.

LV.

De toutes les passions, celle qui est la plus inconnue à nous-mêmes, c'est la paresse; elle est la plus ardente et la plus maligne de toutes, quoique sa violence soit insensible, et que les dommages qu'elle cause soient très cachés. Si nous considérons attentivement son pouvoir, nous verrons qu'elle se rend en toutes rencontres maîtresse de nos sentiments, de nos intérêts et de nos plaisirs : c'est la rémore qui a la force d'arrêter les plus grands vaisseaux; c'est une bonace plus dangereuse aux plus importantes affaires que les écueils et que les plus grandes tempêtes. Le repos de la paresse est un charme secret de l'âme qui suspend soudainement les plus ardentes poursuites et les plus opiniâtres résolutions. Pour donner enfin la véritable idée de cette passion, il faut dire que la paresse est comme une béatitude de l'âme qui la console de toutes ses pertes, et qui lui tient lieu de tous les biens (1665, n° 290).

LVI.

On aime bien à deviner les autres, mais l'on n'aime pas à être deviné (1665, n° 296).

Cette réflexion, qui n'avoit rien de bien saillant, se retrouve implicitement dans la maxime 425.

LVII.

C'est une ennuyeuse maladie que de conserver sa santé par un trop grand régime (1665, n° 298).

LVIII.

Il est plus facile de prendre de l'amour quand on n'en a pas, que de s'en défaire quand on en a (1665, n° 300).

LIX.

La plupart des femmes se rendent plutôt par foiblesse que par passion. De là vient que pour l'ordinaire, les hommes entreprenants réussissent mieux que les autres, quoiqu'ils ne soient pas plus aimables (1665, n° 301).

LX.

N'aimer guère en amour est un moyen assuré pour être aimé (1665, n° 302).

LXI.

La sincérité que se demandent les amants et les maîtresses pour savoir l'un et l'autre quand ils cesseront de s'aimer est bien moins pour vouloir être avertis quand on ne les aimera plus, que pour être mieux assurés qu'on les aime lorsque l'on ne dit point le contraire (1665, n° 303).

LXII.

La plus juste comparaison qu'on puisse faire de l'amour, c'est celle de la fièvre; nous n'avons

non plus de pouvoir sur l'un que sur l'autre, soit pour sa violence ou pour sa durée (1655, n° 305).

Cette pensée revient un peu, pour le fond, à la maxime 5.

LXIII.

La plus grande habileté des moins habiles est de savoir se soumettre à la bonne conduite d'autrui (1665, n° 309).

Cette maxime n'étoit que la première forme d'une pensée bien plus habilement exprimée dans la rédaction définitivement adoptée par La Rochefoucauld :

« Il n'y a pas quelquefois moins d'habileté à savoir profiter d'un bon conseil qu'à se bien conseiller soi-même. »

La première manière imposoit en quelque sorte à l'homme l'obligation de reconnoître son infériorité en certaines occasions; la seconde, au contraire, le flatte et l'encourage par l'éloge donné à sa perspicacité. Cela est beaucoup plus agréable pour l'amour-propre.

LXIV.

On craint toujours de voir ce qu'on aime quand on vient de faire des coquetteries ailleurs (1675, n° 372).

LXV.

On doit se consoler de ses fautes quand on à la force de les avouer (1675, n° 375).

Je trouve dans le petit supplément placé à la fin de l'édition de 1693 la même pensée exprimée un peu différemment :

« Les fautes sont toujours pardonnables, quand on a la force de les avouer. »

SUPPLÉMENT.

MAXIMES

Publiées pour la première fois, sous forme de Supplément,

DANS L'ÉDITION DE 1693 (1).

I. (1).

Force gens veulent être dévots ; mais personne ne veut être humble.

(1) L'édition de 1693, publiée douze ans après la mort de La Rochefoucauld, contient, à la fin du volume, une série de cinquante maximes, qui probablement avoient été recueillies des papiers de l'auteur ; mais ce petit supplément n'est précédé d'aucun avertissement qui en fasse connoître l'origine. L'éditeur, plus empressé sans doute de publier ce qu'il croyoit inconnu que d'examiner avec attention ces nouvelles maximes, n'a pas remarqué que vingt-cinq d'entre elles étoient déjà comprises, ou textuellement, ou avec de très légères modifications de style, dans l'édition de 1678, la dernière revue par l'auteur.

M. Aimé Martin, qui a donné aussi ce supplément de cinquante maximes dans son édition de 1844 (*Paris, Lefèvre*, gr. in-16), a commis la même inadvertance que l'éditeur de 1693.

Je reproduis aussi ces cinquante maximes, mais en renvoyant, pour celles qui avaient déjà paru du vivant de l'auteur, au numéro qu'elles portent dans le corps de

II (II).

Le travail du corps délivre des peines de l'esprit, et c'est ce qui rend les pauvres heureux.

III (III).

Les véritables mortifications sont celles qui ne sont point connues ; la vanité rend les autres faciles.

IV (IV).

L'humilité est l'autel sur lequel Dieu veut qu'on lui offre des sacrifices.

V (V).

Il faut peu de choses pour rendre le sage heureux ; rien ne peut rendre un fol content : c'est pourquoi presque tous les hommes sont misérables.

VI (VI).

Nous nous tourmentons moins pour devenir heureux que pour faire croire que nous le sommes.

VII (VII).

Il est bien plus aisé d'éteindre un premier désir que de satisfaire tous ceux qui le suivent.

l'ouvrage, et en indiquant par une nouvelle série de numéros celles qui étoient réellement inédites. Quelques unes de ces dernières sont tout à fait dignes de La Rochefoucauld, et auroient mérité de prendre rang avec celles que l'auteur a définitivement consacrées par son choix dans l'édition de 1678.

VIII (VIII).

La sagesse est à l'âme ce que la santé est pour le corps.

IX (IX).

Les grands de la terre ne pouvant donner la santé du corps ni le repos d'esprit, on achète toujours trop cher tous les biens qu'ils peuvent faire.

X (Voy. 439).

Avant que de désirer fortement une chose, il faut examiner quel est le bonheur de celui qui la possède.

XI (X).

Un véritable ami est le plus grand de tous les biens, et celui de tous qu'on songe le moins à acquérir.

XII (XI).

Les amants ne voient les défauts de leurs maîtresses que lorsque leur enchantement est fini.

XIII (XII).

La prudence et l'amour ne sont pas faits l'un pour l'autre ; à mesure que l'amour croît, la prudence diminue.

XIV (XIII).

Il est quelquefois agréable à un mari d'avoir une femme jalouse ; il entend toujours parler de ce qu'il aime.

XV (XIV).

Qu'une femme est à plaindre quand elle a tout ensemble de l'amour et de la vertu !

XVI (XV).

Le sage trouve mieux son compte à ne point s'engager qu'à vaincre.

XVII (XVI).

Il est plus nécessaire d'étudier les hommes que les livres.

XVIII (XVII).

Le bonheur ou le malheur vont d'ordinaire à ceux qui ont le plus de l'un ou de l'autre.

XIX (Voy. 342).

L'accent et le caractère du pays où l'on est né demeure dans l'esprit et dans le cœur comme dans le langage.

XX (Voy. 344).

La plupart des hommes ont, comme les plantes, des propriétés que le hasard fait découvrir.

XXI (XVIII).

Une honnête femme est un trésor caché ; celui qui l'a trouvée fait fort bien de ne s'en pas vanter.

XXII (Voy. 362).

La plupart des femmes ne pleurent pas tant la

perte d'un amant pour montrer qu'elles ont aimé que pour paroître dignes d'être aimées.

XXIII (Voy. 367).

Il y a bien d'honnêtes femmes qui sont lasses de leur métier.

XXIV (Voy. 374).

Si l'on croit aimer sa maîtresse pour l'amour d'elle, on est souvent trompé.

XXV (Voy. 381).

La violence qu'on se fait pour être fidèle ne vaut guère mieux qu'une infidélité.

XXVI (Voy. 359).

Il n'y a que les personnes qui évitent de donner de la jalousie qui méritent qu'on en ait pour elles.

XXVII (Voy. 361).

La jalousie naît toujours avec l'amour; mais elle ne meurt pas toujours avec lui.

XXVIII (XIX).

Quand nous aimons trop, il est mal aisé de reconnoître si l'on cesse de nous aimer.

XXIX (Voy. 364).

On sait assez qu'on ne doit guères parler de sa femme ; mais on ne sait pas assez qu'on ne doit guères parler de soi.

XXX (Voy. 345).

Les occasions nous font connoître aux autres et à nous-mêmes.

XXXI (Voy. 347).

Nous ne trouvons guère de gens de bon sens que ceux qui sont de notre avis.

XXXII (Voy. 356).

Nous ne louons d'ordinaire de bon cœur que ceux qui nous admirent.

XXXIII (Voy. 149).

On ne se blâme que pour être loué.

XXXIV (Voy. 357).

Les petits esprits sont blessés des plus petites choses.

XXXV (Voy. 354).

Il y a de certains défauts qui, étant bien mis dans un certain jour, plaisent plus que la perfection même.

XXXVI (Voy. 350).

Ce qui nous donne tant d'aigreur contre ceux qui nous font des finesses, c'est qu'ils croient être plus habiles que nous.

XXXVII (Voy. 352).

On s'ennuie presque toujours avec ceux que l'on ennuie.

XXXVIII (Voy. 363).

Les violences qu'on nous fait nous font quelquefois moins de peine que celles que nous nous faisons à nous-même.

XXXIX (XX).

Il n'est jamais plus difficile de bien parler que quand on a honte de se taire.

XL (Voy. 375).

Les fautes sont toujours pardonnables quand on a la force de les avouer.

XLI (Voy. 377).

Le plus grand défaut de la pénétration n'est pas de ne pas aller au but, c'est de le passer.

XLII (Voy. 378).

On donne des conseils, mais on ne donne point la sagesse d'en profiter.

XLIII (Voy. 379).

Quand notre mérite baisse, notre goût diminue aussi.

XLIV (Voy. 380).

La fortune fait paroître nos vertus et nos vices, comme la lumière fait paroître les objets.

XLV (Voy. 382).

Nos actions sont comme des bouts-rimés, que chacun tourne comme il lui plaît.

XLVI (XXI).

Il n'est rien de plus naturel ni de plus trompeur que de croire qu'on est aimé.

XLVII (XXII).

Nous aimons mieux voir ceux à qui nous faisons du bien que ceux qui nous en font.

XLVIII (XXIII).

Il est plus difficile de dissimuler les sentiments que l'on a que de feindre ceux que l'on n'a pas.

XLIX (XXIV).

Les amitiés renouées demandent plus de soins que celles qui n'ont jamais été rompues.

L (XXV).

Un homme à qui personne ne plaît est bien plus malheureux que celui qui ne plaît à personne.

TABLE DES MATIÈRES

DE CES

RÉFLEXIONS MORALES.

Le chiffre renvoie aux Maximes, et non aux pages.

P. S. indique les PENSÉES SUPPRIMÉES ; — *Sup.*, les Pensées comprises au SUPPLÉMENT.

A

Accent du pays. 342.
Accidents. 59, 410.
Actions. 7, 57, 58, 160, 161, 382, 409.
Affaires. 453.
Affectation. 134.
Afflictions. 232, 233, 355, 362.
Âges de la vie. 405.
Agrément. 240, 255.
Air bourgeois. 493.
Air composé. 495.
Ambition. 24, 91, 246, 293, 490.
Ame. 188, 193, 194.
Amitié. 80, 81, 82, 83, 84, 85, 88, 96, 114, 179, 235, 279, 286, 294, 296, 321, 410, 426, 427, 434, 440, 441, 473. — *P. S.* 14, 15, 22, 45. — *Sup.* 10, 24.
Amour. 68, 69, 70, 71, 72, 73, 74, 75, 76, 77, 83, 111, 131, 136, 175, 176, 259, 262, 274, 312, 330, 335, 336, 348, 349, 351, 353, 369, 371, 374, 385, 396, 402, 417, 418, 422, 430, 440, 441, 466, 471, 473, 490, 501. — *P. S* 10, 11, 13, 58, 60, 61, 62, 64 — *Sup.* 11, 12, 19, 21.
Amour-propre. 2, 3, 4, 13, 46, 48, 143, 228, 236, 247, 261, 262, 303, 312, 314, 339, 386, 417, 418, 494, 500. — *P. S.* 1, 17, 28, 33.
Apparences. 56, 64.
Application. 41, 243.
Avarice. 167, 491, 492.
Aveuglement. *P. S.* 19.
Avidité. 66.

B

Beauté. 240, 474, 497.—P. S. 52.
Bienfaits. 14, 121, 299, 301. — Sup. 22.
Bienséance. 447.
Bon sens. 67, 347.
Bonheur. 49. —Sup. 5, 6 17.
Bonne grâce. 67.
Bonté. 237, 284, 387, 481. — P. S. 46, 47.

C

Civilité. 260.
Clémence. 15, 16.
Cœur. 43, 98, 102, 103, 108, 478. — Sup. 16
Colère. P. S. 30.
Compassion de nos ennemis. 463.
Conduite. 163, 227.
Confiance. 421, 475.—P. S. 48, 49.
Confiance des grands. 239.
Connoissance. 106, 178, 295, 436, 482.
Conseils. 110, 116, 283, 378.
Consolation. 325. — P. S. 55.
Constance. 19, 20, 21, 175, 176, 420.
Conversation. 139, 421.
Coquetterie. 107, 241, 332, 349, 376, 406.
Crimes. 183, 196, 197, 465. — P. S. 35, 37.
Cruauté. — P. S. 33.
Curiosité. 173.

D

Défauts. 31, 90, 112, 154, 155, 184, 190, 194, 202, 251, 327, 354, 397, 410, 411, 424, 428, 442, 493, 498. — P. S. 5.
Défiance. 86, 315, 366.
Dégoût. 155, 211.
Déguisement. 119, 246, 282. — Sup. 23.
Déshonneur. 326.
Désir. 439, 469. — Sup. 7.
Desseins. 160, 161.
Dévotion. 427. — Sup. 1.
Douceur. 479.
Droiture. 502.

E

Education. 261.
Elévation. 399, 400, 401, 403.
Eloquence. 249, 250.
Emplois. 164, 419, 449.
Ennui. 141, 172, 304, 352.

Envie. 27, 280, 281, 328, 376, 476, 486.
Espérance. 168.
Esprit. 43, 44, 97, 98, 99, 100, 101, 102, 103, 108, 112, 140, 142, 174, 265, 287, 357, 413, 415.
Esprits médiocres. 375.
Étonnement. 384.
Exemple. 230.

F

Favoris. 55.
Félicité. 48.
Femmes. 73, 204, 205, 220, 241, 277, 332, 333, 334, 340, 346, 362, 440, 466, 471, 474.—*P. S.* 34, 59. — *Sup.* 14.
Fermeté. 477, 479.
Fidélité. 247, 331, 381.
Finesse. 117, 124, 125, 126, 127, 350, 394, 407.
Flatterie. 123, 144, 152, 158, 198, 329.
Foiblesse. 120, 130, 316, 445, 481.
Folie. 207, 209, 210, 231, 300, 310, 318. 353. — *P. S.* 24.
Force. 42, 44, 237.
Fortune. 1, 25, 52, 53, 60, 61, 153, 154, 212, 343, 380, 391, 392, 435. — *P. S.* 9.
Frivolité. 498.

G

Galanterie. 73, 100, 402, 499.
Générosité. 246.
Gloire. 157, 198, 307.
Goût. 252, 258, 379, 390. — *P. S.* 50.
Gouverner. 151.
Grandeur d'âme. *P. S.* 31.
Gravité. 257.

H

Habileté. 591, 99, 208, 244, 245, 269, 283, 288, 400. — *P. S.* 46, 63.
Haine. 338.
Hasard. 57, 344.
Héros. 24, 53, 185.
Honnête femme. 205, 367, 368. — *Sup.* 18.
Honnête homme. 202, 203, 206, 353.
Honneur. 270.
Honte. 412, 446.
Humeur. 45, 47, 61, 290, 292, 297, 414, 435, 488.
Humilité. 254, 272, 358. — *Sup.* 1, 4.
Hypocrisie. 218, 233.

I

Imitation. 230. — P. S. 44.
Inclination. 252.
Incommoder. 242.
Inconstance. 135, 182, 306, 317.
Indiscrétion. 429. — P. S. 16.
Indulgence. 330.
Infidélité. 359, 360, 361, 429. — P. S. 13.
Ingratitude. 96, 226.
Injures. 14.
Innocence. 465.
Intérêt. 39, 40, 66, 85, 171, 187, 232, 253, 275, 302, 305, 486. — P. S. 29.
Intrépidité. P. S. 40.

J

Jalousie. 28, 32, 324, 336, 359, 361, 446, 472, 503. — Sup. 13.
Jeunesse. 109, 271, 341, 495, 497.
Jugement. 89, 97, 455, 456.
Justice. 78. P. S. 12.

L

Larmes. 373.
Libéralité. 263.
Louanges. 143, 144, 145, 146, 147, 148, 149, 150, 237, 320, 356, 432, 454. — P. S. 27.
Luxe. P. S. 54.

M

Magnanimité. 248, 285. — P. S. 53.
Malheur. 49. — P. S. 7. Sup. 17.
Mariage. 113.
Maux. 22, 121, 197, 229, 238, 264.
Méchant. 284.
Médisance. 483.
Mémoire. 89, 313. — P. S. 26.
Mensonge. 63.
Mépris. 322.
Mépris de la mort. 504.
Mérite. 50, 92, 95, 153, 155, 156, 164, 165, 166, 273, 279, 291, 379, 437, 455.
Mines. 256.
Modération. 17, 18, 293, 308. — P. S. 3, 4, 36.
Mort. 21, 23, 26.
Mortification. Sup. 3.

N

Naturel. 431.
Négociations. 276.
Niais. 208.
Noms illustres. 94.
Nouveauté. 274, 426.

O

Occasions. 345, 453, 454.
Opiniâtreté. 234, 265.
Orgueil. 33, 34, 35, 36, 37, 228, 239, 254, 267, 281, 450, 462, 472. — *P. S.* 6, 21.

P

Paresse. 169, 266, 267, 398, 482, 487. — *P. S.* 18, 55.
Parler. 137, 138, 142, 314, 319, 364. — *Sup.* 20.
Passions. 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 122, 188, 266, 276, 422, 460, 466, 471, 484, 485, 500. — *P. S.* 2.
Pénétration. 377, 425. — *P. S.* 56.
Persévérance. 177.
Perspective. 104.
Peur. 370.
Philosophie et philosophes. 22, 54.
Pitié. 264.
Plaire. *Sup.* 25.
Plaisir. 123.
Politesse. 99, 372.
Préoccupation. 92.
Procédé. 170.
Promesses. 38.
Propriétés des hommes. 344.
Providence. *P. S.* 39.
Prudence. 65. — *Sup.* 12.

Q

Qualités. 19, 159, 162, 337, 365, 433, 437, 452, 468, 470.
Querelles. 496.

R

Raison. 42, 105, 469. — *P. S.* 20.
Réconciliation. 82.
Reconnoissance. 223, 224, 225, 226, 298, 438. — *P. S.* 43.
Régime. *P. S.* 57.
Remèdes. 288.
Remèdes de l'amour. 459.
Repentir. 180.
Repos. *P. S.* 8.
Reproches. 148.
Réputation. 268, 412.
Richesses. 54.
Ridicules. 133, 311, 326.
Rois. *P. S.* 32.

S

Sagesse. 132, 210, 231, 323. — *P. S.* 23, 25. — *Sup.* 8, 15.
Santé. *Sup.* 8, 9.
Sensibilité. 464.
Sentiments. 255.
Silence. 79, 137, 138.
Simplicité. 289.
Sincérité. 62, 316, 383, 457.
Sobriété. *P. S.* 25.
Société. 87.
Sots. 309, 310, 353, 387, 451.
Subtilité. 128.

T

Timidité. 169, 480.
Trahison. 120, 126.
Travail. — *Sup.* 2.
Travers. 448, 502.
Tromperie. 114, 115, 117, 118, 127, 129, 201, 395, 434.

V

Valeur. 213, 214, 215, 216, 217, 219, 220, 221. — *P. S.* 40, 42.
Vanité. 137, 158, 200, 201, 232, 263, 376, 388, 389, 443. 467, 483.—*P. S.* 38.
Vérité. 64, 458.—*P. S.* 51. —*Sup.* 3.
Vertus. 1, 25, 171, 182, 183, 186, 187, 189, 200, 218, 253, 489.—*P. S.* 34.
Vices, 182, 186, 187, 189, 191, 192, 195, 218, 253, 273.
Victoire. *P. S.* 41.
Vieillesse. 93, 109, 112, 210, 222, 408, 423, 430, 461.
Vieux fous. 444.
Violence. 363, 369, 466.
Vivacité. 416.
Volonté. 30, 295.

APPENDICE.

LETTRE D'UNE DAME

AU

DUC DE LA ROCHEFOUCAULD (1).

JE vous renvoye vos Maximes, Monsieur, en vous en rendant mille et mille grâces très humbles. Je ne les louerai point comme elles méritent d'être louées, parce que je les trouve trop au dessus de mes louanges. Elles ont un sens si juste et si délicat, quoiqu'il soit quelquefois un peu détourné, qu'il ne faudroit pas moins de délicatesse pour vous dire tout ce que je pense, qu'il vous en a fallu pour les faire. Vous avez une lumière si vive pour pénétrer le cœur de tous les hommes, qu'il semble qu'il n'appartienne qu'à vous de donner un jugement équitable sur le mérite ou le démérite de tous ses mouvements; avec

(1) Cette lettre, ainsi qu'il est facile de s'en assurer, ne s'appliquoit qu'à un supplément à la 3e édition, les maximes sur lesquelles tomboient les observations de la dame ne se trouvant pas dans cette 3e édition, et n'ayant été publiées, avec le reste des maximes, que dans la 4e.

Le mot *première* maxime appliqué par la dame à la 342e, *L'accent du pays*, etc., confirme cette conjecture.

cette différence pourtant qu'il me semble, Monsieur, que vous avez encore mieux pénétré celui des hommes que celui des femmes. Car je ne puis pas, malgré la déférence que j'ai pour vos lumières, m'empêcher de m'opposer un peu à ce que vous dites que leur tempérament fait toute leur vertu (1), puisqu'il faudroit conclure de là que leur raison leur seroit entièrement inutile. Et quand même il seroit vrai qu'elles eussent quelquefois les passions plus vives que les hommes, l'expérience fait assez voir qu'elles savent les surmonter contre leur tempérament, de sorte que, quand nous consentirons que vous mettiez de l'égalité entre les deux sexes, nous ne vous ferons pas d'injustice pour nous faire grâce. Il est même bien plus ordinaire aux femmes de s'opposer à leur tempérament, qu'aux hommes, lorsqu'elles l'ont mauvais, parce que la bienséance et la honte les y forceroient, quand même leur vertu et leur raison ne les y obligeroient pas. Voici les trois de vos Maximes que j'aime le mieux et qui m'ont le plus charmée :

« Il ne faudroit point être jaloux quand on nous donne sujet de l'être. Il n'y a que les personnes qui évitent de donner de la jalousie qui soient dignes qu'on en ait pour elles (2). »

« La fortune fait paroître nos vertus et nos vices, comme la lumière fait paroître les objets (3). »

« La violence qu'on se fait pour demeurer fi-

(1) Maxime 346.
(2) Maxime 359.
(3) Maxime 380.

dèle à ce qu'on aime ne vaut guère mieux qu'une infidélité (4). »

Je vous avoue, Monsieur, que quoique toutes vos Maximes soient très belles, ces trois-là me paroissent incomparables; et qu'on ne sait *à qui* donner le prix, ou au sens, ou à l'expression. Mais comme vous m'avez engagée à parler franchement, trouvez bon que je vous dise que je n'entends pas bien votre première Maxime, où vous dites:

« L'accent du pays où on est né demeure dans l'esprit et dans le cœur comme dans le langage (5). »

Je crois que cela est fort bien et fort juste; mais je ne connois point les accents qui demeurent dans le cœur et dans l'esprit. Je crois que c'est ma faute de ne les pas entendre, ni de ne les pas sentir; et cette Maxime me fait connoître ce que vous dites dans la quatrième, que « les occasions nous font connoître aux autres et à nous-mêmes (6). »

Cette autre Maxime, où vous dites que « l'on perd quelquefois des personnes qu'on regrette plus qu'on n'en est affligé, et d'autres dont on est affligé quelque temps et qu'on ne regrette guère (7)» n'est pas à mon usage; car la mesure de ma douleur seroit toujours la mesure de mon regret, et j'ai grand'peine à comprendre que je puisse séparer ces deux choses, parce que qui auroit mérité

(4) Maxime 381.
(5) Maxime 342.
(6) Maxime 345.
(7) Maxime 355.

mon attachement, mériteroit également et mon regret, et mes larmes, et ma douleur.

La Maxime sur l'humilité (8) me paroît encore parfaitement belle, mais j'ai été bien surprise de trouver là l'humilité. Je vous avoue que je m'y attendois si peu, qu'encore qu'elle soit si fort de ma connoissance depuis long-temps, j'ai eu toutes les peines du monde à la reconnoître au milieu de tout ce qui la précède et qui la suit. C'est assurément pour faire pratiquer cette vertu aux personnes de notre sexe que vous faites des Maximes où leur amour-propre est si peu flatté. J'en serois bien humiliée en mon particulier, si je ne me disois à moi-même ce que je vous ai déjà dit dans ce billet, que vous jugez encore mieux du cœur des hommes que de celui des dames, et que peut-être vous ne savez pas vous-même le véritable motif qui vous les fait moins estimer. Si vous en aviez toujours rencontré dont le tempérament eût été soumis à la vertu, et les sens moins forts que la raison, vous penseriez mieux que vous ne faites d'un certain nombre qui se distingue toujours de la multitude, et il me semble que Madame de la Fayette et moi méritions bien que vous ayez un peu meilleure opinion du sexe en général. Vous ne ferez que nous rendre ce que nous faisons en votre faveur, puisque, malgré les défauts d'un million d'hommes, nous rendons justice à votre mérite particulier, et que vous seul vous nous faites croire tout ce qu'on peut dire de plus avantageux pour votre sexe.

(8) Maxime 358.

FABLES DE LA FONTAINE

RELATIVES

A M. DE LA ROCHEFOUCAULD.

L'Homme et son image.

A M. L. D. D. L. R.

Un homme qui s'aimoit sans avoir de rivaux,
Passoit dans son esprit pour le plus beau du monde.
Il accusoit toujours les miroirs d'être faux,
Vivant plus que content dans son erreur profonde.
Afin de le guérir, le sort officieux
Présentoit partout à ses yeux
Les conseillers muets dont se servent nos dames :
Miroirs dans les logis, miroirs chez les marchands,
Miroirs aux poches des galants,
Miroirs aux ceintures des femmes.
Que fait notre Narcisse ? Il se va confiner
Aux lieux les plus cachés qu'il peut s'imaginer,
N'osant plus des miroirs éprouver l'aventure.
Mais un canal, formé par une source pure,
Se trouve en ces lieux écartés :

Il s'y voit : il se fâche ; et ses yeux irrités
Pensent apercevoir une chimère vaine.
Il fait tout ce qu'il peut pour éviter cette eau.
Mais quoi ! le canal est si beau,
Qu'il ne le quitte qu'avec peine.

On voit bien où je veux venir.
Je parle à tous, et cette erreur extrême
Est un mal que chacun se plaît d'entretenir.
Notre âme, c'est cet homme amoureux de lui-même ;
Tant de miroirs, ce sont les sottises d'autrui,
Miroirs, de nos défauts les peintures légitimes ;
Et quant au canal, c'est celui
Que chacun sait : le Livre des Maximes.

Les Lapins.

DISCOURS A M. LE DUC DE LA ROCHEFOUCAULD.

Je me suis souvent dit, voyant de quelle sorte
L'homme agit, et qu'il se comporte
En mille occasions comme les animaux :
Le roi de ces gens-là n'a pas moins de défauts
Que ses sujets ; et la nature
A mis dans chaque créature
Quelque grain d'une masse où puisent les esprits.
J'entends les esprits corps et pétris de matière.
Je vais prouver ce que je dis.
eure de l'affût, soit lorsque la lumière

Précipite ses traits dans l'humide séjour,
Soit lorsque le soleil rentre dans sa carrière,
Et que, n'étant plus nuit, il n'est pas encor jour,
Au bord de quelque bois sur un arbre je grimpe,
Et, nouveau Jupiter, du haut de cet Olympe,
Je foudroie à discrétion
Un lapin qui n'y pensoit guère.
Je vois fuir aussitôt toute la nation
Des lapins qui, sur la bruyère,
L'œil éveillé, l'oreille au guet,
S'égayoient, et de thym parfumoient leur banquet.
Le bruit du coup fait que la bande
S'en va chercher sa sûreté
Dans la souterraine cité.
Mais le danger s'oublie, et cette peur si grande
S'évanouit bientôt. Je revois les lapins,
Plus gais qu'auparavant, revenir sous mes mains.
Ne reconnoît-on pas en cela les humains?
Dispersés par quelque orage,
A peine ils touchent le port,
Qu'ils vont hasarder encor
Même vent, même naufrage.
Vrais lapins, on les revoit
Sous les mains de la Fortune.

Joignons à cet exemple une chose commune.
Quand des chiens étrangers passent par quelque
Qui n'est pas de leur détroit, [endroit
Je laisse à penser quelle fête!
Les chiens du lieu, n'ayant en tête
Qu'un intérêt de gueule, à cris, à coups de dents,
Vous accompagnent ces passants
Jusqu'aux confins du territoire.

Un intérêt de biens, de grandeur et de gloire,
Aux gouverneurs d'états, à certains courtisans,
A gens de tous métiers, en fait tout autant faire.
On nous voit tous, pour l'ordinaire,
Piller le survenant, nous jeter sur sa peau.
La coquette et l'auteur sont de ce caractère :
Malheur à l'écrivain nouveau !
Le moins de gens qu'on peut à l'entour du gâteau
C'est le droit du jeu, c'est l'affaire.
Cent exemples pourroient appuyer mon discours ;
Mais les ouvrages les plus courts
Sont toujours les meilleurs. En cela j'ai pour guide
Tous les maîtres de l'art, et tiens qu'il faut laisser
Dans les plus beaux sujets quelque chose à penser :
Ainsi ce discours doit cesser.

Vous qui m'avez donné ce qu'il a de solide,
Et dont la modestie égale la grandeur,
Qui ne pûtes jamais écouter sans pudeur
La louange la plus permise,
La plus juste, et la mieux acquise,
Vous enfin dont à peine ai-je encore obtenu
Que votre nom reçût ici quelques hommages,
Du temps et des censeurs défendant mes ouvrages,
Comme un nom qui, des ans et des peuples connu,
Fait honneur à la France, en grands noms plus
Qu'aucun climat de l'univers, [féconde
Permettez-moi du moins d'apprendre à tout le
[monde
Que vous m'avez donné le sujet de ces vers.

LETTRE

DU

CHEVALIER DE MÉRÉ (1).

Vous voulez que je vous écrive, Madame, et vous me l'avez commandé de si bonne grâce et si galamment, que je n'ai pu vous le refuser.... Et peut-être qu'il seroit encore de plus mauvais air de vous manquer de parole que de ne vous rien dire d'agréable. Quoi qu'il en soit, vous

(1). Cette lettre fait partie du Recueil de celles du chevalier de Méré (1682). M. Sainte-Beuve l'a citée dans ses *Derniers portraits littéraires* (Paris, Didier, 1852, in-12, page 116), en la faisant précéder des réflexions suivantes :

« La dernière lettre que j'ai à produire, et qui est restée jusqu'ici enfouie dans le Recueil, qu'on ne lit pas, est d'un tout autre caractère que la précédente, et d'un intérêt moral tout particulier : elle nous rend la conversation d'un des hommes qui causaient le mieux, avec le plus de douceur et d'insinuation, de ce La Rochefoucauld qui n'avait de chagrin que ses *Maximes*, mais qui, dans le commerce de la vie, savait si bien recouvrir son secret d'une enveloppe flatteuse. La lettre du chevalier nous le montre devisant et moralisant dans l'intimité ; si fidèle qu'ait voulu être le secrétaire, on sent, à le lire, qu'il n'a pu tout rendre, et l'on découvre bien, par-ci par-là,

me donnez le moyen de me sauver de l'un et de l'autre, en m'ordonnant de vous rapporter la conversation que j'eus avant-hier avec M. de La Rochefoucauld, car il parla presque toujours, et vous savez comme il s'en acquitte. Nous étions dans un coin de chambre, tête à tête, à nous entretenir sincèrement de tout ce qui nous venoit dans l'esprit. Nous lisions de temps en temps quelques rondeaux où l'adresse et la délicatesse s'étoient épuisées. — Mon Dieu ! me dit-il, que le monde juge mal de ces sortes de beautés ! Et ne m'avouerez-vous pas que nous sommes dans un temps où l'on ne se doit pas trop mêler d'écrire ? — Je lui répondis que j'en demeurois d'accord, et que je ne voyois point d'autre raison de cette injustice, si ce n'est que la plupart de ces juges n'ont ni goût ni esprit. — Ce n'est pas tant cela, ce me semble, reprit-il, que je ne sais quoi d'envieux et de malin qui fait mal prendre ce qu'on écrit de meilleur. — Ne vous l'imaginez pas, je vous prie, lui repartis-je, et soyez assuré qu'il est impossible de connoître le prix d'une chose excellente sans

quelque solution de continuité dans ce qu'il rapporte : « Il » y a, dit La Rochefoucauld, des tons, des airs, des manières qui font tout ce qu'il y a d'agréable ou de désagréable, de délicat ou de choquant dans la conversation. » Mais, quoique tout cela s'évanouisse dès qu'on écrit, on croit saisir dans le mouvement prolongé du discours quelque chose même de ces tons qui faisaient de ce penseur aimer un si doux causeur, et qui attachaient en l'écoutant. Cette page du chevalier devrait s'ajouter dans les éditions de La Rochefoucauld, à la suite des *Réflexions diverses*, dont elle semble une application vivante. La lettre est adressée à une duchesse dont on ne dit pas le nom.»

l'aimer, ni sans être favorable à celui qui l'a faite. Et comment peut-on mieux témoigner qu'on est stupide et sans goût, que d'être insensible aux charmes de l'esprit? — J'ai remarqué, reprit-il, les défauts de l'esprit et du cœur de la plupart du monde, et ceux qui ne me connoissent que par là pensent que j'ai tous ces défauts, comme si j'avois fait mon portrait. C'est une chose étrange que mes actions et mon procédé ne les en désabusent pas. — Vous me faites souvenir, lui dis-je, de cet admirable génie (1) qui laissa tant de beaux ouvrages, tant de chefs-d'œuvre d'esprit et d'invention, comme une vive lumière dont les uns furent éclairés et la plupart éblouis. Mais, parce qu'il étoit persuadé qu'on n'est heureux que par le plaisir, ni malheureux que par la douleur (ce qui me semble, à le bien examiner, plus clair que le jour), on l'a regardé comme l'auteur de la plus infâme et de la plus honteuse débauche, si bien que la pureté de ses mœurs ne le put exempter de cette horrible calomnie. — Je serois assez de son avis, me dit-il, et je crois qu'on pourroit faire une maxime que la vertu mal entendue n'est guère moins incommode que le vice bien ménagé n'est agréable. — Ah! monsieur, m'écriai-je, il s'en faut bien garder; ces termes sont si scandaleux, qu'ils feroient condamner la chose du monde la plus honnête et la plus sainte. — Aussi n'usé-je de ces mots, me dit-il, que pour m'accommoder au langage de certaines gens qui donnent souvent le

(1) Épicure.

nom de vice à la vertu, et celui de vertu au vice. Et parce que tout le monde veut être heureux, et que c'est le but où tendent toutes les actions de la vie, j'admire que ce qu'ils appellent vice soit ordinairement doux et commode, et que la vertu mal entendue soit âpre et pesante. Je ne m'étonne pas que ce grand homme ait eu tant d'ennemis ; la véritable vertu se confie en elle-même, elle se montre sans artifice et d'un air simple et naturel, comme celle de Socrate. Mais les faux honnêtes gens, aussi bien que les faux dévots, ne cherchent que l'apparence ; et je crois que, dans la morale, Senèque étoit un hypocrite, et qu'Épicure étoit un saint. Je ne vois rien de si beau que la noblesse du cœur et la hauteur de l'esprit. C'est de là que procède la parfaite honnêteté, que je mets au-dessus de tout, et qui me semble à préférer, pour l'heur de la vie, à la possession d'un royaume. Ainsi, j'aime la vraie vertu comme je hais le vrai vice ; mais, selon mon sens, pour être effectivement vertueux, au moins pour l'être de bonne grâce, il faut savoir pratiquer les bienséances, juger sainement de tout, et donner l'avantage aux excellentes choses pardessus celles qui ne sont que médiocres. La règle, à mon gré, la plus certaine, pour ne pas douter si une chose est en perfection, c'est d'observer si elle sied bien à toutes sortes d'égards ; et rien ne me paroît de si mauvaise grâce que d'être un sot ou une sotte, et de se laisser empiéter aux préventions. Nous devons quelque chose aux coutumes des lieux où nous vivons, pour ne pas choquer la révérence publique, quoique ces coutumes soient mauvaises ; mais nous ne

leur devons que de l'apparence : il faut les en payer et se bien garder de les approuver dans son cœur, de peur d'offenser la raison universelle qui les condamne. Et puis, comme une vérité ne va jamais seule, il arrive aussi qu'une erreur en attire beaucoup d'autres. Sur ce principe qu'on doit souhaiter d'être heureux, les honneurs, la beauté, la valeur, l'esprit, les richesses et la vertu même, tout cela n'est à désirer que pour se rendre la vie agréable. Il est à remarquer qu'on ne voit rien de pur ni de sincère, qu'il y a du bien et du mal en toutes les choses de la vie, qu'il faut les prendre et les dispenser à notre usage, que le bonheur de l'un seroit souvent le malheur de l'autre, et que la vertu fuit l'excès comme le défaut. Peut-être qu'Aristide et Socrate n'étoient que trop vertueux, et qu'Alcibiade et Phédon ne l'étoient pas assez ; mais je ne sais si, pour vivre content et comme un honnête homme du monde, il ne vaudroit pas mieux être Alcibiade et Phédon qu'Aristide ou Socrate. Quantité de choses sont nécessaires pour être heureux, mais une seule suffit pour être à plaindre ; et ce sont les plaisirs de l'esprit et du corps qui rendent la vie douce et plaisante, comme les douleurs de l'un et de l'autre la font trouver dure et fâcheuse. Le plus heureux homme du monde n'a jamais tous ces plaisirs à souhait. Les plus grands de l'esprit, autant que j'en puis juger, c'est la véritable gloire et les belles connoissances, et je prends garde que ces gens-là ne les ont que bien peu, qui s'attachent beaucoup aux plaisirs du corps. Je trouve aussi que ces plaisirs sensuels sont grossiers, sujets au dégoût et pas trop à rechercher, à moins que ceux de l'esprit

ne s'y mêlent. Le plus sensible est celui de l'amour ; mais il passe bien vite si l'esprit n'est de la partie. Et comme les plaisirs de l'esprit surpassent de bien loin ceux du corps, il me semble aussi que les extrêmes douleurs corporelles sont beaucoup plus insupportables que celles de l'esprit. Je vois de plus que ce qui sert d'un côté nuit d'un autre ; que le plaisir fait souvent naître la douleur, comme la douleur cause le plaisir, et que notre félicité dépend assez de la fortune et plus encore de notre conduite.—Je l'écoutois doucement quand on nous vint interrompre, et j'étois presque d'accord de tout ce qu'il disoit. Si vous me voulez croire, Madame, vous goûterez les raisons d'un si parfaitement honnête homme, et vous ne serez pas la dupe de la fausse honnêteté.

NOTICE

SUR LE

CARACTÈRE ET LES ÉCRITS

DU DUC

DE LA ROCHEFOUCAULD.

François, duc de la Rochefoucauld, auteur des *Réflexions morales*, naquit en 1613.

Son éducation fut négligée, mais la nature suppléa à l'instruction.

Il avoit, dit Mme de Maintenon, *une physionomie heureuse, l'air grand, beaucoup d'esprit, et peu de savoir.*

Le moment où il entra dans le monde étoit un temps de crise pour les mœurs nationales : la puissance des grands, abaissée et contenue par l'administration despotique et vigoureuse du cardinal de Richelieu, cherchoit encore à lutter contre l'autorité, mais à l'esprit de faction on avoit substitué l'esprit d'intrigue.

L'intrigue n'étoit pas alors ce qu'elle est aujourd'hui : elle tenoit à des mœurs plus fortes, et

s'exerçoit sur des objets plus importants. On l'employoit à se rendre nécessaire ou redoutable ; aujourd'hui elle se borne à flatter et à plaire. Elle donnoit de l'activité à l'esprit, au courage, aux talents, aux vertus même; elle n'exige aujourd'hui que de la souplesse et de la patience. Son but avoit quelque chose de noble et d'imposant : c'étoit la domination et la puissance ; aujourd'hui, petite dans ses vues comme dans ses moyens, la vanité et la fortune en sont le mobile et le terme. Elle tendoit à unir les hommes; aujourd'hui elle les isole. Plus dangereuse alors, elle embarrassoit l'administration et arrêtoit les progrès d'un bon gouvernement; aujourd'hui, favorable à l'autorité, elle ne fait que rapetisser les âmes et avilir les mœurs. Alors, comme aujourd'hui, les femmes en étoient les principaux instruments; mais l'amour, ou ce qu'on honoroit de ce nom, avoit une sorte d'éclat qui en impose encore, et s'ennoblissoit un peu en se mêlant aux grands intérêts de l'ambition; au lieu que la galanterie de nos jours, dégradée elle-même par les petits intérêts auxquels elle s'associe, dégrade et l'ambition et les ambitieux.

L'esprit de faction se ranima à la mort de Richelieu. La minorité de Louis XIV parut aux grands un moment favorable pour reprendre quelque influence sur les affaires publiques. M. de la Rochefoucauld fut entraîné par le mouvement général, et des intérêts de galanterie concoururent à l'engager dans la guerre de la Fronde : guerre ridicule, parce qu'elle se faisoit sans objet, sans plan et sans chef, et qu'elle n'avoit

pour mobile que l'inquiétude de quelques hommes plus intrigants qu'ambitieux, fatigués seulement de l'inaction et de l'obéissance.

Il étoit alors l'amant de la duchesse de Longueville. On sait qu'ayant été blessé au combat de Saint-Antoine, d'un coup de mousquet qui lui fit perdre quelque temps la vue, il s'appliqua ces deux vers connus de la tragédie d'*Alcyonée* de Duryer :

Pour mériter son cœur, pour plaire à ses beaux yeux,
J'ai fait la guerre aux rois, je l'aurois faite aux dieux.

Lorsqu'il se brouilla ensuite avec madame de Longueville, il parodia ainsi ces vers :

Pour ce cœur inconstant, qu'enfin je connois mieux,
J'ai fait la guerre aux rois; j'en ai perdu les yeux.

On voit, par la vie du duc de la Rochefoucauld, qu'il s'engageoit aisément dans une intrigue, mais que bientôt il montroit pour en sortir autant d'impatience qu'il en avoit mis à y entrer. C'est ce que lui reproche le cardinal de Retz, et ce qu'il attribue à une irrésolution naturelle qu'il ne sait comment expliquer.

Il est aisé, ce me semble, de trouver dans le caractère de M. de la Rochefoucauld une cause plus vraisemblable de cette conduite. Avec sa douceur naturelle, sa facilité de mœurs, son goût pour la galanterie, il lui étoit difficile de ne pas entrer dans quelque parti, au milieu d'une Cour où tout étoit parti, et où l'on ne pouvoit rester neutre sans être au moins accusé de foi-

blesse. Mais, avec cette raison supérieure, cette probité sévère, cet esprit juste, conciliant et observateur, que ses contemporains ont reconnus en lui, comment eût-il pu s'accommoder longtemps de ces intrigues où le bien public n'étoit tout au plus qu'un prétexte; où chaque individu ne portoit que ses passions et ses vues particulières, sans aucun but d'utilité générale; où les affaires les plus graves se traitoient sans décence et sans principes; où les plus grands intérêts étoient sans cesse sacrifiés aux plus petits motifs; qui étoient enfin le scandale de la raison comme du gouvernement ?

L'esprit de parti tient à la nature des gouvernements libres: il peut s'y concilier avec la vertu et le véritable patriotisme. Dans une monarchie, il ne peut être suscité que par un sentiment d'indépendance, ou par des vues d'ambition personnelle, également incompatibles avec un bon gouvernement; il y corrompt le germe de toutes les vertus, quoiqu'il puisse y mettre en activité des qualités brillantes qui ressemblent à des vertus.

C'est ce que M. de la Rochefoucauld ne pouvoit manquer de sentir. Ainsi, quoiqu'il eût été une partie de sa vie engagé dans les intrigues de parti, où sa facilité et ses liaisons sembloient l'entretenir malgré lui, on voit que son caractère le ramenoit à la vie privée, où il se fixa enfin, et où il sut jouir des charmes de l'amitié et des plaisirs de l'esprit.

On connoît la tendre amitié qui l'unit jusqu'à la fin de sa vie à madame de La Fayette. Les Lettres de madame de Sévigné nous apprennent

que sa maison étoit le rendez-vous de ce qu'il y avoit de plus distingué à la Cour et à la ville par le nom, l'esprit, les talents et la politesse. C'est au milieu de cette société choisie qu'il composa ses *Mémoires* et ses *Réflexions morales*.

Ses Mémoires sont écrits avec une élégance noble et un grand air de sincérité; mais les événements qui en font le sujet ont beaucoup perdu de l'intérêt qu'ils avoient alors. Bayle (1) va trop loin, sans doute, en donnant la préférence à ces Mémoires sur les Commentaires de César; la postérité en a jugé autrement. Nous nous en tiendrons à ce mot de M. de Voltaire, dans la notice des écrivains du siècle de Louis XIV : *Les Mémoires du duc de la Rochefoucauld sont lus, et l'on sait par cœur ses pensées*. C'est en effet le livre des PENSÉES qui a fait la réputation de M. de la Rochefoucauld. Nous ne le louerons qu'en citant encore M. de Voltaire : quels éloges pourroient avoir plus de grâce et d'autorité? « Un » des ouvrages, dit ce grand homme (2), qui » contribuèrent le plus à former le goût de la na- » tion, et à lui donner un esprit de justesse et de » précision, fut le recueil des *Maximes de Fran- » çois, duc de la Rochefoucauld*. Quoiqu'il n'y » ait presque qu'une vérité dans ce livre, qui est » que *l'amour-propre est le mobile de tout*, ce- » pendant cette pensée se présente sous tant d'as- » pects variés, qu'elle est presque toujours pi- » quante; c'est moins un livre que des matériaux

(1) *Dictionnaire critique*, art. CÉSAR.
(2) *Siècle de Louis XIV*, chap. XXXII, *des Beaux-Arts*.

» pour orner un livre. On lut avidement ce petit
» recueil : il accoutuma à penser, et à renfermer
» ses pensées dans un tour vif, précis et délicat.
» C'étoit un mérite que personne n'avoit eu
» avant lui en Europe, depuis la renaissance des
» lettres. »

Cet ouvrage parut d'abord anonyme. Il excita une grande curiosité : on le lut avec avidité, et on l'attaqua avec acharnement. On l'a réimprimé souvent, et on l'a traduit dans toutes les langues. Il a fait faire beaucoup d'autres livres; partout enfin, et dans tous les temps, il a trouvé des admirateurs et des censeurs. C'est là, ce me semble, le sceau du plus grand succès pour les productions de l'esprit humain.

On a accusé M. de la Rochefoucauld de calomnier la nature humaine; le cardinal de Retz lui-même lui reproche de ne pas croire assez à la vertu. Cette imputation peut avoir quelque fondement; mais il nous semble qu'on l'a poussée trop loin.

M. de la Rochefoucauld a peint les hommes comme il les a vus. C'est dans les temps de faction et d'intrigues politiques qu'on a plus d'occasions de connoître les hommes, et plus de motifs pour les observer; c'est dans ce jeu continuel de toutes les passions humaines que les caractères se développent, que les foiblesses échappent, que l'hypocrisie se trahit, que l'intérêt personnel se mêle à tout, gouverne et corrompt tout.

En regardant l'amour-propre comme le mobile de toutes les actions, M. de la Rochefou-

cauld ne prétendoit pas énoncer un axiome rigoureux de métaphysique; il n'exprimoit qu'une vérité d'observation, assez générale pour être présentée sous cette forme absolue et tranchante qui convient à des pensées détachées, et qu'on emploie tous les jours dans la conversation et dans les livres, en généralisant les observations particulières.

Il n'appartenoit qu'à un homme d'une réputation bien pure et bien reconnue d'oser flétrir ainsi le principe de toutes les actions humaines. Mais il donnoit l'exemple de toutes les vertus dont il paroissoit contester même l'existence; il sembloit réduire l'amitié à un échange de bons offices, et jamais il n'y eut d'ami plus tendre, plus fidèle et plus désintéressé. *La bravoure personnelle*, dit madame de Maintenon, *lui paroissoit une folie, et à peine s'en cachoit-il; il étoit cependant fort brave.* Il donna des preuves de la plus grande valeur au siége de Bordeaux et au combat de Saint-Antoine.

Sa vieillesse fut éprouvée par les douleurs les plus cruelles de l'âme et du corps. Il montra dans les unes la sensibilité la plus touchante, et dans les autres une fermeté extraordinaire. Son courage ne l'abandonna jamais que dans la perte des personnes qui lui étoient chères. Un de ses fils fut tué au passage du Rhin, et l'autre y fut blessé. « J'ai vu, dit madame de Sévigné, son cœur » à découvert dans cette cruelle aventure; il est » au premier rang de tout ce que je connois de » courage, de mérite, de tendresse et de raison; » je compte pour rien son esprit et ses agréments. »

La goutte le tourmenta pendant les dernières années de sa vie, et le fit périr dans des douleurs intolérables. Madame de Sévigné, qu'on ne peut se lasser de relire et de citer, peint d'une manière touchante les derniers moments de cet homme célèbre : « Son état, dit-elle, est une chose digne » d'admiration. Il est fort bien disposé pour sa » conscience, voilà qui est fait; mais, du reste, » c'est la maladie et la mort de son voisin dont il » est question. Il n'en est pas troublé, il n'en est » pas effleuré..... Ce n'est pas inutilement qu'il » a fait des réflexions toute sa vie; il s'est ap- » proché de telle sorte de ces derniers moments, » qu'ils n'ont rien de nouveau ni d'étrange pour » lui. »

Il mourut en 1680, laissant une famille désolée et des amis inconsolables.

Il avoit reçu de ses ancêtres un nom illustre; il l'a transmis avec un nouvel éclat à des descendants dignes d'en accroître l'honneur. Il y a des qualités héréditaires dans certaines familles. Le goût des lettres semble s'être perpétué dans la maison de la Rochefoucauld, avec toutes les vertus des mœurs anciennes unies à celles des temps plus éclairés.

Charles-Quint, à son voyage en France, fut reçu, en 1539, dans le château de Verteuil, par l'aïeule du duc de la Rochefoucauld. En quittant ce château, l'empereur déclara, suivant les paroles d'un historien contemporain, *n'avoir jamais entré en maison qui mieux sentît sa grande vertu, honnêteté et seigneurie que celle-là.* Un successeur de Charles-Quint auroit pu faire la

même observation chez les descendants de l'auteur des *Maximes*.

Si la véritable grandeur de la noblesse consistoit à donner à tous les citoyens l'exemple du patriotisme; à joindre la simplicité à la dignité dans les mœurs; à ne faire usage du crédit, de la fortune, de l'autorité même que donne la vertu, que pour faire le bien, l'encourager et le défendre; à honorer le mérite dans tous les genres et à le servir avec zèle; à ne solliciter les honneurs que par les services et les talents; à vivre dans ses terres pour y exciter le travail et l'industrie, pour protéger ses vassaux contre les vexations, pour les secourir contre le malheur et l'indigence, les grands vraiment dignes de ce nom seroient fort rares, sans doute; mais nous pourrions encore en offrir des modèles.

SUARD.

NOTICE

SUR M. G. DUPLESSIS.

Le 21 mai dernier (1853) l'Université et la littérature ont perdu un homme qui leur avait rendu de longs, modestes et utiles services, M. Gratet-Duplessis, ancien recteur de l'Académie de Douai.

Né à Janville (Eure-et-Loir), le 16 décembre 1792, M. Duplessis appartenait à cette génération qui fut la première à profiter de la renaissance des études et de cet heureux réveil qui se fit dans l'Université sous l'Empire. Quand de jeunes esprits partaient de cette impulsion première, donnée par M. de Fontanes, pour se porter bien au delà, M. Duplessis était de ceux qui se bornaient à marcher d'un pas ferme dans la voie toute pratique de science solide et d'application positive, où le précédaient les Gueneau de Mussy et les Rendu. Il était de ce petit nombre qui continuait la tradition et comme la race de l'ancienne Université dans la nouvelle.

Entré dans l'Université vers 1811, il professa dans divers colléges, et passa bientôt à des fonc-

tions administratives élevées. Proviseur au collége d'Angers, inspecteur de l'Académie de Caen, puis deux fois recteur de l'Académie de Douai, et, dans l'intervalle, recteur de celle de Lyon, il fut mis à la retraite sur sa demande en 1842.

Au milieu de ces services universitaires, M. Duplessis n'avait cessé de cultiver les Lettres dans le sens le plus étendu, et selon un esprit et une méthode qui ne sont plus de ce temps-ci. Il savait à fond les deux langues classiques et savantes, et il y joignait la connaissance exacte de presque toutes les langues vivantes, l'allemand, l'anglais, l'espagnol, etc. Il lisait constamment dans ces diverses littératures ce qu'il y avait d'ancien, de plus rare ou de plus oublié, et ne se tenait pas moins au courant de ce qui s'y publiait de nouveau. Il lisait d'un bout à l'autre, sans ennui, sans impatience, plume en main, faisait des extraits pour lui, et n'en parlait jamais qu'à l'occasion si on le questionnait, et pour rendre service. C'était peut-être le plus infatigable et le plus désintéressé lecteur de ce temps-ci, et aussi le plus obligeant pour tous. Amateur des livres dans le vrai sens du mot, il les connaissait à la fois par le fond et par les particularités qui les distinguent. A la différence de bien des amateurs, il était désireux de connaître encore plus que de posséder. N'étant sollicité d'aucun désir de renommée et d'aucune ambition d'auteur, il n'a jamais écrit pour son compte que selon le loisir et l'occurrence. Lorsqu'en parcourant les manuscrits ou les vieux livres, il découvrait quelque pièce curieuse, inconnue ou très rare, et qu'il jugeait de

quelque intérêt pour ses confrères les amateurs, il la faisait imprimer ou réimprimer à quelques exemplaires, et quelquefois dans les mêmes caractères gothiques que l'ancienne édition; il faisait précéder la réimpression d'une petite notice où il ne disait que l'essentiel, où il ne criait jamais à la découverte, et qu'il ne signait que de ses simples initiales (G. D.). Un grand nombre de ces réimpressions, qui sont dans les bibliothèques des curieux, ont été *procurées*, comme on disait autrefois, par les soins de M. Duplessis, à Lyon, à Caen, à Douai, ou à Chartres pendant les séjours qu'il y faisait chaque année au sein de sa famille. Je citerai dans ce nombre : *les Faintises du Monde* de Pierre Gringore; *l'Advocat des Dames de Paris*, etc.; *le Doctrinal des nouveaux Mariés*; *le Doctrinal des nouvelles Mariées*; *le Mirouer des Femmes vertueuses*, etc., etc. : ces petits livrets renouvelés du gothique qui se trouvaient il y a quelques années chez le libraire Silvestre.

Mais l'ouvrage dans lequel M. Duplessis a le plus montré sa complète connaissance des livres est la *Bibliographie parémiologique* ou *Études bibliographiques et littéraires* sur les ouvrages et opuscules spécialement consacrés aux *Proverbes* dans toutes les langues (1847). On peut dire qu'il y a épuisé la matière. Il y prend le mot de proverbe dans tous les sens, dans celui que lui donnait Sancho Pança, comme dans celui que lui ont donné les Carmontelle et les Théodore Leclercq. Proverbes français, italiens, allemands et anglais, y comparaissent tour à tour. De petites dissertations, des citations faites avec goût, des

notules agréables y recouvrent la sécheresse du genre bibliographique et viennent égayer la nomenclature. M. Duplessis était de l'école de Ménage et de La Monnoie en érudition.

Comme les hommes d'antique science, de goûts studieux et innocents, il se passait quelquefois sa belle humeur plume en main. Les doctes du seizième siècle, les Etienne Pasquier et autres, n'ont-ils pas eu ainsi leurs gaîtés et leurs jeunesses? M. Duplessis, pour obliger un éditeur de sa connaissance, a mis la main à quantité de petits recueils très bien faits, très agréablement assortis et honnêtement récréatifs, publiés la plupart sous le pseudonyme d'*Hilaire le Gai*. — Il préparait dans les derniers temps une édition des *Pensées* de La Rochefoucauld, qui doit paraître chez le libraire Jannet (celle-ci même).

C'est de près et dans l'intimité de chaque jour que l'on pouvait le mieux apprécier le genre de mérite et d'utilité littéraire de M. Duplessis; il a lui-même cité ce mot d'un savant étranger : « La connaissance des livres abrége de moitié le chemin de la science, et c'est déjà être très avancé en érudition que de connaître exactement les ouvrages qui la donnent. » M. Duplessis savait tous ces chemins de la littérature en chaque matière, et était toujours prêt à les indiquer. Il s'était amusé à traduire un petit Discours latin prononcé dans l'Assemblée générale de Sorbonne le 23 décembre 1780 par l'abbé Cotton des Houssayes, bibliothécaire de la maison, et où toutes les qualités et les devoirs du parfait Bibliothécaire sont exposés avec élégance et candeur (Techener, 1839).

« L'auteur de ce petit chef-d'œuvre presque inconnu, disait M. Duplessis, n'est guère connu lui-même que des littérateurs de profession. C'est qu'il appartenait à cette race, totalement éteinte aujourd'hui, de savants modestes et laborieux qui cultivent la science pour elle-même et qui trouvent plus de charme à orner et à fortifier leur intelligence dans le silence du cabinet, que de satisfaction à mettre l'univers dans la confidence de leurs moindres travaux ou de leurs plus insignifiantes découvertes. » Cette race n'était pas aussi totalement éteinte qu'il le croyait, puisqu'il traçait là, sans y songer, son propre portrait. Ceux qui, les après-midi, avaient le plaisir de le rencontrer d'habitude dans le petit cabinet où se réunissent chez M. Potier quelques amateurs de vieux livres, et où l'on cause d'un Elzévir ou d'un Vérard, d'un classique ou d'un conteur, ceux-là ont pu vérifier chaque jour l'étendue de ses connaissances, la certitude de ses informations, sa politesse discrète, affectueuse et communicative. Ces liaisons, commencées avec lui par le goût commun des livres, finissaient bientôt par une douce et essentielle amitié.

SAINTE-BEUVE.

TABLE DES MATIÈRES.

La Rochefoucauld, par Sainte-Beuve. j
Portrait du duc de La Rarochefoucauld fait par lui-même. 1
Préface de la 5e édit. (1678). 9
Réflexions morales. 11
Notes et variantes. 133
Réflexions diverses du duc de La Rochefoucauld. 205

Préliminaires de la première édition.

Avis au lecteur. 235
Discours sur les Réflexions ou Sentences et Maximes morales. 239

Pensées supprimées. 253
Supplément tiré de l'édition de 1693. 275
Table alphabétique des Maximes. 283

APPENDICE.

Lettre d'une dame à La Rochefoucauld. 291
Fables de La Fontaine. 295
Lettre du chevalier de Méré. 299
Notice sur La Rochefoucauld, par Suard. 305
Notice sur M. Duplessis, par Sainte-Beuve. 314

JW

LB

- 2 1 1938